



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 442478

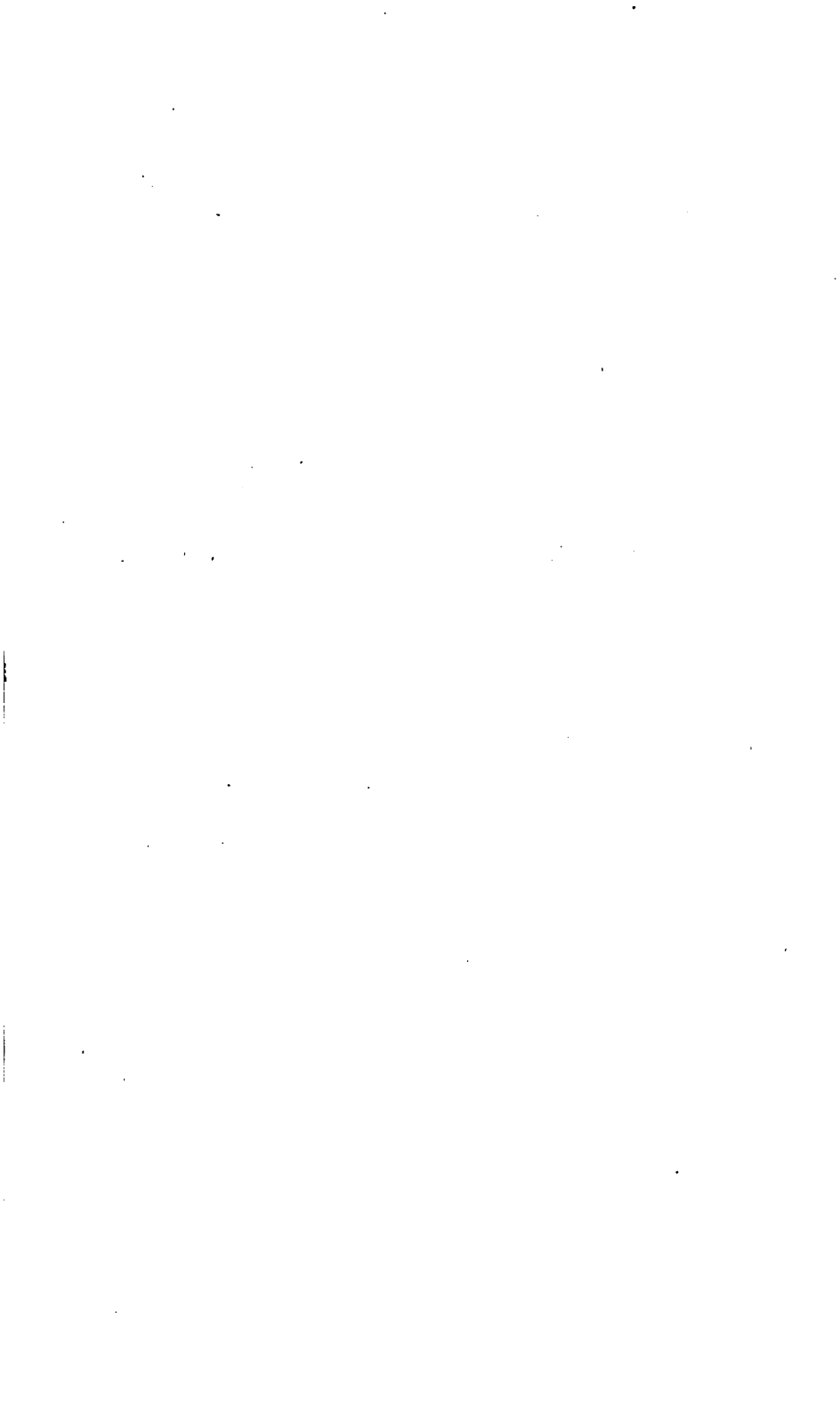


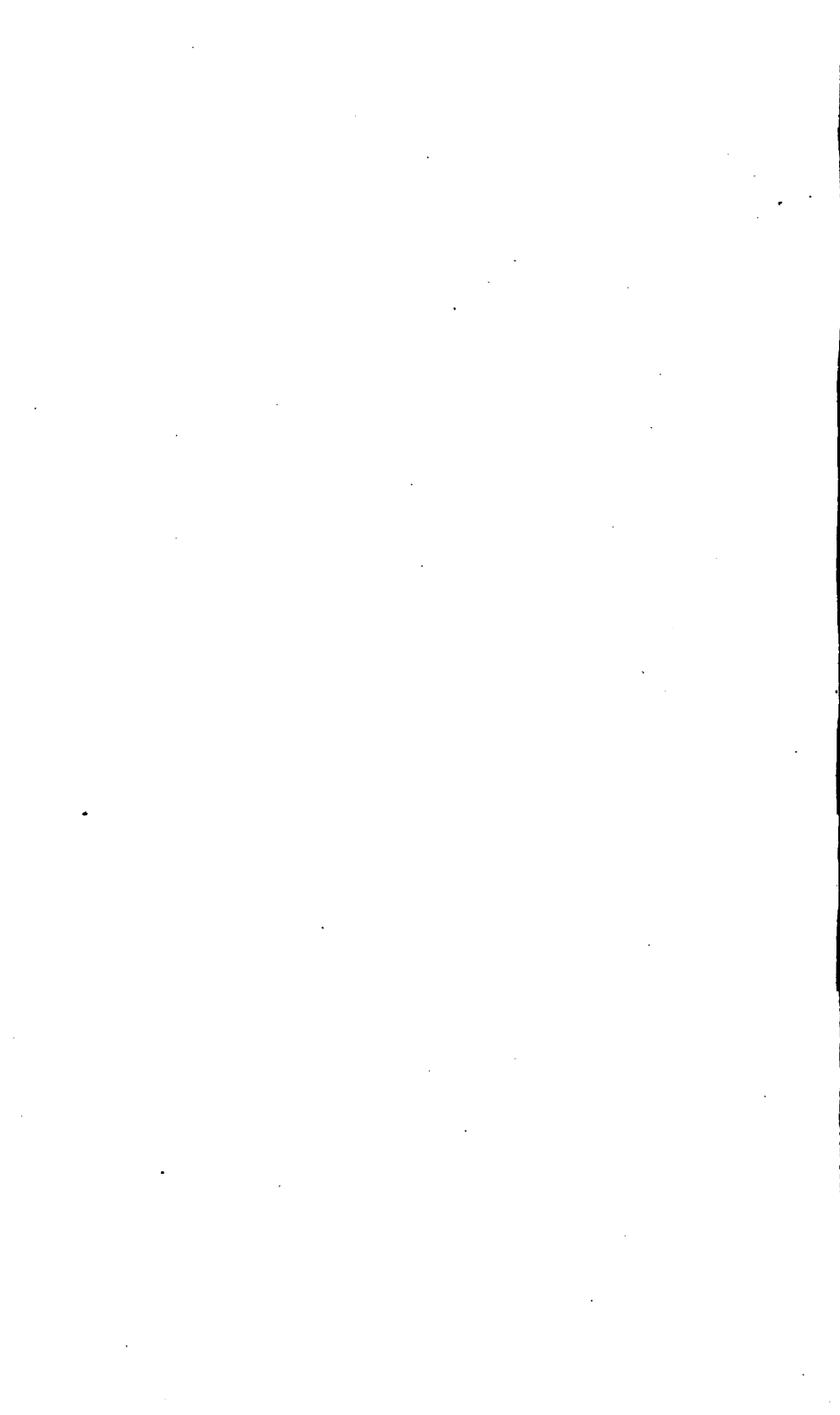
**UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY**

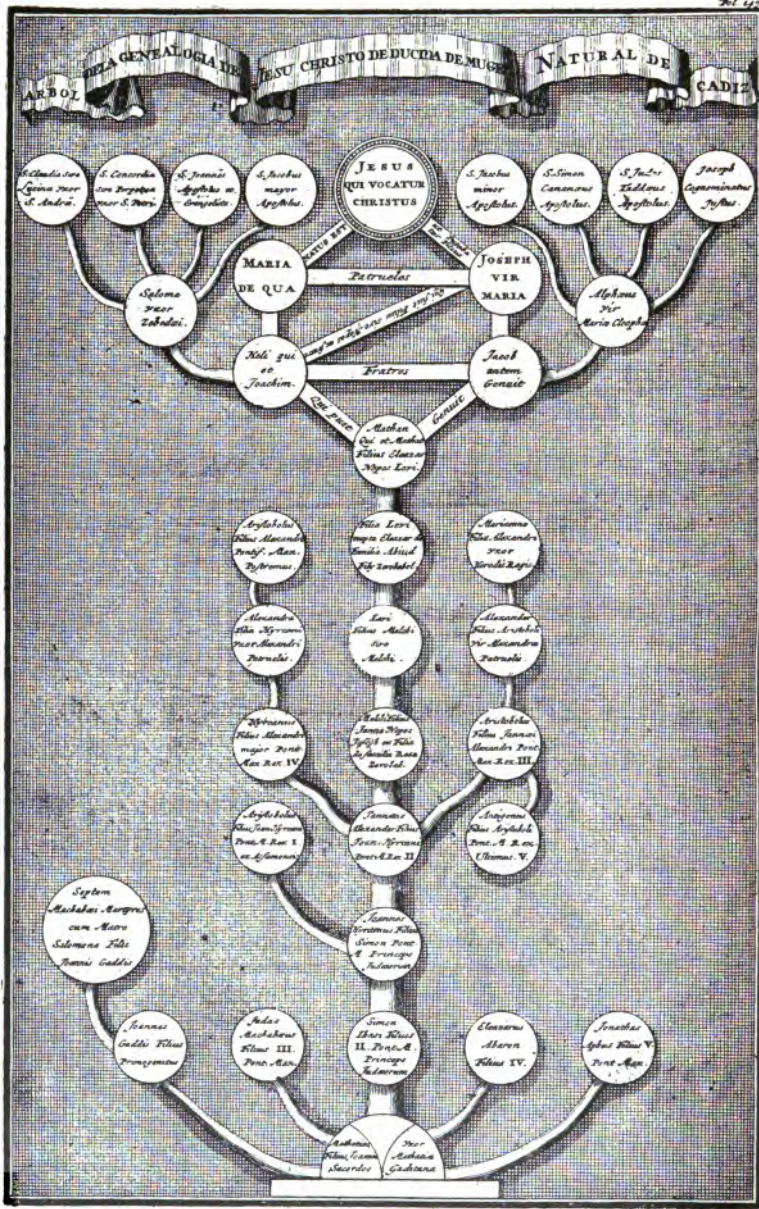
DP
302
C22
F22

Vignard









ANTONIO DE PORTUGAL DE FARIA

CADIX

(ÉTUDE HISTORIQUE)



SAINT-VALÉRY-EN-CAUX

1898

vignaud List

À MON ILLUSTRE COLLÈGUE ET AMI

ARMANDO NAVARRO

DOCTEUR EN DROIT

CONSUL DE PORTUGAL À CADIX.

Témoignage de haute estime:

ANTONIO DE PORTUGAL DE FARIA.

S. Valéry-en-Caux 12 Avril 1898.



CADIX

ÉTUDE HISTORIQUE

Par **Antonio de Portugal de FARIA**, M. L.

Tous les écrivains qui se sont occupés de Cadix, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes, en font les plus grands éloges. Anacréonte, dit le célèbre écrivain M. de Castro, qualifia Cadix de « bienheureuse », Cicéron de « ville de grand mérite »; Strabon l'appela « la plus insigne », Philostrate « la plus ancienne par excellence », Stace « le repos du soleil ; Presserat occiduus Tartesia littora Phœbus, — lit-on dans Ovide, *Métamorph.*, 15) et Denis d'Alexandra la proclama « immortelle ».

Nous aperçûmes, dit un voyageur, les édifices d'un grand peuple, sortant du milieu des vagues et sur les tours desquels le soleil envoyait des torrents de lumière qui leur communiquaient une splendeur merveilleuse, irisée de toutes les couleurs du prisme. C'était Cadix.

Cadix! s'écrie un autre, sortant d'entre les eaux azurées, comme un navire pavoisé, sur le point de

déployer ses voiles ; la belle Cadix, dont l'auteur de Child Harold a dit :

« Fair Cadix rising o'er the dark blue sea »
(Cadix « grain de beauté » placé au milieu du beau et resplendissant miroir de la mer !)

Le R. Père Caymo, grand écrivain espagnol, fait aussi les plus grands éloges de cette ravissante cité qu'il met bien au-dessus des autres villes de la monarchie, à cause de la noblesse de sentiments et de l'instruction supérieure des Gaditans.

Cadix est, en effet, la ville la plus propre, la plus régulière, la plus coquette et la plus agréable de l'Andalousie, autant par l'élégance, la régularité, le luxe et la beauté de ses maisons, par le bon état et la propreté de ses rues, par l'amabilité, l'esprit hospitalier et le caractère essentiellement affable de ses habitants que par la douceur du climat.

« La très ancienne ville de Cadix, s'écrie dans un élan patriotique un des premiers écrivains gaditans, le R. P. Conception, foyer de toutes les lumières, illustre par son origine, insigne par sa noblesse, glorieuse par ses blasons, accessible à tous par sa position topographique, bénigne par son climat, a été la capitale des premiers rois d'Espagne, le théâtre de ses premières batailles et le champ de mars de ses premières conquêtes ; la place d'armes des Carthaginois, la Métropole de la Mauritanie Tingitane, la première colonie des Romains, la place

de commerce la plus estimée des Phéniciens, l'asile des Phocéens; celle qui a secouru Tyr, défendu Sidon, encouragé en Assyrie, en Asie et en Amérique de vaillants marins et de puissants trafiquants, celle qui a donné à Jérusalem des richesses, à Rome des Consuls et des Empereurs, et à l'Église des martyrs et des hommes d'une inébranlable foi.

Cadix enfin est la ville désirée des nations, convoitée des monarques, sollicitée par les Empires, flattée par les Historiens et chantée par les Poètes.

La fable, p'ace à Cadix, l'éternel printemps des Champs-Élysées, l'opulence de Gérion et l'heureuse longévité d'Argantonius ».

Atlas Mayor, dans sa description de l'Espagne, dit en parlant de Cadix :

Fin de Europa de el Africa cuydado,
De America escala, de Asia memoria,
Noble Cadix con Fundador osado,
Es de Doris perla, y de España gloria,
De el orbe almalazen, de Islas maravilla,
Luz de la Betica, honra de Sevilla.

Mais, la plus belle description que je connaisse de Cadix est certainement celle de Théophile Gautier dans son *Voyage en Espagne* :

« Il n'existe pas, dit-il, sur la palette du peintre ou de l'écrivain, de couleurs assez claires, de

teintes assez lumineuses pour rendre l'impression éclatante que nous fit Cadix, dans cette glorieuse matinée. Deux teintes uniques nous saisissent le regard : du bleu et du blanc ; mais du bleu aussi vif que la turquoise, le saphir, le cobalt, et tout ce que vous pourrez imaginer d'excessif en fait d'azur ; mais du blanc aussi pur que l'argent, le lait, la neige, le marbre et le sucre des îles, le mieux cristallisé ! Le bleu, c'était le ciel, répété par la mer ; le blanc c'était la ville. On ne saurait rien imaginer de plus radieux, de plus étincelant, d'une lumière plus diffuse et plus intense à la fois. Vraiment, ce que nous appelons chez nous le soleil n'est à côté de cela qu'une pâle veilleuse à l'agonie sur la table de nuit d'un malade. »

Les maisons de Cadix, sont beaucoup plus hautes que celles des autres villes d'Espagne, ce qui s'explique par la conformation du terrain, étroit îlot, rattaché au continent par un mince filet de terre, et le désir d'avoir une perspective sur la mer.

Chaque maison se hausse curieusement sur la pointe du pied pour regarder par dessus l'épaule de sa voisine, et passer la tête au-dessus de l'épaisse ceinture des remparts. Comme cela ne suffit pas toujours, presque toutes les terrasses portent à leur angle une tourelle, un belveder, quelquefois coiffé d'une petite coupole ; ces miradores aériens enrichissent d'innombrables dentelures la silhouette de

la ville, et produisent l'effet le plus pittoresque. Tout cela est crépi à la chaux, et la blancheur des façades est encore avivée par de longues lignes de vermillon qui séparent les maisons et en marquent les étages : les balcons, très saillants, sont enveloppés d'une grande cage en verre, garnis de rideaux rouges et remplis de fleurs. Quelques-unes des rues transversales se terminent sur le vide et paraissent aboutir au ciel. Ces échappées d'azur, sont d'un inattendu charmant. À part cet aspect gai, vivant, et lumineux, Cadix n'a rien de remarquable comme architecture.

Cadix est serrée par une étroite ceinture de remparts qui lui étreignent la taille comme un corset de granit ; une seconde ceinture d'écueils et de rochers la met à l'abri des assauts et des vagues ; et pourtant, il y a quelques années, une tempête effroyable creva et renversa en plusieurs endroits ces formidables murailles qui ont plus de vingt pieds d'épaisseur et dont les tranches immenses gisent encore çà et là sur le rivage.

Sur les glacis de ces remparts, garnis de distance en distance de guérites de pierres, on peut faire en se promenant le tour de la ville, dont une seule porte donne du côté de la terre ferme, et dans la pleine mer ou dans la rade voir aller, venir, décrire des courbes gracieuses, se croiser, changer de bordée et se jouer comme des albatros, les canots,

les felouques, les balancelles, les bateaux pêcheurs, qui à l'horizon, ne semblent plus que des plumes de colombe emportées dans le ciel par une forte brise; plusieurs de ces barques, comme les anciennes galères grecques, ont à la proue, de chaque côté du taille-mer, deux grands yeux peints de couleurs naturelles qui paraissent veiller à la marche et donnent à cette partie de l'embarcation une vague apparence de profil humain.

Rien n'est plus animé, plus vivant et plus gai que ce coup d'œil.

Sur le môle, du côté de la porte de la douane, le mouvement est d'une activité sans pareille. Une foule bigarrée, où chaque pays du monde a ses représentants, se presse à toute heure au pied des colonnes surmontées de statues qui décorent le quai.

Depuis la peau blanche et les cheveux roux de l'anglais jusqu'au cuir bronzé et à la laine noire de l'africain, en passant par les nuances intermédiaires café, cuivre et jaune d'or, toutes les variétés de l'espèce humaine se trouvent rassemblées là. Dans la rade, un peu au loin, se prélassent les trois-mâts, les frégates, les bricks, hissant chaque matin, au son du tambour, le pavillon de leur nation respective; les navires marchands, les bateaux à vapeur, dont les cheminées éructent de la vapeur bicolore, s'approchent davantage du bord à cause de leur

plus faible tonnage et forme les premiers plans de ce grand tableau naval.

L'aspect de Cadix en venant du large est charmant. A la voir ainsi étincelante de blancheur entre l'azur du ciel, on dirait une immense couronne de filigrane d'argent. Le dôme de la cathédrale, peint en jaune, semble une tiare de vermeil posée au milieu. Les pots de fleurs, les volutes et les tourelles qui terminent les maisons varient à l'infini la dentelure.

Byron a merveilleusement caractérisé la physiologie de Cadix en une seule touche : « Brillante Cadix, qui t'élèves vers le ciel du milieu du bleu foncé de la mer ».

Pendant le temps que Byron demeura à Cadix, il habita la splendide maison qu'on admire encore aujourd'hui dans la rue Sagasta, N° 1.

De la tour de Tavira on peut contempler le délicieux spectacle qu'à vol d'oiseau offre la moderne Cadix, dit M. Madrazo, avec ses 4,000 maisons blanches comme l'écume des vagues bleuâtres qui l'entourent, avec ses terrasses briquetées et propres qui, à la manière phénicienne recueillent les pluies et conduisent l'eau aux citernes ; avec ses belvédères et ses sveltes *atalayas* élevées dans les airs comme des minarets mauresques, avec ses *miradores* diaphanes et les reluisants

vitrages de ses façades, ses places entourées de bancs et d'arbres.

Rufus Testus Avienus, poète espagnol du IV^e siècle, qui vécut sous l'empereur Théodose-le-Grand, parle en ces termes de Cadix :

*Gades hic est oppidum
Iusula Tartesus prius
Cognomita est, multa
Et opulens civita
Evo vestuto nunc egena,
Nunc brevis, nunc destituta;
Nunc ruinarum ageri est.
Nos hoc locorum prete Herculaneam
Solemnitatem vidimus miri nihil.*

« Cadix, connue jadis sous le nom de Tartesus, ville grande et opulente dans l'ancienneté, maintenant pauvre, petite et champ de ruines. Nous n'y voyons rien de remarquable que le culte solennel qu'on y rend à Hercule ».

Comme souvenirs à emporter de Cadix, actuellement pour un touriste, il n'y a que les célèbres guitarres, des nattes de jonc, de roseau et de sparte fort appréciées.

Les Gaditans, dit Strabon, sont les hommes les plus érudits de toute l'Espagne (*Et hi omnium Hispanorum doctissimi judicantur*).

Les hommes aussi bien que les femmes, dit le

R. P. Conception, sont compatissants, prodigues d'aumônes et en général très fervents catholiques et assidus à tous les services du culte. Ils sont d'un caractère paisible, intelligents et ingénieux. Ils ont des aptitudes pour cultiver les beaux-arts et la littérature et ils brillent également dans le commerce. Ils sont très affables, ils affectent une certaine ostentation dans la manière de s'habiller et aiment beaucoup le luxe. Ils sont d'une aménité surprenante et font un accueil cordial aux étrangers qui y sont toujours reçus avec bienveillance et simplicité.

La femme gaditane était très célèbre dans l'antiquité. En effet les danses libertines de la femme de Cadix, dont l'invention était due en grande partie à Vénus, furent chantées par Juvénal (satire II, v. 162) lorsqu'il dit à un de ses invités de ne point s'attendre à ce que son banquet ressemble à ceux des magnats, aménisés par la présence de femmes gaditanes dont les danses provocatrices entretenaient et amusaient les convives :

*Forsitan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probatae
Ad terram tremula descendant clune puellæ
Irritamentum Veneris languentis.*

Ces danseuses étaient les plus célèbres et les plus recherchées des riches.

Les anciens Gaditans, dit le R. P. Conception, avaient une grande vénération pour Bacchus (le Bacchus des Ménades, qui vécut vers l'année 2680 de la création). C'est pour cela que les fêtes et les danses organisées pour fêter ce dieu étaient spéciales à Cadix, comme par exemple la danse pirrique, qui fut inventée par les femmes ménades qu'emmena Bacchus dans son armée, lesquelles, selon Argaiz, l'introduisirent en Espagne.

Salazar dit que ce furent les Curètes et les Corybantes qui l'inventèrent et que selon Trogue Pompée, ils habitèrent quelque temps cette île.

« En temps de paix, les soldats, pour conserver l'agilité du corps, s'exerçaient dans une espèce de danse très légère qui demandait une grande flexibilité dans les jambes. » (Diodore, livre v.) Cette danse était probablement, dit M. Madrazo, la danse pirrique ou danse des épées, qui existe encore parmi les Basques. Inventée en Grèce, elle fut introduite en Espagne et Silius Italicus en parle (livre III, vers 101) : *Tempore quo Bacchus*, etc. et plus loin : *Nunc pedis alterno*, etc.

Les dames de Cadix se distinguèrent à tel point dans tous les genres de danses que le monde entier en eut connaissance, et que ces danses furent le point de départ de tous les genres choréographiques alors en vogue, et desquels se sont occupés Martial, Juvénal, Scaliger, Pétrone, Stace, etc.

Téléthusa, la plus fameuse de ces danseuses, fut spécialement chantée par Martial et Pétrone.

La principale grâce d'une de ces danses, dit Martial, dans ses épigrammes, consistait dans le mouvement gracieux des bras. (liv. II épig. 63). Il reproche à Cotilo de se friser les cheveux et de mettre les bras de telle sorte qu'elle imitait les femmes gaditanes :

*Cantica qui Nili, qui Gaditana susurrat,
Qui movet in varios brachia volsa modos.*

Il y avait une autre danse de mouvements souples de corps, à laquelle fait allusion Martial lorsqu'il appelle Cadix immorale (livre V, épigr. 79) :

*Nec de Gadibus improbis, puellæ
Vibrabunt sine fine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos.*

Il qualifie également d'immoraux (livre I, épigr. 42) les maîtres gaditans de ces danses.

Il y avait enfin une autre danse avec accompagnement de castagnettes, comme celle dont il fait mention dans l'épigramme 71, livre VI, où il raconte qu'un citoyen romain qui avait congédié une bonne appelée Thélésina, la reprit de nouveau, seulement à cause de la manière dont elle dansait bien au son des castagnettes :

*Edere lascivos ad Bætica crumena gestus,
Et gadit anis ludere docta modi-*

*Tendere quæ tremulum Pelian Hecubæque maritum
Posset ab Hectoreos sollicitare rogos.*

*Uxit, et excruciat dominum Thelesina priorem ;
Vendidit ancillam, nunc redimit dominam.*

Les belles et fameuses jeunes filles de Cadix dit Castro, avec leur agilité dans la danse, allaient à la ville éternelle enchanter la noblesse romaine et induire dans la tentation les hommes mêmes les plus austères. Elles assistaient aux banquets pour charmer les convives par leurs célèbres danses effrénées et par leur adresse à jouer les agréables instruments sonores avec lesquels elles s'accompagnaient.

La grâce des Gaditanes était plus appréciée dans les festins que la lutte féroce des gladiateurs dont les nobles et les riches avaient également l'habitude d'offrir le régal à leurs convives.

La femme gaditane, dit le R. P. Conception, est généralement bien, au point de vue de la physionomie : elle est discrète quoiqu'un peu curieuse ; mais en somme très bien élevée. Ce sont les avantages qu'elle a sur les autres femmes d'Espagne.

La vertu a de tout temps été la plus belle couronne de la Gaditane, et elle a su la conserver intacte même au temps où la ville n'était, comme au siècle dernier, qu'un mélange de trafiquants et de

négociants appartenant à toutes les sectes, à toutes les nations et à tous les rites.

Au temps des Romains, les femmes de Cadix étaient, il est vrai, citées, comme nous venons de le voir, pour leurs danses exagérées ; mais de notre temps la Gaditane est bien loin de mériter toutes ces accusations, surtout dans les classes de la société où on a pu admirer des femmes très distinguées, d'un caractère viril et dignes de tous les respects.

Le poète anglais Lord Byron, émet aussi sur la vertu des Gaditanes une opinion un peu lessée qu'il était sans doute dans le droit d'avoir.

Quant à nous, dit Théophile Gautier, sans agiter ici cette question délicate, nous nous bornerons à dire qu'elles sont fort belles et d'un type particulier; leur teint a cette blancheur de marbre poli qui fait si bien ressortir la pureté des traits. Elles ont le nez moins aquilin que les Sévillanes, le front petit, les pommettes peu saillantes, et se rapprochant tout à fait de la physionomie grecque. Elles m'ont paru aussi plus grasses que les autres Espagnoles, et d'une taille plus élevée. Tel est, du moins, le résultat des observations que j'ai pu faire en me promenant au salon de la Alameda, sur la place de la Constitucion et au théâtre.

Les Gaditanes sont charmantes, dit M. Richard; la beauté de leurs formes et la grâce de leurs manières sont vraiment séduisantes. Elles sont très

attrayantes et très vives et leur légendaire réputation de beauté est devenue proverbiale. Pleines toujours d'amour et de tendresse, de sensibilité et de vertu, lors du combat de Trafalgar (1805) elles donnèrent une preuve éclatante de leur bon cœur et brillèrent en première ligne par leurs sentiments de charité et leur admirable abnégation.

A Cadix, du quai jusqu'à l'Hôpital, par les rues Nueva, de S. Juan, de Cobos, de S. Carlos et Sacramento, elles arrêtaient ceux qui conduisaient les blessés pour offrir à ces derniers du bouillon, du vin, des cigares et toutes sortes de cadeaux sans faire la distinction si les blessés étaient anglais ou français, ou si c'étaient des ennemis tombés prisonniers !

Voici une poésie que M. Émile Guimet place dans son « Espagne » (Lettres familières avec des post scriptum en vers par Henri de Riberolles) :

Piquantes Gaditanes,
Et vives Sévillanes,
Vous êtes bien de vrais bijoux !
Comme on vous rêve, telles
On vous trouve belles ;
On doit vous aimer à genoux.
Elles ont de grands coquins d'yeux,
Si remuants, si lumineux,
Que près d'eux l'éclair semble pâle ;
Elles ont des lèvres de sang
Laissant voir des perles d'un blanc
Près duquel la neige est gris sale !

Dans les toffes de leurs cheveux,
Sous le voile aux plis gracieux
S'abrite une heureuse fleurette;
Leur main d'enfant n'a pour travail
Que le jeu de leur éventail
Fredonnant sa chanson coquette.
Leurs regards glissent acérés
Sous des cils noirs démesurés,
Qui pourraient leur servir d'ombrelles;
Ces filles du pays vermeil
Ont pris deux rayons au soleil
Pour les nicher dans leurs prunelles.

Près de vous Gaditanes,
Près de vous Sévillanes,
Le cœur s'allume en un instant;
Et l'on rêve, mes belles,
Aux amours éternelles
Sous votre beau ciel d'Orient.

Voici les paroles d'une récente romance de Tosti :

LES FILLES DE CADIX

Nous venions de voir le taureau,
Trois garçons, trois fillettes,
Sur la pelouse il faisait beau,
Et nous dansions un boléro
Au son des castagnettes :
Dites-moi voisin,
Si j'ai bonne mine,
Et si ma basquine

Va bien, ce matin.
Vous me trouvez la taille fine ?...
Ah ! ah ! ah ! ah !
Les filles de Cadix aiment assez cela.
Et nous dansions un boléro !
Un soir, c'était dimanche
Vers nous vint un hidalgo,
Canon d'or, la plume au chapeau
Et le poing sur la hanche :
Si tu veux de moi,
Brune au doux sourire,
Tu n'as qu'à le dire
Cet or est à toi.
Passez votre chemin, beau sire....
Ah ! ah ! ah ! ah !
Les filles de Cadix n'entendent pas cela.
Et nous dansions un boléro !
Au pied de la colline.
Sur le chemin passa Diego
Qui pour tout bien n'a qu'un manteau
Et qu'une mandoline :
La belle aux yeux doux,
Veux-tu qu'à l'église
Demain te conduise
Un amant jaloux ?
Jaloux ! jaloux ! Quelle sottise !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Les filles de Cadix craignent ce défaut-là.

Les premiers habitants de Cadix furent successivement les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Visigoths et les Arabes.

Cadix porta aussi successivement les noms suivants : *Tartesso*, *Gades*, *Gadira*, *Cotinusa*.

Avant l'arrivée d'Hercule, Cadix s'appelait *Tartesso*.

Bochart explique la corruption de *Tharsis* en *Tartesso* de la façon suivante : du mot *Tarsis* les Phéniciens firent ceux de *Tarseio* et *Tarseitas*, d'où facilement put dériver *Tarteso*, doublant par pléonasma la première lettre ou changeant l's en t.

Tharsis, fils de Javàn, petit-fils de Japhet, arrière petit-fils de Noé et neveu de Tubal en fut en effet le premier fondateur.

Hercule changea le nom de *Tartesso* en celui de *Gades* qui signifie en grec *fin* (de la terre).

Les Phéniciens appelèrent Cadix, *Gadira*, *Gadeira* ou *Gadir*, ce qui dans leur langue signifie *entouré* ou *muraille* (dérivé du radical *gadar*, séparer).

Nam Punicorum lingua conceptum locum Gadir vocabat : ipsa Tartessus prius cognomita est. (Aviène, v, 268).

Cotinussa est le nom qu'ont en grec les *Azebuches* et on appela ainsi Cadix à cause de ces arbres qu'on y cultivait beaucoup.

Strabon place en Bétique les montagnes *Cotinas* où on trouvait de l'or en abondance et peut-être le nom de *Cotinussa* dérive-t-il de là.

(1) Strabon, dit M. Al. Hess dans sa *Description générale des Monnaies antiques de l'Espagne*, rapporte la tradition suivante sur la fondation de *Gadès*, qu'il nomme *Gadira* (Gàdeira) :

Un ancien oracle ayant ordonné aux Tyriens d'aller fonder un établissement aux *Colonnes d'Hercule*, une première expédition partit à la découverte, et, s'arrêtant au détroit de Calpe, crut que les deux promontoires qui forment ce détroit étaient le point indiqué par l'oracle ; les Tyriens débarquèrent et sacrifièrent au dieu à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Sexsi ; les victimes ne s'étant pas trouvées propices, ils durent regagner Tyr. Peu de temps après on envoya une seconde expédition ; elle dépassa le détroit et rencontrant près de *Onoba* (Huelva) une île consacrée à Hercule, elle y descendit pour y faire un sacrifice ; cette fois encore les victimes furent contraires, et l'expédition s'en retourna.

Une troisième fut plus heureuse ; elle fonda *Gadira* dans la partie occidentale de l'île, et le temple d'Hercule dans la partie orientale. Grâce à l'intrépidité des Gaditans, et à leur attachement pour les Romains, sa prospérité fut telle que, malgré leur situation à l'extrémité de la terre habitable,

(1) Strabon, III, v, 5, (trad. d'Am. Tardieu).

son nom fit tomber dans l'oubli celui des autres îles (1).

Le géographe grec ajoute : qu'il n'y a pas de peuple qui envoie, soit dans la Méditerranée soit dans l'Océan, un plus grand nombre de bâtiments d'un plus fort tonnage ; que l'île de *Gadira* étant peu étendue et les Gaditans ne possédant sur le continent qu'un nombre réduit d'habitations, la plupart d'entre eux avaient leur domicile sur leurs vaisseaux ; sans cette circonstance, continue-t-il, *Gadira* serait, après Rome, la ville la plus peuplée de l'empire.

Dans l'un des recensements généraux effectués du temps de Strabon, il y avait à *Gadès* cinq cents chevaliers romains ; Patavium était la seule ville d'Italie qui pouvait en fournir autant.

Balbus de *Gadira*, qui triompha à Rome pour ses victoires sur les Gamarantes et fut le premier étranger auquel ces honneurs furent accordés, éleva sur le continent, en face de l'ancienne *Gadira*, une nouvelle ville qu'on nomma *Ville-Neuve* ; l'ensemble des deux villes fut appelé *Didyme*.

Phérécide, suivant Strabon, Éphore et Philistide, d'après Pline, assurent que *Gadès* est l'ancienne Érythie, où la fable place les aventures de Gérion.

(1) Strabon, III, 1, 8, (trad. d'Am. Tardieu).

Avienus, dans sa description de l'univers dit que l'ancien nom de *Gadès* était *Cotinussa*, que les colons de Tyr lui donnèrent ensuite celui de *Tartessus* et que si, dans la langue des barbares, elle s'appelle encore *Gadès*, cela provient du mot *Gaddir*, par lequel les Carthaginois désignent tout lieu entouré d'une palissade.

Vers la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ, les colons de Tyr furent menacés par les naturels du pays; ils appelèrent à leur secours leurs compatriotes de Carthage; ces derniers profitèrent de cette circonstance pour s'emparer d'abord des environs de *Gadès* puis de la ville elle-même, qui ne se rendit toutefois qu'après une vigoureuse résistance; Vitruve prétend que c'est pendant ce siège que fut inventé le *bélier*. Depuis cette époque jusqu'à leur expulsion définitive de l'Espagne par P. Scipion 206 avant Jésus-Christ, les Carthaginois restèrent seuls possesseurs de l'île et de la ville de *Gadès*.

Jules César donna le titre de citoyens romains aux habitants de *Gadès*; sous Auguste, cette ville, ayant reçu une colonie de vétérans, prit le nom d'AUGUSTA URBS JULIA GADITANA; sur les monnaies latines, elle n'a d'autre titre que celui de *municipium*; mais, sur des monuments lapidaires, elle est appelée MVNicipium AUGustum GADitanum; elle fut le chef-lieu d'un des *conventus* de la Bétique.

Du temps d'Avienus, au IV^e siècle, *Gadès* n'avait plus aucune importance, ce n'était guère qu'un monceau de ruines; « pour nous, écrit cet auteur, excepté le culte d'Hercule nous n'avons rien vu de remarquable en cet endroit ».

On ne sait rien de son histoire sous les successeurs d'Auguste; son nom ne paraît même pas du temps des Goths; on croit qu'elle fut conquise sur les Maures, en septembre 1262 par Alphonse X de Castille.

Le Roi d'Espagne Saint-Ferdinand (III^e de son nom) fils d'Alphonse IX, roi de Léon et de Dona Barenguela (fille du roi de Castille D. Alphonse VIII) fut le premier qui tenta de reconquérir Cadix en l'année 1250; mais celui qui la conquiert, dit-on, réellement sur les Musulmans fut son fils et successeur, Alphonse X le Sage, Roi de Castille et de Léon, auteur du célèbre code de ses lois *Las Siete Partidas*, monarque intelligent et digne d'un autre siècle (au mois de septembre 1262).

Cadix appartenait alors au roi de Fez et du Maroc, Jacob-Aben-Jusef.

Alphonse le Sage, étant à Séville, donna l'ordre à son amiral Pedro Martinez de la Fé, de se diriger vers Cadix avec la flotte qu'il avait dans le Guadalquivir et accompagné de Don Juan Garcia.

D. Juan Garcia tint Cadix en état de siège pendant 4 jours, au bout desquels les Maures se rendirent sans résistance.

Alphonse le Sage nomma Guillen de Berja gouverneur de la ville, et le chargea de la peupler avec 300 familles : cent nobles gentilshommes et deux cents chrétiens, tous originaires de Laredo, Santander, San Vicente de la Barquera et Castro Urdiales.

Alphonse le Sage entra à Cadix par l'arc du *Populo* (qui existe encore aujourd'hui) ancienne porte de la mer, et on donna pour ce motif le nom de *Rue d'Alphonse le Sage* à celle qui se trouve en face de cet arc.

L'ancienne ville fondée par ce roi était dans l'endroit compris entre les trois arcs ou portes : *Populo*, *Blancos* et *Rosa*, qui existent encore aujourd'hui.

Cadix est située aux 36°, 31' 41" latitude nord et 2°31' 30" longitude ouest.

Elle est à 18 lieues du détroit de Gibraltar, à 40 du cap Saint-Vincent et à 672 kilomètres de Madrid.

Elle a la forme d'un polygone irrégulier dont le périmètre mesure 4514 mètres.

La température y est en général modérée et agréable dans toutes les saisons.

Le thermomètre ne descend pas en hiver à moins de 6 degrés au-dessus de 0 et l'été il ne dépasse pas 22 degrés.

Il y a souvent des vents sud-est que les habitants du pays appellent *levante* et qui produisent des chaleurs excessives.

Dans le printemps et en automne dominant les vents d'ouest et sud-ouest généralement frais, et l'hiver ceux du nord un peu froids et ceux du nord-ouest et sud-ouest très redoutés à cause des tempêtes qu'ils produisent.

Cadix a le grand avantage de ne pas être assujettie à des changements brusques de température, et les saisons ne s'y font pas sentir avec la rigueur qui incommodent tant et qui est si préjudiciable à la santé dans d'autres pays.

Son plus grand jour est de 16 heures.

En 1732, Cadix avait déjà plus de 40,000 habitants,

En 1840.....	53.922	habitants.
En 1848.....	50.480	»
En 1850.....	52.059	»
En 1851.....	54.109	»
En 1852.....	54.584	»
En 1853.....	50.638	»

En 1854.....	56.580	habitants.
En 1855.....	52.708	»
En 1856.....	54.596	»
En 1857.....	56.050	»
En 1868.....	71.521	»

Selon le recensement du 31 décembre 1887, il y avait à Cadix 63.277 habitants.

Cadix a 4.743 maisons. Toutes sont terminées par des terrasses sur la plus grande partie desquelles s'élèvent de jolies tours d'où les habitants peuvent jouir de la vue de la mer.

Les rues sont en général droites et peu larges et, de presque toutes, on aperçoit la mer.

De larges égouts souterrains conduisent à la mer les eaux sales de la ville.

Il n'existe à Cadix aucune fontaine, ni publique ni privée et l'eau qu'on y boit est celle de pluie recueillie dans les citernes des maisons ou celle qui vient du port Sainte-Marie.

La situation topographique de la ville est très favorable à sa défense.

Elle est bornée par la mer de tous côtés excepté sur un étroit morceau de terre, seul endroit par où elle puisse être attaquée.

Une très solide muraille de 22 pieds d'épaisseur

entoure la ville depuis le rempart de St-Philippe jusqu'à la Porte de Terre.

Elle fut construite en 1639 par ordre du Duc de Ciudad Real, alors Gouverneur de Cadix.

La pointe de St-Philippe et celle de Ste-Catherine forment l'entrée de la baie qui est pleine de bas-fonds et d'écueils dangereux pour les bateaux, qui ne peuvent se hasarder à entrer dans le port sans l'aide d'un pilote.

Près de la Porte de Terre (au nord de la ville) se trouvent la caserne de Ste-Hélène, bâtie en 1755 et celle de St-Roch (qui tire son nom d'un ermitage érigé autrefois en cet endroit en l'honneur de ce saint).

Le 15 novembre 1738 St-Roch fut élu patron de Cadix, comme avocat contre la peste. Ce fut l'année 1582 que Cadix eût pour la première fois à souffrir de l'épidémie de la peste.

Selon les désirs du peuple et de son *corregidor* D. Juan de Alarcon, on construisit un ermitage à St-Roch, sur un des anciens puits où on recueillait à Porte-de-Terre l'eau du *Tempul*.

Le chapitre allait tous les ans en pèlerinage à cet ermitage. Ce fut le premier gîte qu'eurent à Cadix les religieux de la Merced, et là s'établit aussi dans son origine la confrérie du Saint-Enterrement et celle de Notre-Dame de la Solitude.

Cet ermitage fut détruit en 1755, et on y bâtit l'actuelle caserne de Saint-Roch.

La construction de la Porte de Terre toute garnie de marbres fut commencée en 1751 par le professeur Torcuato Cayon (1725-1783), et elle ne fut terminée qu'en 1755 sous le règne de Ferdinand VI.

Elle fut réformée en 1765. Sur la ligne qui va du sud-est au nord-ouest de la ville se trouvent la plateforme de Santiago, le rempart des Nègres, celui de la Douane et le demi-rempart de St-Philippe.

Sur cette ligne se trouvent également situées les portes de la Mer, de Séville et de S. Carlos.

La porte de *Séville*, en face de la Douane porte ce nom, parce que cette ville contribua avec 20.000 ducats pour sa construction.

La porte de S. Carlos, donne entrée à un quai qui porte le nom de *Puerto Piojo*.

La muraille ou terrasse qui entoure la ville, repose sur des voûtes qui servent de magasins et qui pourraient le cas échéant servir de caserne.

La muraille du sud fut terminée en 1795 et on dépensa plus de 36 millions de *reales* dans sa construction.

Cette terrasse est large et peut être garnie d'un grand nombre de batteries abritées par le parapet en pierre.

En suivant vers l'ouest, on trouve le *rempart de*

la *Candelaria*, d'une forme irrégulière et qui est uni par un petit mur à l'angle qui s'y forme. Ensuite vient la batterie de Bilbao, le petit rempart du *Bonete* et enfin le fort de Sainte-Catherine, qui, avec celui de Saint-Sébastien défendent la petite place de la *Caleta*.

Viennent ensuite, les travaux de défense qui reposent sur une longue muraille où se trouvent les plate-formes de St-Pierre et de St-Paul et qui terminent par deux petites tourelles où est placée la porte de la *caleta*.

Là l'union se fait par une ligne en saillie au bout de laquelle se trouvent les plate-formes des Martyrs, des Capucins et de St-Raphaël.

Devant chaque porte de la ville se trouvent des quais pour embarquer et débarquer les personnes et les marchandises.

Pour plus de commodité pour le public la grande Porte de la Mer est divisée en deux; un côté pour entrer et l'autre pour sortir.

Sous la voûte de cette grande porte se trouvent les bureaux de l'octroi.

La façade des deux petites portes dont cette grande est formée se compose de quatre colonnes chacune, qui sont formées par un chapiteau angulaire au milieu duquel on a sculpté les armoiries de la ville et gravé l'inscription suivante : *Dominus*

custodiat introitum tuum : et exitum tuum.
(Ps. 120).

On appelle Cadix « ile » parce qu'elle se trouve sur un morceau de terre ferme, isolé par un petit bras de mer, la rivière de *Arillo*, qui coupe la terre au pont Suazo, et qui communique avec la mer du côté du Levant.

Ce petit bras de mer commence au pont Suazo et va aboutir à *Sancti Petri* où il s'élargit se confondant alors avec la mer du Levant.

Ce bras de mer isole donc Cadix; il est étroit comme un fleuve moyen; mais assez profond, pour permettre à des petites embarcations d'y naviguer.

Les cosmographes ont appelé Cadix *péninsule ou presqu'île* parce que quoique entourée par la mer on pouvait y pénétrer par terre ferme par ce pont *Suazo*.

Par sa situation et par les avantages de son port, Cadix est la gorge des Amériques, l'*emporium* du monde, un peuple entièrement marchand, dont presque tous les habitants sont négociants et par l'intermédiaire desquels font aussi le commerce presque toutes les villes de l'Espagne.

Autrefois cette ville fut très florissante.

Le R. P. Abreu parlant de l'invasion des Anglais à Cadix, en 1596, dit que ce fut alors qu'on connut que c'était une des villes les plus riches de l'Espagne,

car il y eut des maisons où on trouva plus de 80,000 ducats en argent.

Les pertes de la ville et celles de la flotte, qui se trouvait chargée dans la baie, furent alors évaluées à 5 millions.

Les Anglais détruisirent à cette époque, par l'incendie, 685 maisons parmi lesquelles la Cathédrale, la maison des Jésuites, les couvents des religieuses de Sainte-Marie et de la Candelaria et l'Hôpital de la Charité.

A Cadix, ville isolée et avancée dans la mer, ne laissant pas de terre propre au labour, on ne peut pas être comme dans d'autres villes, commerçant et laboureur tout à la fois.

Là il n'y a que commerce.

Le sol de Cadix est sablonneux et en temps de pluie il n'y a jamais de boue.

En 1809, lorsque le territoire espagnol fut divisé en 36 départements par le roi Joseph Bonaparte, on donna le nom de *Département du Guadalete* à l'actuelle province de Cadix, quoique son étendue fut plus grande vers le nord-ouest et le nord-est.

Le 17 avril le même souverain rendit un décret rectifiant ces limites et changeant le nom de Département en celui de Préfecture et établissant la capitale à Jerez de la Frontera. Le territoire comprenait

alors 330 lieues carrées et la ville de Cadix n'était plus qu'une sous-préfecture ; mais si Bonaparte voulut rabaisser le rang de cette ville, qui l'avait irrité par sa défense héroïque, là eut son siège le gouvernement légitime de la Nation, là les Cortès du royaume, légalement réunies, discutèrent et promulguèrent le code fondamental de leurs libertés !

Cadix n'eût donc que des motifs de se réjouir pour cette décadence purement factice, qui la convertit de fait en capitale de l'Espagne, ouvrant en même temps une des périodes les plus brillantes de son histoire.

Philippe II, fils de Charles V, donna, dit-on, pour armes à la ville de Cadix un écusson représentant Hercule, vêtu d'une peau de lion, terrassant ou domptant deux de ces animaux.

Derrière ce demi-dieu, on voyait deux colonnes avec l'inscription : *Plus ultra*. Et autour de l'écusson, on lisait : *Hercules fundator Gadium Dominatione*.

Le 23 mai 1871, le Conseil municipal de Cadix, après avoir entendu la lecture d'un mémoire de son secrétaire M. de Castro, dans lequel cet écrivain érudit disait que l'origine des armes de Cadix était inconnue, que les deux colonnes n'existaient pas dans les anciens écussons de la ville, et que ces

colonnes voulant représenter les monts Abela et Calpe qui se trouvaient déjà représentés par les lions, cette répétition était inutile, résolut de supprimer les deux colonnes à l'écusson des armes de Cadix.

Hercule Égyptien, appelé aussi Horon Lybius, ne fut pas le fondateur de Cadix, comme on le dit vulgairement, mais il gouverna et peupla cette ville.

Son fondateur fut, comme nous l'avons vu, Tharsis, petit-fils de Japhet.

Hercule Égyptien, fils d'Osiris, après avoir tué Tiphon, son oncle, passa de Syrie en Espagne vers l'année 1770 av. Jésus-Christ (et 23 de l'empire de Belochius, roi d'Assyrie) ; il arriva à Cadix avec une grande armée, y tua les rois Gerions et y établit son trône.

Il rebâtit les murailles de la ville, dicta des lois, et gouverna en prince absolu, érigeant les deux fameuses colonnes (dit un écrivain gaditan), qui, selon la plupart des historiens, sont les deux monts du détroit de Gibraltar et, selon d'autres, deux vraies colonnes en bronze ou en pierre de 8 coudées de haut que les Gaditans offrirent à Hercule et sur lesquelles se soutenait le temple qui lui fut consacré dans l'île de Sancti Petri.

Sur ces colonnes (dit le même auteur), Hercule

grava l'inscription de Pindare : *Non plus ultra*, voulant indiquer par là que Cadix était la fin de la terre et qu'on ne pouvait pas aller au-delà. Il donna à ces colonnes le nom de *Gadès*, qui s'étendit par dérivation à toute l'île.

Hercule changea donc le nom de Tartesso, que cette île avait porté jusqu'alors en celui de *Gadès*; et les Gaditans, reconnaissants des importants services qu'ils avaient reçu de lui, le choisirent pour patron, lui donnant le titre de fondateur et le représentant dans les armes de la ville.

Ce fut cet Hercule, dit le fameux auteur de *Cadix Phénicienne*, qui découvrit la propriété d'attraction qu'a l'aimant et c'est pour cela qu'on surnomme l'aimant *pierre herculéenne*.

Il introduisit aussi l'usage de la boussole ou aiguille à naviguer, quoique Blondus Flavius dit qu'elle fut inventée par les Amalphitans, de la province de Campanie (dans le royaume de Naples), l'année 1300 de la Rédemption.

Fernand Lopez de Castañeda, Damian de Goes, Geronymo Osorio, évêque de Siles (Algarve), et Fr. Antonio Roman, rapportent que quand Vasco de Gama, au commencement de mars 1498, découvrit la Mozambique, dans l'Éthiopie méridionale, il

remarqua que quelques bateaux construits dans ce port se servaient déjà de la boussole.

Kircher, dit aussi, que Vasco de Gama, lorsqu'il découvrit le cap de Bonne Espérance fit également la même remarque dans quelques bateaux de barbares qu'il y rencontra.

On attribue aussi à Hercule la découverte du coquillage et de la couleur *pourpre*. — *Purpura* vient du grec *Porphyris* et du mot hébreux *Parphar* (qui veut dire *rompre*) ce qui indiquait la rupture de la coquille de ce petit animal, (dit l'auteur de *Cadix Phénicienne*).

Hercule laissa le royaume d'Espagne à Hispalo, et passa en Italie, vers l'année 1727 av. J. C.

A Hispalo succéda son fils H. Hispan; mais Hercule revint d'Italie en 1678 av. J. C. et prit de nouveau la direction du royaume qu'il gouverna 19 ans; au bout desquels il mourut, et fut enterré dans son fameux temple de Cadix.

Ce fut Hispan qui donna le nom à toute l'Espagne (l'année 1710 av. J. C.). — Il fut également enterré à Cadix.

Jean-Baptiste Suarez de Salazar, propriétaire des plus belles maisons de Cadix (dont les principales étaient alors dans la rue San Francisco, en face de la rue de la Manzana), très dévoué et patriote, obtint par les insinuations qu'il fit dans son fameux ouvrage *Antiquités de Cadix* et par la demande que

fit également l'écrivain Agustin de Orozco, fils de Escalona, que le conseil municipal décida le 2 janvier 1616 de faire venir de Gênes deux statues de marbre représentant Saint-Servant et Saint-Germain pour les placer sur les piédestaux dans les deux niches qu'avait alors la tour de l'Hôtel-de-Ville.

Orozco obtint que l'échevin François de la Madrid les proposa comme patrons de la ville, ces saints ayant souffert le martyre à l'île de San Fernando (Cadix) le 23 octobre de l'année 290, et ils furent en effet déclarés patrons de Cadix le 30 octobre 1617.

Le 16 septembre 1619, le conseil municipal fit imprimer à ses frais la vie de ces saints écrite par Agustin de Orozco.

Jean de Cuenca, étant évêque de Cadix, obtint de Paul V qu'il accordât que le 23 octobre de chaque année la fête de ces saints fut célébrée dans tout l'évêché avec grande pompe.

La prière que l'Église de Cadix dit le jour de la fête et pendant l'octave de ces Saints Patrons fut composée par l'insigne théologue jésuite Diègue Grenado (1572-1632).

Servant et Germain, jeunes gens chrétiens, vivaient à Mérida sous Dioclétien. Ces deux frères qui prêchaient partout la foi furent amenés devant le magistrat qui leur ordonna d'adorer les faux dieux

et les soumit aux plus durs tourments dans l'espoir de vaincre leur résistance.

Au milieu de leurs souffrances les Saints Martyrs continuaient à proclamer la foi et finirent par vaincre le magistrat qui renonça à ses intentions et les abandonna.

Mais peu de temps après, le préfet Viator voulut essayer de triompher de leur fermeté de caractère et recommença à les persécuter.

Il les fit enchaîner, les emmena avec lui de Mérida à Tanger, et plus tard à Cadix. Près de cette ville, indigné de l'invincible résistance de ces jeunes gens, il les condamna à mort et ordonna qu'on leur coupât la tête. Servant et Germain furent en effet décapités dans le *Cerro Urdoniano*.

Un tableau (n° 152) du peintre espagnol Alexandre Ferrant y Fischermans (au Musée de Cadix) représente Viator assistant à l'exécution avec tous les signes extérieurs d'une inénarrable fureur. Un notaire dresse le procès-verbal du supplice et un soldat porte écrit sur son drapeau le motif de la sentence : « *Servant et Germain chrétiens* ». Voilà le délit ! Un martyr a déjà cessé de vivre. Sa tête est tombée sous la lame du sabre ; son âme libre et purifiée vole au ciel, sous la forme d'un jeune homme vêtu d'une tunique blanche. Pendant que le bourreau montre la tête de ce héros, on voit monter au ciel son esprit couronné d'Anges.

Deux anges descendent avec une couronne et une palme vers l'autre martyr, qui priant Dieu à genoux, attend avec une vive espérance le moment de sa mort; à côté de lui, se trouve le bourreau, d'une physionomie barbare, le sabre levé et prêt à frapper.

Le peuple de Cadix assiste en foule à ce terrible spectacle. Derrière les groupes, on voit les murailles de la ville, et à l'horizon on aperçoit la mer.

Un autre tableau (n° 199) du peintre gaditan Juan Rodriguez y Garcia, existant aussi dans ce Musée, représente les deux frères agenouillés et avec des menottes, attendant tranquilles la mort qui va les enlever à la terre et leur ouvrir les portes du ciel, vers lequel ils dirigent leurs regards. Près d'eux les bourreaux lèvent leurs bras armés de haches. Quelques personnes assistent à l'exécution, et une garde de soldats romains est à côté du représentant de l'empereur qui, à cheval et avec les faisceaux aux pieds, contemple tranquille ce triste spectacle. Comme fond : un terrain aride près de la mer.

**Prosperité. — Honneurs. — Épidémies. —
Fort de Sainte-Catherine.**

A l'époque de la découverte de l'Amérique, Cadix n'était, dit Abreu, qu'une place forte, incorporée à la couronne en 1484 par les Rois Catholiques qui donnèrent en récompense au dernier

comte de cette ville (D. Rodrigue Ponce de Léon), l'état de Cazares et le titre de duc de Arcos.

Mais au XVI^e siècle la province de Cadix était très florissante.

A Jerez, par exemple, dans la première moitié de ce siècle, on recueillait annuellement de 70 à 80,000 bouteilles (de peau de bouc) de vin.

Le commerce spécial de la ville de Cadix, dans ce siècle, consistait dans la cire qu'on travaillait alors beaucoup dans cette île.

Du port de Cadix sortaient tous les ans deux escadres pour approvisionner les colonies espagnoles.

On les appelait les *Galions* et la *Flotte*.

Les *Galions* fournissaient les marchés du Pérou et du Chili. C'étaient dix vaisseaux de guerre, dont huit portaient de 44 à 52 canons ; les deux autres étaient de simples pataches, dont le plus grand était armé de 24 canons, et le plus petit de 6 ou de 8.

La *Flotte* était destinée à faire le commerce avec le Mexique ou Nouvelle-Espagne et les provinces voisines.

Elle se composait de quelques vaisseaux de 52 à 55 canons.

Les deux escadres étaient accompagnées d'un certain nombre de vaisseaux marchands auxquels

elles servaient d'escorte et qui avaient chacun de 30 à 34 canons et 120 hommes d'équipage.

Au XVIII^e siècle, Cadix était encore très prospère.

En 1717, D. Andrés Pès, gouverneur du conseil des Indes, obtint du ministre D. José Patiño qu'on établît à Cadix les tribunaux de la Maison de Contractation et le Consulat de Séville, et que Cadix fut dès lors le seul port autorisé pour faire le commerce avec l'Amérique.

Lorsqu'en mars 1729 le roi Philippe V alla visiter Cadix avec toute sa famille, cette ville vota 50,000 *duros* pour aider aux frais de voyages du Roi et 10,000 pour le prince des Asturies et l'Infant.

Ceci prouve la prospérité de Cadix à cette époque.

Les articles que Cadix exportait le plus au siècle dernier étaient les laines, les vins, l'huile, le sel, les eaux-de-vie et les fruits secs.

Elle importait d'Amérique le cacao, l'indigot, le jalap, et la cochenille de Caracas et de Guayaquil; des cuirs de Buenos-Ayres, du sucre de Cuba, du cuivre du Pérou, des bois de teinture et du coton de différents endroits.

Les chargements des huit flottes qui sont sorties de Cadix pour Veracruz de 1732 à 1776, impor-

tèrent plus de 140 millions de *duros* comme le prouve ce qui suit :

En 1732.....	15.172.500
1735.....	16.172.000
1757.....	17.348.600
1760.....	19.320.500
1765.....	14.328.600
1768.....	12.961.100
1772.....	22.648.300
1776.....	29.150.000
Total.....	147.641.600

A Cadix, dit M. de Castro, sont venus d'Amérique en 1748 plus de deux millions de *duros*; en 1749 plus de trente; plus de vingt-six mille en 1750; en 1751 plus de dix; plus de onze en 1752, et l'année suivante plus de vingt-et-un mille.

Le plus grand commerce de Cadix était avec la Nouvelle-Espagne. En 1802, l'importation d'Espagne pour le Mexique dépassa vingt millions, de même que l'exportation à la métropole plus de trente-trois millions.

Par la frappe de métal dans les Maisons de la Monnaie, du Mexique, de Guatemala, de Lima, du Chili, de Potosi, de Santa-Fé et de Pompayan en 1795, on peut calculer que par an venaient ordinairement d'Amérique trente-neuf millions de *duros*.

La flotte qui entra à Cadix le 4 août 1758 commandée par D. Joaquin Manuel de Villena, apportait plus d'un million de *duros* pour le roi et de plus : vingt-et-un mille *duros*, 30,898 quintaux de cuivre et 40.998 quintaux de bois magnifique.

Elle apporta encore pour le commerce de Cadix 41.080.229 *duros*.

Le montant total de tout le chargement dépassait dix-neuf millions de *duros*.

En 1521, le roi Charles V conféra à la ville de Cadix les titres de *Très noble et Très loyale* pour la récompenser de n'avoir pas pris part à la révolution des *Comuneros*. Le 18 octobre 1816 le roi Ferdinand VII ajouta à ces titres celui de *Très héroïque*, en récompense des services rendus par cette ville pendant la guerre de l'Indépendance.

Dès le 25 septembre 1610 le Conseil Municipal de Cadix jouissait du titre de *Seigneurie* et du privilège d'avoir le dais en public.

Par mandat royal du 6 décembre 1702, on lui accorda les honneurs dûs à un Général en chef et le titre d'Excellence.

De pareils honneurs furent également accordés au chapitre ecclésiastique.

On confirma la possession de ces honneurs par un ordre royal du 26 novembre 1778.

Par brevet royal donné le 7 décembre 1734, on

ordonna que les officiers municipaux de Cadix fussent nobles d'origine et non de par privilège et que les officiers des milices urbaines eussent dans les affaires criminelles la prérogative de pouvoir être jugés par un tribunal militaire.

Une très cruelle peste envahit Cadix en 1416.

L'année 1507 cette ville fut aussi victime d'une pandémie dévastatrice.

En 1582, Cadix eut de nouveau à souffrir de l'épidémie de la peste.

Depuis cette époque, elle affligea plusieurs fois Cadix. Elle revint en 1649 et dura trois ans pendant lesquels moururent plus de 14,000 personnes. Elle apparut de nouveau en 1680.

L'année 1705, il y eut à Cadix la fièvre jaune et en 1730 une épidémie de typhus américain.

En 1755, Cadix eut à souffrir aussi d'un tremblement de terre.

Dans ce tremblement périt le petit-fils du grand poète Racine, victime de l'union des deux mers, dans la route qui va de San-Fernando à Cadix.

En 1764, reparut à Cadix la fièvre jaune. Elle y sévit de nouveau du 15 août à la fin d'octobre de l'année 1800. Il y eut alors 40,000 personnes atteintes, dont 7,387 succombèrent. Une des victimes fut le célèbre poète Gonzalez del Castillo.

La même épidémie envahit une autre fois la ville,

en 1804 et dura deux mois. Il y eut 9,553 personnes atteintes, dont 2,273 moururent.

Elle revint en 1810. Il n'y avait pas à cette époque assez de place dans les hôpitaux pour contenir les malades et il manquait aussi de la place dans les cimetières pour enterrer les victimes, tellement elles étaient nombreuses.

Enfin, pour la sixième fois, Cadix eût la fièvre jaune en 1813; et en 1819 elle y fit plus de 4,000 victimes.

Le choléra morbus asiatique se déclara à Cadix en 1833 et il y reparut l'année suivante (1834). Il apparût pour la troisième fois pendant l'été de 1854. Dès le mois de juillet l'épidémie commença alors à se faire sentir et son existence fut déclarée officiellement le 27 août. Elle dura jusqu'au 19 octobre, et le nombre des victimes dépassa 1,500 personnes.

Le 1^{er} août 1885, on déclara de nouveau l'existence du choléra morbus asiatique à Cadix, où il sévit jusqu'au 16 octobre suivant.

Le nombre des personnes atteintes s'éleva à 1,388 (dont 583 hommes et 805 femmes) et les morts furent 554 (249 hommes et 305 femmes).

Du côté de l'ouest, sur le chemin qui va à la petite île de Saint-Sébastien se trouve à Cadix le fort de Sainte-Catherine, appelé ainsi à cause de la chapelle qui y fut dédiée à Sainte Catherine et à Notre-Dame de la Conception, ermitage construit

en 1590 et première résidence des RR. PP. Capucins de Cadix (en 1639).

A l'autel de cette chapelle se trouvent les images de Saint Joseph, Saint Augustin, Saint François d'Assise et Saint Diègue de Alcalá.

Dans deux niches latérales, on voit les images de Saint Pierre Apôtre et de Saint Benoit de Palerme.

Le fort, qui est considéré comme la citadelle de Cadix, fut bâti sur un bout de terre qui s'avance à plus de mille mètres dans la mer formé par des ruines de l'ancienne Cadix, échappées à la rigueur des temps et à la fureur de la mer effrénée.

Les casernes de ce fort peuvent recevoir 1,500 hommes.

On prétend qu'il fut bâti en 1508 ; mais l'opinion la plus probable, c'est qu'il ne date que de 1598.

Ce qui appuie cette opinion, c'est une inscription qui se rapporte à Philippe II qu'on peut lire sous l'écusson national placé au-dessus de la porte principale d'entrée.

En face de cette inscription on lit aussi la suivante :

« A. P. R. M. Son Excellence François de Velasco y Tovar, chevalier de l'ordre de Santiago, du Conseil de Sa Majesté, général des côtes et de l'armée de l'Andalouzie, gouverneur militaire et politique de cette ville de Cadix, fit bâtir cette Église et ses

dépendances, sous le règne de Charles III, roi des Espagnes, le 4 juin 1693 ».

En 1809 furent enfermés dans ce fort, comme prisonniers d'État, les généraux Joseph de Iturrigaray et Jean Carrafa.

Au mois d'avril 1811, M. Barthélemy Joseph Gallardo, étant Bibliothécaire des Cortès, fut poursuivi comme auteur du *Dictionnaire critique comique*, où il défendait des idées tout à fait contraires à celles de l'auteur du *Dictionnaire raisonné*.

Le comité de censure des Cortès qualifia cet ouvrage de subversif, d'injurieux pour le clergé et d'immoral et ordonna (le 20 avril 1811) qu'il fut retiré de la vente.

Gallardo se présenta alors de son plein gré pour être retenu prisonnier pendant la durée de son procès et il fut en effet enfermé au fort de Sainte-Catherine.

La Forteresse et le Phare de Saint-Sébastien

Le cap de Saint-Sébastien ou promontoire *Cronio* ou *Cronium* est la pointe de l'île gaditane qui avance dans la mer directement à l'occident. Cette pointe a un quart de lieue d'étendue et est formée par une amalgame de pierres. Là est placé le fort de Saint-Sébastien, dans une espèce de petite île presque ronde où on suppose avoir existé la primitive Cadix phénicienne.

Quelques écrivains croient que ces pierres sont

les ruines de l'ancien temple de Saturne ; d'autres que cette pointe est une pétrification. Ces deux opinions ont leur base.

En effet, quoiqu'on y trouve des pierres parfaitement taillées et plusieurs nœuds, on y voit cependant aussi des roches formées d'argile, de coquilles et d'autres substances, semblables à celles qu'on rencontre dans toute l'île gaditane.

Quelques auteurs croient que là exista anciennement la ville de *Naples* (qui signifie *Ville nouvelle*), bâtie par le romain Cornélius Balbus et dont parle Strabon.

Les Phéniciens avaient érigé en cet endroit une tour et voici la description qu'en fait le célèbre écrivain arabe Ibn-Ghalib dans son ouvrage intitulé *Satisfaction de l'âme dans la contemplation des antiquités de l'Andalousie* : « Cette tour, dit-il, n'a pas de rivale au monde, si ce n'est une de la même forme qui s'élève sur un haut promontoire de Galice.

Il est digne de remarquer que, pendant tout le temps que l'idole exista sur la tour de Cadix, les vents cessèrent de souffler dans le détroit vers l'Océan, de sorte que les bateaux ne pouvaient sortir de la Méditerranée ; mais lorsque dans les premières années du règne des Beni-Abd-el-Mumen, cette idole fut détruite, les bateaux de toute classe purent alors parcourir impunément les mers.

Un autre auteur arabe du XII^e siècle, dans son

ouvrage *Giaraſiyya*, décrit ainsi la tour et l'idole dont nous nous occupons. Il y avait à Cadix, dit-il, une ancienne tour carrée de cent coudées de hauteur, construite avec de grandes pierres admirablement unies entre elles par des crampons en bronze.

A l'extrémité de cette tour se trouvait un piédestal carré de marbre blanc, sur lequel était placé une statue représentant un homme d'une forme et de proportions si merveilleuses qu'il semblait un être animé.

Sa figure était tournée vers la mer du côté de l'Occident et son dos vers le Nord. Le bras gauche étendu désignait l'embouchure du détroit entre Tanger et Tarifa. Le bras droit était uni au corps, comme drapant la robe.

Il avait un bâton à la main droite, au moyen duquel il signalait la mer.

Quelques auteurs disent que c'étaient des clefs qu'il avait dans cette main, mais c'est une erreur. J'ai vu plusieurs fois cette idole et j'ai remarqué que ce bâton était placé dans une position verticale et légèrement soulevé au-dessus du sol.

J'ai appris par plusieurs personnes qui étaient présentes au moment où on a enlevé l'idole de la tour, que ce bâton était petit et avait à l'extrémité une espèce de dent d'étrille. On ne sait pas au juste, qui construisit cette tour, et cette statue. Masudi,

dans ses *Prairies d'or*, attribue sa construction à Al-Djabbar, l'auteur des sept idoles du pays de Zinj qui se regardent les uns les autres ; mais on croit plus probable que la tour fut érigée par un des anciens rois d'Andalousie pour servir de guide aux navigateurs, l'idole ayant le bras gauche tendu vers le Bahru-z-zokâk (*détroit*) désignant son entrée, comme pour indiquer le chemin.

On supposa que cette idole était en or massif, car lorsqu'elle se trouvait illuminée au lever ou au coucher du soleil, elle lançait des rayons de lumière et offrait les nuances les plus éclatantes, semblables au cou chatoyant des pigeons sauvages.

Avec l'enlèvement de cette idole, les navigateurs perdirent ce fameux guide pour l'entrée et la sortie du détroit.

Voici comment eut lieu la démolition : L'année 540 (A. D. 1145-6), au commencement de la seconde guerre civile, l'amiral de la flotte Ali'Ibn'Isa Ibn Maymún s'insurgea à Cadix se déclarant indépendant. — Ayant entendu dire aux habitants que l'idole placée sur le haut de la tour était en or, il la fit aussitôt enlever. — Cette opération fut assez difficile, et une fois la statue par terre on constata qu'elle était en bronze, recouverte d'une légère couche d'or, qui produisit cependant douze mille deniers de ce métal. »

Lorsqu'en 1131 D. Alfonse VII de Castille, sur-

nommé l'empereur, fils de D. Ramon de Bourgogne et de Dona Urraca, reine propriétaire de Castille, fit son entrée en Andalousie, il alla à Cadix où dans les premiers moments il ne rencontra aucune résistance.

Les habitants s'étaient réfugiés dans une petite île, qui n'est autre, croyons-nous, que celle de Saint-Sébastien.

Après la prise de Cadix enlevée aux Maures, il existait en cet endroit un beffroi avec une espèce de lanterne qui communiquait avec d'autres points de la côte au moyen de certains feux.

Le beffroi de Saint-Sébastien était le premier à lever le feu. A celui-ci répondaient immédiatement les beffrois de l'*Almadrava d'Hercule* (appelée aujourd'hui Torregorda) et celui du fort de Sancti Petri, auxquels répondaient à leur tour les autres jusqu'au détroit de Gibraltar, royaume de Grenade, Murcie, Valence, Aragon et Catalogne d'une manière instantanée.

Si l'homme posté sur le beffroi apercevait des ennemis, on tirait un coup de canon et on faisait autant de signaux conventionnels que l'on apercevait de bateaux.

Ce beffroi disparut avec le temps, mais en 1457, lorsque Cadix appartenait aux comtes de Arcos, un bateau de Venise, atteint de la peste, arriva dans ses eaux.

On désigna alors comme lazaret à son équipage l'île de Saint Sébastien.

Ceux-ci la renouvelèrent, réédifièrent la Tour qui se trouvait en ruines, et en témoignage de piété et de gratitude envers les Gaditans pour leur bon accueil, ils y élevèrent un ermitage consacré à Saint Sébastien.

Dans cet ermitage ils placèrent les armoiries de la ville de Venise et celles de l'évêque de Cadix qui était alors Pedro Solis.

La nomination de la personne chargée du soin de cette chapelle était à la charge de la ville.

Sur cet ermitage, du côté du Midi, il y avait une grande pierre blanche représentant le lion ailé de Saint Marc avec un diadème sur la tête et un livre ouvert à la main.

La Municipalité et le Chapitre Ecclésiastique firent le vœu d'aller tous les ans à cet ermitage le jour de Saint Sébastien, attribuant à l'invocation faite à ce glorieux martyr que la ville eût été délivrée de la peste.

Dès 1793 on faisait cette procession à la paroisse de Saint Lorenzo.

La tour bâtie par les Véniciens tomba en ruines et fut réparée par la ville en 1587.

Détruite de nouveau par une tempête, quoiqu'on la répara, elle resta toujours en état de ruines jusqu'en 1613.

**La Forteresse et le Phare Saint Sébastien.
— La Rue Large. — La Place de Mina.**

Le fort de Saint Sébastien fut bâti 1613, Fernand Quesada Ulloa était alors gouverneur de Cadix. L'argent nécessaire pour cette construction fut fourni par un des plus riches habitants de la ville, Joseph del Duque.

La place d'armes est assez grande. Elle a plusieurs casernes destinées à la garnison et un magnifique logement pour le gouverneur. Elle est entourée d'un fossé et a un très bon pont levis.

Au milieu s'élève la tour qui a 40^m 68 de haut. La muraille est d'une épaisseur de 5,85 sur un diamètre de 18,39. Elle est terminée par un phare magnifique.

L'appareil de réverbère, venu de Londres, au moyen duquel on illuminait auparavant ce phare, fut substitué par un autre du système Fresnel.

La situation géographique de ce phare est de 36°31'29'09 de latitude Nord et 0°06 42'39 Ouest (longitude de S. Fernando).

L'appareil est de second ordre : grand modèle avec lumière fixe et variée par des étincellements de deux en deux minutes.

Le foyer lumineux est à 43^m 35 au-dessus du niveau de la mer et à 37^m de la hauteur de la tour. Sa portée approximative est de vingt milles, et il

fut illuminé pour la première fois le 1^{er} juin 1855. Le cylindre de rotation sur lequel il est placé fait ses révolutions en huit minutes.

Quand on bâtit le fort, on l'unit à la ville au moyen d'un pont, construit dans l'isthme étroit qui se trouve entre les eaux de la *Caleta* et celles de l'Océan.

Ce pont complètement ruiné au cours du temps, fut reconstruit en 1860.

Dans le fort, il y a à visiter d'abord les grandes batteries basses ayant la forme de maisons et composées de cinquante voûtes qui se communiquent toutes en dedans et forment une seule galerie qui fait le tour de la place d'armes.

Sur le mur de la cour de la demi-tour (qui fait face à l'ancienne tour ou phare), on voit une pierre commémorative sur laquelle on lit l'inscription suivante :

**L. L. M. M. LA REINE ISABELLE II
ET SON AUGUSTE ÉPOUX
ONT VISITÉ CETTE FORTERESSE EN CONSTRUCTION
LE 1^{er} OCTOBRE 1862**

A l'île Trinidad de Barlovento, envahie par les Anglais, les vaisseaux des ennemis, se trouvant à une distance de deux coups de canon des bateaux espagnols et leur étant de beaucoup supérieurs, Sébastien Ruiz de Apodaca (1747-1818), craignant

que les bateaux de son commandement ne tombassent au pouvoir des Anglais, mit le feu à quatre de ses navires et à une frégate.

Il fut pour ce motif enfermé comme prisonnier au fort de Saint-Sébastien où il passa près de onze ans, vivant seulement de la générosité de son frère.

Peut-être Apodaca eût-il péri au milieu des rochers de Saint-Sébastien, lorsque le 7 juillet 1809 il reçut un ordre de D. Antonio de Escaño, ministre de la Marine, par lequel on le rétablissait dans son poste de chef de l'Escadre de la Marine Royale.

En 1809, les prisonniers de la fameuse journée de Bailen furent enfermés au fort de Saint Sébastien. Là, le comte P. Dupont de Létang se consola de l'adversité de la fortune avec l'étude de son poète lyrique de prédilection, le fameux Horace, traduisant en vers français les odes de ce sublime philosophe latin.

Ce fut là aussi qu'il écrivit les méditations sur son poème : *l'Art de la Guerre*.

Le 11 mars 1820, furent enfermés aussi comme prisonniers au fort de Saint Sébastien les trois parlementaires de l'armée libérale D. Felipe de Arco Agüero, D. Antonio de Alcalá Galiana, et D. Miguel Lopez Baños.

On ne peut visiter la forteresse de Saint Sébas-

rien sans une permission du Gouvernement Militaire de Cadix.

La *Calle Ancha* quoi qu'elle ne soit pas en réalité la rue la plus large de Cadix, en est cependant la principale par la beauté de ses édifices et parce qu'elle est située au centre de la partie la plus belle de la ville.

Lorsque l'ancienne ville de Cadix consistait seulement dans le terrain compris entre les trois arcs ou portes : *Populo*, *Negros* et *Blancos*, l'endroit qu'occupe aujourd'hui la Rue Large était un lieu improductif et sablonneux, couvert de bruyères. C'est pour cela que, lorsque la ville s'agrandit, cette rue prit le nom de rue de la Jara (de la Bruyère). Elle fut ensuite connue par le nom de Rue Royale de la Jara, et plus tard sous le nom de Rue Large.

La Rue Large, dit B. Perez Galdós, dans son roman *Cadix* (Épisodes de 1812) comme rue, quoique déserte et abandonnée par le peuple gaillard, est tout ce qu'on peut trouver de plus joli dans des villes du midi, par les ornements de ses belles maisons, par ses balcons toujours peints et par ses milliers de carreaux.

En temps normal, (dit cet auteur parlant de 1812), la rue Large était l'endroit où se réunissait la foule des menteurs, les gens désoccupés, les romanciers, et tout le monde curieux, gai et flâneur.

Là allaient aussi en promenade, à midi, en hiver, et le soir en été, les dames à la mode et les petits maîtres, amoureux et découragés.

Il s'y passait des scènes splendides que Juan del Castillo nous décrit dans ses magnifiques pièces de théâtre.

La rue Large en 1812, dit D. Alfonso de Castro, était l'endroit où stationnaient continuellement les habitants du pays et les étrangers. Elle était alors ce que furent les anciens gradins de Saint Philippe, et ce qu'est aujourd'hui la Puerta del Sol à Madrid. Là on apprenait des nouvelles, là on les inventait ; c'était là qu'on allait murmurer.

Le peuple appelait *nouvelles de la rue Large* celles dont on doutait ; et pour assurer la véracité de quelque nouvelle on disait : *celle-ci n'est pas, prenez garde, une nouvelle de la rue Large.*

Quelques journaux même, comme le *Redactor General*, publiaient une section de nouvelles extra-officielles, et le nom de *Calle Ancha* était celui qui leur servait de titre.

En commémoration des services rendus par la ville de Cadix en 1859, pendant la guerre d'Afrique, la municipalité résolut d'appeler la Rue Large, *Rue du Duc de Tetuan*, nom qu'elle porte aujourd'hui.

—

La place de Mina occupe l'étendue de terrain

où fut anciennement le jardin potager et l'infirmerie du Couvent de S. Francisco. Sa superficie est de 10,176 vares carrées. Ses deux côtés est et ouest mesurent 88 m. 61 ; les côtés du nord et sud 80 m. 24 chacun.

Cette place consistait autrefois en trois rangées d'arbres, qui laissaient au milieu deux allées pavées de dalles et fermées par des bancs.

Au centre, il y avait une autre allée de treilles placées sur des pieds et une armature en fer.

Au milieu, on avait eu l'idée de mettre la statue du général D. Francisco Epoz y Mina (1781-1836); mais on n'y vit pendant longtemps qu'un grand candélabre d'assez mauvais goût.

Aujourd'hui, la place se compose de deux rangées de bancs et d'arbres feuillus ; et, entre ces deux rangées, il y a une belle allée très bien pavée.

L'année 1861, on fit au centre de cette place plusieurs petits jardins entourés d'un grillage en fer. On y plaça de belles charmilles avec des bancs ainsi que huit statues en marbre.

C'est dans cet endroit (dans l'ancien jardin potager du Couvent de S. Francisco), qu'existait autrefois le fameux Dragon dont parle Pline et qui était le plus ancien de l'île gaditane.

Il fut malheureusement abattu en 1838 avec les murs du Couvent lorsqu'on voulut former la place de Mina.

Il existe encore aujourd'hui à Cadix quatre Dragons : Un au Jardin Botanique, un dans le jardin de l'Hôpital des Femmes, un autre dans le jardin potager de l'ancien couvent des Capucins, aujourd'hui jardin de la Maison des Fous, et le dernier au jardin de la Cochenille (Hôpital Militaire).

La place d'Alphonse XII où se trouvent l'Eglise et l'Hôpital Militaire forme un parallélogramme de 49 mètres dans sa plus grande longueur.

Alameda de Apodaca. — Delicias.

L'*Alameda* de Apodaca, étendue sur le môle, semblable à une immense guirlande sortant d'une frise gigantesque, dit Madrazo, est la promenade principale de Cadix et donne le nom à sa rue latérale.

Autrefois, il n'existait en cet endroit qu'une chaussée inculte.

L'*Alameda* était alors où sont aujourd'hui les *Delicias*; mais cet endroit de la ville, étant le plus à l'abri des vents du Sud et de l'Est, on y établit la promenade, créant l'*Alameda* qui depuis fut améliorée, telle qu'on la voit aujourd'hui.

L'*Alameda* de Apodaca s'étend de la muraille et du quartier de S. Carlos jusqu'au rempart de la Candelaria.

C'est là, dit M. Germond de Lavigne, le rendez-vous du beau monde et surtout des jolies gaditanes, qui s'y montrent dans tout l'éclat de leur beauté et dans toute l'élégance des modes locales.

Cet endroit a pour les habitants des souvenirs historiques :

En effet, le 31 juillet 1811, arriva à Cadix, dit M. de Castro, la nouvelle de la victoire de Salamanque. Le soir, une foule de personnes se rendirent à la maison de l'ambassadeur d'Angleterre, M. Wellesley, (résidant alors dans cette ville) pour le féliciter du triomphe de Wellington.

On fit une souscription patriotique pour fêter M. Wellesley. On forma une estrade à l'Alameda, on y arbora les trois drapeaux alliés : l'espagnol, l'anglais et le portugais (les trois milices qui défendaient l'île de Cadix).

Une division de portugais était alors chargée de défendre les batteries de Torregorda.

On illumina l'estrade avec des torches. A dix heures du soir, une députation du peuple accompagna l'ambassadeur, précédée de la musique des gardes espagnoles, et accompagnées de l'amiral Legge, du général Fleming et de plusieurs autres officiers de son vaisseau.

On alla chez le comte de Fife, aux balcons duquel Wellesley assista aux fêtes données en son honneur, jusqu'à minuit et demie. Il y avait beau-

coup de monde, les acclamations étaient continuelles, témoignage sincère de cette si juste réjouissance. On chanta alors un hymne improvisé par Jean Baptiste Arriaza et dont la musique fut composée en quelques instants par Moreti.

Le général Salano, gouverneur de Cadix, créa une promenade dans l'ancien *Campo Santo* ou promenade de la Ronde (aujourd'hui les *Delicias*) y faisant planter des allées d'aulnes et de peupliers jusque près du fort Sainte Catherine.

Cette ancienne *Alameda* resta si négligée et avec si peu de peupliers que le peuple l'appelait vulgairement : *Alameda del Peregil* (du persil).

Grâce au zèle de M. Joseph Antoine Martinez, régisseur de la Municipalité de Cadix et chargé de l'entretien des jardins 1854, qui voulut donner du travail aux ouvriers pauvres pendant l'époque du choléra, on transforma ce *Peregil*, qui n'était plus qu'une grève aride, en une charmante promenade riche d'ombrage, aux bords de l'Océan. On appela cette promenade *Delicias*, et on la désigna généralement par *Delicias de Martinez*, en commémoration du nom de son créateur.

On améliorera les *Delicias* en 1863 et on y installa alors plusieurs reverbères.

Pendant l'hiver de 1875-76, on agrandit de beaucoup le jardin qu'on y voit aujourd'hui et,

en 1878, on le dota d'un magnifique grillage.

Les Delicias ont aussi des souvenirs historiques pour les Gaditans.

En 1810, pendant qu'on préparait des logements pour la cavalerie qui, en petit nombre, était entrée à Cadix avec le duc d'Albuquerque en février de cette année, dit M. de Castro, celle-ci dut rester dans l'Alameda appelée vulgairement *du Peregil*.

A côté d'un grand puits il y avait une charmille entourée de quatre petits jardins. On y attacha les chevaux à de jeunes arbres.

La cavalerie y passa la première nuit, les soldats couchés par terre ou sur leurs manteaux et les chevaux par petits groupes autour de chaque arbre. Le lendemain les arbres apparurent sans écorce. Les chevaux dont la faim était énorme les avaient presque tous rongés pendant la nuit.

La place de St-Antoine ou de la Constitution

La place de *San Antonio*, d'une forme carrée, est digne d'être remarquée, non pas par la régularité ni par la beauté des édifices qui l'entourent, car elle en manque totalement, (la façade même de l'Église qui s'y trouve rompt l'harmonie de l'ensemble et enlaidit son aspect), mais par son étendue et son pavé qui est magnifique et aussi propre qu'un salon de bal. Pour pouvoir toujours la conserver dans cet

état de propreté on a laissé tout autour, entre la place et les maisons, une rue pour la circulation des voitures.

Cette place a 80 mètres dans son plus grand diamètre. Elle est pavée de pierre *berroqueña* et ses arbres lui donnent un agréable ombrage. Huit rues y aboutissent.

Elle porte le nom de *San Antonio* dès l'année 1655.

Là eurent lieu autrefois plusieurs courses de taureaux.

Le 17 mai 1670, le sacristain de l'Église de Saint Antoine demanda la permission de donner une course de taureaux en cet endroit, afin que le produit en fut consacré à l'amélioration de la place et à la construction de l'autel principal de l'Église. Le Conseil Municipal accéda à cette demande, fit fermer les embouchures des rues, nomma des représentants de la ville pour présider la fête, et alloua une somme de 500 francs pour les bonbons et l'eau.

Le 27 août de cette même année, il y eut une nouvelle course de taureaux en cet endroit.

Le 22 mai 1663, le syndic de la confrérie de Saint Antoine demanda aussi la permission de donner une autre course de taureaux pour en employer le produit à l'autel en construction.

Le 6 mai 1693, le Gouverneur de Cadix y fit aussi

donner une course de taureaux en témoignage de réjouissance pour le rétablissement du roi Charles II.

L'année 1773, lorsqu'on réforma l'actuelle place de Saint Antoine, D. Marcelino Martinez Junquera, riche propriétaire gaditan, y fit ouvrir à ses frais, dans un terrain à lui, la rue qui porte encore aujourd'hui son nom.

Le général Solano avait embelli cette place avec de magnifiques orangers; mais, en 1809, le peuple furieux de la conduite du général, voulant détruire tout ce qui pouvait rappeler l'époque de son commandement, arracha ces arbres.

En 1810, on éleva au centre de la place un obélisque égyptien avec des figures allégoriques.

En 1812, dit Perez Galdós et Castro, la place de San Antonio était surnommée du nom galant de *Golfe des Dames*, ingénieuse allusion aux belles gaditanes.

Le 4 octobre 1812, dans la maison qui porte actuellement le numéro 3 de la place, mourut le président des Cortès D. Vicente Morales de Duarez, maire des Cortès à l'audience de Lima et député du Pérou, — auquel on fit de magnifiques funérailles.

Depuis l'établissement en Espagne des gouvernements libéraux, on a l'habitude de donner à la principale place de chaque ville, le nom de la loi fondamentale de l'État.

C'est ainsi que la place de Cadix, connue sous le nom place de San Antonio à cause de la paroisse qui s'y trouve, s'appelle aujourd'hui *Place de la Constitution* (1), quoique vulgairement on continue à la désigner sous son ancien nom de San Antonio. Cette place joua un très grand rôle dans l'Histoire d'Espagne lors de la Constitution.

« Le 10 mars 1822, tous les habitants se trouvaient à la place de San Antonio où on avait élevé une estrade pour jurer la Constitution. Ils attendaient impatiemment la cérémonie et les fêtes qui devaient la suivre. Tout à coup se précipitent sur la place les bataillons de *Guides du Général* et de la *Loyauté*, faisant feu sur la multitude, sans aucune sommation préalable. Hommes, femmes, vieillards, enfants, bébés, tombaient indistinctement sous les coups de fusil. Le Roi Ferdinand VII alarmé, à la vue des proportions que prenait ce mouvement, et après avoir tenté vainement de calmer les esprits, publia un décret royal, dans lequel accédant aux désirs du peuple, il déclarait être décidé à jurer et à soutenir la Constitution promulguée par les Cortès Générales et Extraordinaires de 1812.

Ce fut dans la maison qui porte le n° 9 de la

(1) Voy. la planche ci-jointe extraite du *Voyage en Espagne et en Portugal* de M. Léon de Rosny.

petite place des *Pozos de la Nieve* que le grand Agustin de Arguelles rédigea l'exorde de la Constitution de 1812.

Au-dessus de la porte de cette maison on plaça l'inscription suivante :

Ce fut dans cet édifice que l'illustre citoyen D. Agustin de Arguelles, patriarche de la liberté espagnole, écrivit l'exorde du fameux code de 1812. Comme une dette d'honneur à la mémoire de ce compatriote distingué, le Conseil Municipal de 1855 lui dédie cette inscription.

La place de San Antonio ou de la Constitution subit plusieurs réformes depuis sa création. La dernière fut projetée et menée à terme par l'érudit M. de Castro, lorsqu'il était maire. La place fut alors embellie de beaucoup et on l'orna de quelques monuments artistiques.

En 1855, le Conseil Municipal décida d'ériger au milieu de la place la statue de Lucius Cornelius Balbus, le mineur, sur un piédestal très simple et avec l'inscription suivante :

A Lucius Cornelius Balbus, le Mineur, originaire de Cadix, citoyen romain, proconsul en Afrique, vainqueur des Garamantes, le premier étranger qui monta en triomphe au Capitole, restaurateur de sa patrie. Le Conseil Municipal de 1855 fit ériger ce souvenir en l'honneur de la ville.

Le 19 novembre de cette même année, à la pose

de la première pierre, M. de Castro prononça, comme maire de la ville, un magnifique discours.

Il existe aujourd'hui, sur cette place, quatre magnifiques statues en marbre représentant des divinités du paganisme : Diane, Vénus, Bacchus et Junon.

Quand on rebâtit en 1856 la maison N^o 14 de cette place on y trouva un puits très profond et très ancien. Selon toute probabilité il n'est autre que le fameux puits du champ *de la Fura* d'où, dans l'antiquité, la ville s'approvisionnait d'eau, ainsi que les bateaux qui allaient en Amérique.

Le fait de ne pas exister un autre grand puits, selon Horozco, et celui d'y avoir trouvé des ossements humains et des monnaies d'argent d'Henri VIII et d'Isabelle d'Angleterre, indiquent que celui-ci doit être le puits si célèbre dans les anciens temps. Les ossements et les monnaies prouvent que là a dû se commettre un crime en 1596, et qu'un anglais fut l'agresseur ou la victime.

Barquillas de Lope. — Place S. Juan de Dios. — Place des Abastos ou Marché.

Ce fut à Cadix que Lope de Vega écrivit ses belles anacreontiques, connues sous le nom de *Barquillas*. C'est pour cela que le Conseil Municipal de 1855 décida de donner le nom de *Barquillas de Lope* à une place près de la Caleta où l'on voit les

rochers battus continuellement par les vagues, qui inspirèrent au phénix des génies espagnols, des poésies si sentimentales.

Le 12 août 1811, la place de Cadix célébra par des coups de canon l'anniversaire de la naissance du prince régent d'Angleterre et ce fut sur cette place que Wellesley donna le soir en l'honneur du peuple gaditan une fête splendide avec illuminations, musique et feux d'artifice. Le 2 mai 1812, on célébra de magnifiques fêtes à Cadix en l'honneur des héroïques victimes qui succombèrent à Madrid le 2 mai 1808 pour la liberté de la patrie.

Comme cet anniversaire est une grande date pour la nation espagnole, l'Académie d'équitation militaire offrit au peuple une fête analogue à son institution. Dans ce but, on fit fermer la place des *Barquillas de Lope* destinée aux exercices. Les pères de famille signalaient l'endroit qu'ils désiraient pour eux, préparaient des estrades avec des bancs et des chaises, sans autre condition que celle d'illuminer le soir l'endroit qu'ils avaient choisi. Deux quadrilles se présentent, l'un de cavaliers distingués et un autre de soldats. Parmi les premiers, on aperçoit le duc de Rivas, son frère et successeur dans le titre, Angel de Saavedra, le comte de Belveder, Francisco Arteaga (de la maison de Valmediano) et plusieurs autres personnages connus. On les voit d'abord aller de pair, puis faire des

escarmouches selon toutes les règles de l'art : on renverse des fausses têtes de maures à coups de pistolet et de sabre. Dans les entr'actes, on entendait des chansons patriotiques par des amateurs. La fête terminée, on illumina toute la place et on forma des groupes de bal. La place était garnie de décorations très voyantes ; on remarquait au milieu un magnifique cénotaphe que le corps d'artillerie avait fait placer là en l'honneur de Daviz et de Velarde.

Le Directeur de l'Académie, D. Francisco de la Iglesia y Darrac fut très félicité ce soir-là pour le succès de cette fête.

Lors de la guerre entre les Espagnols et les Français en 1809, le général Solano, marquis del Socorro, capitaine général d'Andalousie, ayant refusé d'obéir aux ordres de la Junta de Séville, les Gaditans l'accusèrent d'être d'accord avec les sujets du conquérant de l'Europe, l'invincible Napoléon. Le peuple, irrité donc par cela et aussi parce qu'on n'avait pas célébré à Cadix la fête du nouveau roi Ferdinand VII, se dirigea à la *maison à colonnes* sur la place Argüelles (aujourd'hui place des *Cuatro Torres*) où habitait alors le gouverneur Solano et voulut en enfoncer les portes.

Le général s'était enfui par les toits ; mais on finit par le trouver, caché dans la maison de l'irlandais Pedro Tange. On le traîna par la rue de la

Douane jusqu'à la place Saint Jean de Dieu où il devait être pendu ; mais un de ses amis, Charles Pignatelli, voyant son salut impossible et voulant lui épargner un si grand affront, le traversa de son épée.

Ceci se passa le 28 mai 1808. En février 1888, une personne respectable de Cadix offrit au maire de la ville pour le musée d'Antiquités l'écharpe de l'infortuné général.

Le 20 septembre 1889, les barraques de la place Saint Jean de Dieu, qui enlaidissaient tant l'entrée de la ville, commencèrent à être détruites, après que le Conseil Municipal en eût fait l'acquisition sur l'initiative du maire F. Guerra. Ce travail fut terminé le 24 octobre suivant.

Cette magnifique place est aujourd'hui illuminée par 18 grands et artistiques candélabres de gaz formant un total de 96 lumières. Une pierre commémorative posée sur le pavé, en face de l'Hôtel de Ville, indique la date de l'inauguration de cette réforme.

Le 7 mars 1890 on plaça sur le mur de la maison portant le n° 1 une pierre en marbre avec l'inscription suivante :

Cette place fut réformée et embellie en décembre 1889 sur l'initiative de M. François Guerra y Jimenez et par décision du Conseil Municipal qu'il présidait.

Ce fut le lieutenant général Solano qui fit placer le 8 novembre 1804 la première pierre pour la construction d'une place publique de *abastos* ou marché, dont le projet avait été conçu depuis plusieurs années.

Le marché est construit aujourd'hui dans l'endroit où était anciennement le jardin potager du couvent des Franciscains déchaussés, détruit pendant l'époque constitutionnelle de 1820-1823 pour y former l'actuelle place de la Liberté.

La construction de l'actuel marché fut commencée au mois d'avril 1837 sous la direction de l'architecte Juan Daura, et fut terminée en décembre 1838. Elle coûta 371, 447 pesetas.

Cette place forme un parallélogramme rectangulaire de pierre blanche dont les plus grands côtés d'est et ouest mesurent 101 m. 98 et les deux autres de nord et sud 54 m. 33. La superficie de son étendue est de 1.163 m. 67. On y voit 72 kiosques. A l'intérieur, l'édifice est garni tout autour de colonnes d'ordre dorique qui laissent une galerie couverte et de huit pieds de large. Cette galerie a 4 m. 18 de hauteur; on entre à la place par quatre magnifiques arcs et quatre portes de second ordre. La longue galerie des kiosques est surmontée d'une terrasse et les eaux de pluie y sont recueillies dans des citernes (*algibes*) placées aux quatre extrémités.

Cette place a plusieurs défauts; il n'y existe pas

d'escaliers qui conduisent à la terrasse et on doit se servir d'échelles chaque fois qu'on a besoin d'y monter ; il n'y a pas non plus de lieux pour le public et les habitants de la place ; et elle manque également de caves où les viandes puissent se conserver fraîches pendant l'été.

Là place des Taureaux. — Le Théâtre Principal.

Les Gaditans eurent de tout temps, comme tout le peuple espagnol en général du reste, une certaine prédilection pour les courses de taureaux. On en donna beaucoup à la place de Saint Antoine et à la place Saint Jean de Dieu (ancienne place de la *Corredera*).

Au XVII^e siècle, tous les ans le jour de la fête des patrons de Cadix, on y célébrait une course de taureaux. Le Conseil Municipal n'assistait en corporation qu'aux courses de taureaux qui se donnaient à la place de la *Corredera* ; aux autres, il se bornait à envoyer seulement une députation. Le 23 février 1657, les membres du Conseil Municipal assistèrent à la course du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville.

M. de Castro nous parle d'une place qu'on érigea en 1812 en face du fort de Sainte Catherine pour des exercices de cavalerie, *novillos*, bals

nationaux, etc. Chaque trois mois, lors des examens de l'Académie de cavalerie, on y célébrait des exercices d'équitation ; tous les dimanches soir, il y avait une course de six *novillos*, et les jours vraiment nationaux, comme l'anniversaire du 2 mai, l'installation des Cortès, la publication de la Constitution, et les anniversaires de victoires, on devait y célébrer un bal public.

Théophile Gautier nous parle aussi d'une place des taureaux à Cadix, qui assurément n'était pas celle qui existe aujourd'hui. Voici ce qu'il en dit :

« Nous allâmes voir la place des taureaux qui est petite, et réputée l'une des plus dangereuses de l'Espagne. L'on traverse pour y arriver, des jardins remplis de palmiers gigantesques et d'espèces variées. Rien n'est plus noble, plus royal qu'un palmier. Ce grand soleil de feuilles au bout de cette colonne cannelée, rayonne si splendidement dans le lapis-lazuli d'un ciel oriental ! Ce tronc écaillé, mince comme s'il était serré dans un corset, rappelle si bien la taille d'une jeune fille ; son port est si majestueux, si élégant ! Le palmier et le laurier-rose me causent une joie, une gaieté étonnantes. Il me semble que l'on ne peut pas être malheureux à leur ombre.

« La place des taureaux, de Cadix, n'a pas de clôtures continues. D'espace en espace sont disposés des espèces de paravents de bois, derrière lesquels

se retirent les *toreros* trop vivement poursuivis. Cette disposition nous paraît offrir moins de sûreté. On nous fit remarquer les logettes qui contiennent les taureaux pendant la course ; ce sont des espèces de cages en grosses poutres, fermées d'une porte qui se lève comme une vanne de moulin ou une bonde d'étang. Pour exciter leur rage, on les harcèle avec des pointes, on les frotte d'acide nitrique ; enfin on cherche tous les moyens de leur envenimer le caractère.

A cause des chaleurs excessives, les courses étaient suspendues ; un acrobate français avait disposé au milieu de l'arène ses tréteaux et sa corde pour le spectacle du lendemain.

C'est sur cette place que Lord Byron a vu la course dont il donne, au premier chant du *Pèlérinage de Child Harold*, une description poétique, mais qui ne fait pas grand honneur à ses connaissances en tauromachie ».

L'actuelle place fut bâtie dans le court espace de 28 jours lors du voyage de Leurs Majestés à Cadix, en 1862, et elle fut inaugurée le 27 septembre de cette année avec l'assistance de la famille royale. Ce fut Manuel Garcia Alamo, architecte de la ville, qui en dirigea la construction. Ceci donne une idée de ce que la volonté peut même pour des travaux d'une plus grande importance et utilité.

La place forme un polygone parfait de 32 côtés,

dans chacun desquels on voit une porte (en plus des 4 portes principales). Son diamètre est de 92 m. et sa circonférence de 290 m. Sa hauteur est de 11 m. 70 c. Elle peut contenir 11,546 personnes. Le cercle de la place se trouve entouré d'une barrière, et sous les premières places on lit les noms de presque tous les *toreros* qui se sont fait remarquer par les amateurs de tauromachie. Une pierre commémorative en marbre, placée dans la cour de l'édifice, perpétue avec des lettres d'or le souvenir que la Reine d'Espagne et son auguste époux, ont honoré cet endroit de leur royale présence.

D. Benito Velarde, qui acquit la propriété de cette place en 1883, y fit beaucoup de travaux de sécurité et d'ornementation, que son actuel propriétaire Pedro Manjon augmenta.

Le Théâtre Principal fut bâti au XVIII^e siècle aux frais de plusieurs riches capitalistes et sous l'initiative du comte O'Reilly alors gouverneur de Cadix. Le célèbre architecte Torcuato Cayon fut chargé en 1708 d'en faire les plans et de diriger les travaux. La belle forme du théâtre, si on se rapporte à l'époque de sa construction, prouve le grand talent de son architecte. Pendant très longtemps ce théâtre fut considéré comme le premier de l'Espagne.

Ce fut en 1767 qu'on donna la permission d'y

célébrer des bals masqués. Les bals avaient lieu au Théâtre Principal, alors *Théâtre de la Comédie*. Voici quelques arrêtés de l'autorité locale :

« Tout autour du parterre, il y aura différents kiosques, avec de l'eau, des gâteaux, des viandes froides et des rafraîchissements.

« Il est défendu à ceux qui se rendront à ce bal de porter épée ou quelque autre arme cachée, qu'ils y aillent déguisés ou non. Exception sera faite pour les personnes non déguisées qui iront dans leurs loges.

« D'espace en espace, on placera des tonneaux pleins d'eau et à côté de chacun un homme avec deux seaux, prêts à porter secours en cas d'incendie.

« On ne permettra l'accès dans la salle à aucun domestique en livrée. Ils devront rester dans le vestibule.

« On priera les colonels des corps de la garnison de vouloir bien recommander aux officiers leurs subordonnés, d'avoir la meilleure tenue et d'accomplir strictement les ordres de leur chef.

« La même prière sera faite aux consuls de chaque nation, afin d'éviter des incidents, dans la certitude que Son Excellence le Marquis de la Victoria, (comme Capitaine Général d'Andalousie) ordonnera la même chose à tous les officiers et personnes qui dépendent de lui. »

Lorsque le roi Charles IV vint à Cadix en 1796,

parmi les nombreuses fêtes qu'on donna en son honneur, resta célèbre une *sérénade* ou *assemblée de musique* qui eut lieu au théâtre, avec un splendide service de rafraîchissements et à laquelle, pendant deux nuits consécutives, concoururent les principaux seigneurs de la cour. La première nuit, le spectacle terminait ; le second jour, il commença à cinq heures du soir. Cette sérénade ou assemblée de musique n'était autre chose que ce que nous appelons aujourd'hui un *concert*.

D. Juan Rodriguez y Gimenez, surnommé *le Boulanger* (1765-1830), peintre émérite et originaire de Jerez, a peint un magnifique rideau pour le Théâtre Principal, représentant Apollon et les Muses. Lorsque Leurs Majestés, la Reine Isabelle II et son Auguste époux assistèrent en 1862 à une représentation du Théâtre Principal, on admira beaucoup ce rideau qui avait été pendant longtemps enseveli dans le plus profond oubli et était presque détruit, victime des injures du temps et de son lamentable abandon. Il venait alors d'être restauré d'une manière admirable par le jeune et intelligent artiste D. Luis de Maria Campos. (Le peintre Juan Rodriguez mourut à Cadix, dans la maison de la rue Linares qui porte actuellement le numéro 13. Il peignit à Lisbonne plusieurs sujets à l'huile et fit aussi quelques travaux de peinture en détrempe dans un théâtre que le baron de

Quintella avait fait construire dans sa maison de Campagne. En 1824, il peignit l'Église de l'Incarnation, de Lisbonne, qui venait d'être réédifiée.)

Le théâtre Principal fut réformé en 1886 et il est aujourd'hui éclairé à l'électricité.

La compagnie qui était chargée de bâtir le *Nouveau Théâtre* dans l'endroit où existait dans le temps le Grand Théâtre détruit il y a plusieurs années par l'incendie, vient récemment de céder sa construction à l'Asile Municipal de l'Enfance.

Le *Théâtre Comique* (23 rue de la Murga) fut inauguré en novembre 1886.

En décembre de cette même année, s'inaugura le Théâtre Esclava (4, rue Hospital de Mujeres), et au mois d'août 1887, le *Théâtre Cirque* (27, rue Jesus Nasareno).

C'est à Saint Vincent de Paul (1576-1660) qu'on doit la création des hospices d'enfants trouvés. Le sort de ces infortunés, pendant si longtemps incertain, resta définitivement fixé en 1648, après un éloquent discours de Saint Vincent, qui électrisa tout son auditoire, le décidant à faire les plus grands sacrifices.

La Maison des Enfants Trouvés est à Cadix dans la rue Rosario Cepeda. (Maria del Rosario Cepeda (1756-1816) était un grand écrivain, auteur d'un très intéressant mémoire sur les Enfants Trouvés).

Cette maison possède une belle chapelle dédiée à Sainte Marie-Madeleine, où on peut y admirer une magnifique sculpture, représentant l'agonie de cette sainte qu'un ange soutient dans ses bras; les deux figures sont de grandeur naturelle. L'auteur de cette œuvre d'art fut Maria-Louisa Roldan, née à Séville en 1656 et morte à Madrid en 1704, fille du célèbre sculpteur espagnol Pierre Roldan. Cet établissement existe à Cadix dès l'année 1621, et ce fut le 18 mars 1689 qu'on y transporta les enfants de l'ancienne maison qu'ils occupaient auparavant. La première pierre de cet édifice fut placée par l'évêque Alonso Vazquez de Toledo. Le registre d'entrée d'enfants trouvés commence à la date du 8 octobre 1662. Le magnifique salon de lactation fut construit (1857-1858) par l'architecte Fernando Ortiz Vierna.

La façade de l'édifice (style greco-byzantin) fut postérieurement réformée par l'architecte Adolfo del Castillo, qui fit également plusieurs réformes à l'intérieur; elles se terminèrent en 1870. Ce fut Mme J. Fernandez, veuve de M. Aramburu, qui fit venir d'Italie, l'autel de la chapelle, en 1878.

En juillet 1891, je reçus l'aimable invitation suivante : « Maison des Enfants Trouvés. — Le mercredi 22 courant à 11 heures très précises du matin, on célébrera en l'Église de cet établissement de Bienfaisance une messe solennelle avec Expo-

sition du Très Saint Sacrement, en l'honneur de Sainte-Marie Madeleine, Patronne de la Maison. Le panégyrique sera à la charge du D^r Felix Soto y Mancera, chanoine de la cathédrale de Cadix. Après la cérémonie religieuse, on pourra visiter l'établissement jusqu'à 4 heures du soir.

Au nom de la *Députation Provinciale*, j'ai l'honneur de vous prier de daigner concourir à cet acte religieux.

Cadix le 19 Juillet 1891.

Le Député visiteur, JUAN GUALBERTO PÉMAN Y MAESTRE. »

Grâce donc à l'amabilité de mon ami M. Péman, j'ai eu l'occasion de visiter d'une manière détaillée ce magnifique établissement et je ne saurais trop recommander à tous les touristes de ne point quitter Cadix sans l'avoir vu.

Au sud d'Arcos, se trouvent les montagnes de Tempul. La vallée de Tempul tire sans doute son nom de *Tempulus* (petit *Tempé*) à cause de sa ressemblance avec la fameuse vallée de Thessalie, traversée par le fleuve Pénée, et entourée de hautes montagnes dont parlent Pline, Mela, Suidas, etc. Les Romains voulurent profiter des riches sources d'eau de ces montagnes pour faire un aqueduc souterrain et fournir Cadix d'eaux potables.

On croit que ce fut Lucius Cornelius Balbus

Gaditan, le jeune, qui fit faire cet aqueduc (94 ans avant Jésus Christ selon les uns, et 17 selon d'autres). Ainsi l'affirme du reste Florian de Ocampo. La traversée de cette canalisation était de plus de onze lieues. Comme le terrain était rude, rocailleux et inégal, ce fut une construction très coûteuse, comme on peut du reste le remarquer en observant les piliers et arcs par où l'eau passait par des endroits bas et plats faits de gros murs de mortier et par un conduit formé de pierres ajustées les unes dans les autres et dont on découvre encore aujourd'hui beaucoup de traces. Tempul se trouve près de Jerez, à 11 lieues de Cadix.

C'est une fontaine si vigoureuse et abondante, que quoique naissant au pied de la montagne *des Chèvres* elle lance dès sa source presque une demie *acequia* d'eaux douces. C'est là où commence la canalisation ; et à une distance de trois lieues (à cause d'une grande crevasse) on construit des arcs en brique, d'où cet endroit prit le nom de *Arquillos* (petits-arcs). La canalisation allait par la plaine de Bolaños, près de la Cartuja ; elle pénétrait ensuite dans l'*arrecife* et traversait les vignes de Puerto Real, entrant dans des arcs au pont de Suazo. De là elle se dirigeait par la plage du Midi pour aller verser ses eaux dans les grands réservoirs ou *algibes* construits à cet effet à Puerta de Tierra. De cet endroit l'eau était distribuée

dans la ville, aux places et endroits publics, et aux maisons et temples auxquels le Sénat avait bien voulu accorder ce privilège. Ces réservoirs ou bassins étaient au nombre de sept, ayant chacun 200 pieds de long sur 70 de large. Sur un de ces réservoirs, on construisit plus tard l'ermitage de Saint Roch et ensuite l'ancien abattoir.

Salazar affirme que, de son temps, on découvrait des ruines et des traces de cette canalisation dans les salines de l'île de Léon qui est du côté du levant, et qu'à l'occident on remarquait aussi dans l'eau les réservoirs et *algibes* que lui-même vit les conduits qui étaient en pierre brute, ajustés dans de grandes roues également en pierre pour plus de sécurité de l'aqueduc.

Le R. P. Ambrosio Mariano, un des prêtres qui illustra le plus par sa prudence et sa vertu la Réforme de Notre-Dame de Carmen, fit l'éloge de cette construction lorsque, par ordre du roi Philippe II, il fut chargé de l'examiner afin de la mettre à profit pour la ville de Jerez.

Dès le XV^e siècle, c'était un ancien puits, placé dans le champ de la Jara, qui fournissait l'eau à Cadix. Plus tard, on en construisit plusieurs autres dans le quartier de la Viña. Dès la moitié du XVII^e siècle, on commença à construire des *albiges*, et c'est de ces *albiges* que les habitants se fournissent aujourd'hui d'eau. Quelques maisons reçoivent

cependant déjà des eaux potables qui viennent directement du Port Sainte Marie.

L'Hospice et le Palais de la Douane.

L'Hospice de Sainte Hélène fut fondé en 1649 par la confrérie de la Sainte Charité, dans un ermitage de ce même nom qui existait alors à Porte de Terre. Cet établissement consistait à peine, à cette époque, en un salon-chapelle où se logeaient quelques prêtres, et ce ne fut que dix ans plus tard qu'il devint hospice. En 1730, cet établissement fut démoli et on construisit en cet endroit les fortifications et casernes qu'on y voit encore aujourd'hui. On indemnisa alors la confrérie avec 30.000 *duros*, afin qu'avec cette somme elle pût acheter un nouveau terrain. (Le *duro* valait en ce temps 15 réaux ou 3 francs 75 c).

La Confrérie acheta dans la promenade des Delicias, en face de la Caleta, le terrain où existe aujourd'hui l'Hospice. La ville aida cette construction avec différents legs. D. Joaquin Manuel de Villena, marquis du Real Tesoro, *hermano mayor* de la Confrérie de la Charité, fit aussi plusieurs importantes donations. L'édifice fut terminé en 1763; ayant coûté 3 millions de francs.

Le but de cet établissement est de recueillir les pauvres, orphelins, vieillards et fous et de servir

également de maison de correction pour les personnes des deux sexes. Les asilés dans cet édifice atteignaient le nombre de mille. La direction de cette maison était auparavant à la charge d'une assemblée déléguée par le Conseil de Castille, à qui S. Majesté avait confié le patronage de l'établissement ; elle est aujourd'hui à la charge de l'Assemblée Provinciale de Bienfaisance selon les lois en vigueur.

L'édifice est grandiose. Il occupe un espace de 100 *varas* (ou 85 mètres) de face sur 80 *varas* (ou 68 mètres) de fond et 26 *varas* (ou 22 mètres) de haut. Il a de plus, de chaque côté, deux annexes de 100 mètres chacune qui servent de dépendances pour plus d'aisance de l'établissement. L'architecture de la façade est dorique dans le premier corps et ionique dans le second. Les ouvertures de la façade principale, entre portes et fenêtres, atteignent le nombre de 75. Les murailles sont en pierres de taille. Le frontispice est en marbre et garni de deux magnifiques colonnes d'ordre dorique. Dans l'architrave, on lit l'inscription suivante : *Porta cæli, spiritus altius volat*. La façade fut faite sous la direction de Torcuato Cayon, architecte gaditan.

La cour très vaste et pavée avec du marbre de Genève a tout autour 16 colonnes doriques d'où sortent les arcs qui soutiennent le premier étage. On lit aussi dans la cour la suivante inscription :

Hæc requies mea, pauperes ejus saturabo panibus.

On ne peut admirer dans ces inscriptions que la dévotion et la bonne volonté de celui qui les fit mettre, car elles sont bien loin de briller par l'élégance du style.

Au rez-de-chaussée de l'édifice, il y a des ateliers, des bureaux, une école d'instruction primaire pour les enfants, un réfectoire pour les vieillards et plusieurs autres dépendances. La face du centre repose sur de gros piliers d'où sortent trois arcs qui soutiennent un frontispice où on a placé une magnifique horloge et qui forme une espèce de portique pour l'église qu'on avait eu l'idée de construire en cet endroit et qui, j'ignore pour quel motif, a été bâtie ailleurs. La chapelle n'offre rien de remarquable.

Une magnifique galerie construite en 1816 par l'architecte D. Manuel Zumalave donne entrée à la seconde cour qui est également très vaste et occupe presque toute la latitude de l'édifice.

On recueille pour le service de l'établissement les eaux de pluie dans dix ou onze citernes ; l'une d'elles peut contenir 75.000 tonneaux d'eau. Derrière l'édifice, il y a deux petits jardins dans l'un desquels on peut admirer un des fameux dragons dont j'ai déjà parlé.

L'assistance et le soin des asilés est à la charge de 18 sœurs de charité de l'institution de Saint

Vincent de Paul. Chaque sexe a, dans l'établissement, un département spécial. L'organisation intérieure est extrêmement savante et prévoyante. Chaque sexe et chaque âge a son infirmerie spéciale. La nourriture est saine, abondante et très nourrissante. Les vêtements sont modestes quoique très propres. L'éducation que les jeunes filles reçoivent est appropriée à leur classe, et on leur apprend non seulement à lire et à écrire mais encore des notions générales d'histoire et de géographie, de doctrine chrétienne et d'arithmétique, de même que tous les travaux manuels nécessaires à une femme. L'éducation des jeunes gens est plus vaste : en plus de l'instruction primaire, ils se consacrent à l'art ou au métier pour lequel ils ont le plus d'inclination ; quand ils prouvent avoir de bonnes aptitudes, l'établissement leur fournit les moyens pour suivre une carrière scientifique ou littéraire.

L'établissement possède des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de ferblanterie et d'imprimerie, ainsi que des ateliers de tailleurs, de tonneliers et de cordonniers. Il a 80 métiers pour tisser de la toile et un métier venu de Séville pour la fabrication des rubans de fil ou de soie.

Dans ces ateliers, plus de 200 jeunes gens apprennent sous la direction de leurs respectifs maîtres dont plusieurs sont des asilés. En plus de l'apprentissage des jeunes gens, ces ateliers ont aussi pour

but de venir en aide, avec les produits du travail de ses élèves, aux besoins de tous les établissements de bienfaisance de la province dans leurs branches respectives. L'atelier d'imprimerie de la maison reçoit des commandes du public.

Un maître dirige également une bande de musique formée de 40 jeunes gens assez avancés et de 10 débutants. Ce dernier nombre se trouve toujours au complet, afin de pouvoir remplacer les premiers en cas de départ.

En dehors de l'établissement, 34 jeunes gens reçoivent une instruction spéciale gratuite dans les Écoles de Beaux-Arts, Industrielle, Commerciale et Nautique et dans le séminaire de Saint-Barthélémy. Lorsque les jeunes filles nubiles désirent se marier, elles reçoivent une dot qui, quoique pas trop élevée, peut cependant aider aux besoins de la vie.

En juillet 1811, on fit construire dans le champ de Sainte Catherine, en face l'Hospice jusqu'à la caserne d'artillerie, des barraques pour que les habitants qui s'étaient vus forcés d'abandonner leurs maisons puissent s'y réfugier.

Parmi les bustes des bienfaiteurs qui garnissent le salon de l'Hospice, on voit ceux de Mgr Thomas del Valle, ancien évêque de Cadix, de M. Sébastien Pinto de Rivera et de sa femme Joséfine Valderrama, de M. Barthélémy Zaldivar, du comte

du Saucedilla, de Fermin de Elizalde, du comte d'O'Reilly, etc. On y remarque aussi celui de D. Felix Bachaelata, ancien pensionnaire de l'Hospice, qui, étant devenu prêtre et aumônier de l'établissement, l'institua plus tard héritier de plusieurs biens qu'il possédait.

La Douane de Cadix fut indépendante dès l'année 1693. A une certaine époque, elle arriva à être très importante. Un historien raconte qu'en 1596 les Anglais en retirèrent des richesses évaluées à plus de 800,000 ducats. Deux navires d'Italie venaient alors d'y décharger des *raxas* et plusieurs autres marchandises de grande valeur.

L'édifice de la Douane, situé dans la rue Isaac Peral, en face de la Porte de Séville sur la ligne de la muraille du Nord, fut construit par ordre de Charles III sous la direction de l'architecte et ingénieur Juan Caballero. On le commença en 1764 et on le termina en 1773. Il forme un rectangle de 72 m. 43 c. sur 51 m. 93 c. Au milieu il y a une cour divisée par une crujid transversale de 16 m. 71 c. de long sur 11 m. 14 c. de large, qui fournit la lumière nécessaire aux galeries d'en haut et d'en bas. La construction de cet édifice coûta deux millions de francs.

Lors du siège des Français, pendant la guerre de

l'Indépendance, on arracha les balcons extérieurs et intérieurs du Palais de la Douane pour en faire les chevaux de frise des batteries de terre. L'extérieur de l'édifice, habilement réformé en 1861-1862, présente aujourd'hui un aspect plus agréable qu'avant; ses murailles sont peintes d'une couleur claire. On remplaça les anciens accoudoirs des fenêtres de la façade principale par des balcons imitant le marbre. On a placé aussi, sur les côtés extrêmes de l'édifice, des balcons en saillie du même style, et du côté qui fait face à la rue de la Douane (aujourd'hui Isaac Peral), on a placé un grand balcon, occupant l'intervalle de deux fenêtres, qui donne un aspect majestueux à cette façade. Dans les arcs qui donnent entrée aux portiques, on plaça des grilles en fer d'assez bon goût. Toutes les portes intérieures et extérieures sont en acajou avec des clous dorés, sur lesquels on a eu le mauvais goût de mettre de la peinture dans une des nombreuses réparations qu'on fit à l'édifice.

Dans cet édifice se trouvent installés tous les bureaux de l'Intérieur et des Finances, ainsi que les appartements du Gouverneur Civil de la Province et des chefs de la Direction des Finances. Au rez-de-chaussée, se trouvent les bureaux des Finances et de la Police, au premier étage ceux du Gouverneur Civil et de la Députation.

Provinciale. En 1812, le Conseil de Régence, ayant pris la résolution d'établir son siège à Cadix comme endroit plus important que l'île de Léon, entra dans cette ville le 29 mai, où il fut reçu avec des honneurs royaux et fixa sa demeure au palais de la Douane. Le lendemain, le Conseil de Régence célébra la fête du roi Ferdinand VII en grande pompe et avec la plus vive allégresse; il y eut au palais de la Douane une réception brillante.

Établissements publics

L'*Hôpital Militaire* est situé sur la place du Roi Alphonse XII. Il fut fondé pour Hôpital de la Marine en 1667. Actuellement, une partie de l'édifice est destiné pour Hôpital Militaire et la partie supérieure pour Hôpital Civil.

L'*Hôpital civil de la Conception* se trouve donc installé au second étage de l'Hôpital Militaire, dès le mois de décembre 1850. L'assistance des malades y est à la charge des sœurs de charité. Cet édifice peut contenir 2000 malades et possède une très jolie chapelle.

L'*Hôpital de la Miséricorde* est situé dans la rue S. Jean de Dieu, au coin de la place Isabelle II. Il fut fondé par la confrérie de la Sainte-Charité

(qui existait à Cadix dès l'expulsion des Maures), à la charge et à la direction de laquelle il resta jusqu'en 1614. En 1614, la confrérie confia l'administration de l'Hôpital aux religieux de S. Jean de Dieu, ainsi que l'Église et tous ses biens, avec la condition que, si on cessait d'y soigner les malades ou si on transférerait l'Hôpital à un autre endroit, dévolution en serait faite à la confrérie avec tous les biens et les acquets. L'infirmerie de l'Hôpital fut construite par l'architecte Alexandre-Marie Pavia (1708-1776).

L'année 1850, les malades ayant été transférés à la Confrérie, on demanda la dévolution de l'Hôpital, et on le fit ainsi. En septembre 1857, on établit l'Hôpital tel qu'il existe aujourd'hui.

Voici ce qu'en dit Ponz, dans son *Voyage en Espagne* publié en 1792.

« L'Hôpital S. Jean de Dieu est destiné, seulement aux hommes et par sa grande propreté, soin des malades et discipline, il est digne d'admiration. Tous ceux qui se présentent sont admis, exception faite des soldats de la marine qui vont à l'Hôpital Royal et ceux qui ont besoin de prendre l'onction auxquels un autre endroit est destiné. Il y a souvent près de 200 lits occupés, et on y guérit certaines années jusqu'à 3.800 malades et même le double si c'est une année d'épidémie. »

Lors de la venue des Cortès à Cadix, en février

1811, le *grand maréchal des logis*, disposant de peu de fonds pour préparer convenablement le salon de l'Église Saint-Philippe de Nery, s'adressa à la communauté de Saint Jean de Dieu leur demandant deux tapis prêtés. Le Prieur répondit que ceux qu'il possédait étaient dans un très triste état et par conséquent peu convenables pour ce but, mais qu'il les mettait tous à sa disposition pour qu'on en choisisse les meilleurs. On choisit deux très riches tapis turcs qui servirent pour les sessions du Congrès et on remercia le prieur de son amabilité.

Voici en quels termes était conçu le reçu : « Jean-Michel de Grijalva, chevalier pensionné de l'ordre de Charles III, aide-de-chambre du Roi, porte-clefs du palais, maréchal des logis de la cour, ai reçu du Très-Révérend Père Pierre de Yepes, Prieur du Couvent de St Jean de Dieu de cette ville, deux tapis turcs qui servent dans le salon de sessions de l'auguste Congrès des Cortès générales extraordinaires, qu'il eût la générosité d'offrir pendant qu'on n'en trouverait pas d'autres. Et j'écris le présent pour qu'il serve de garantie. Cadix, le 1^{er} avril 1811. Signé : Jean-Michel de Grijalva ».

Dans le couvent de St Jean de Dieu, tombèrent pendant la guerre 12 bombes, dit M. Castro, l'une d'elles, le 13 mars 1811, dans la cellule de l'aumônier Jean Antoine Canale. Elle brisa le lit, et on trouva

le religieux couvert de décombres et de verres et meurtri par les coups.

Dans la nuit du 12 juillet 1812 vers 9 heures, une bombe tomba dans le lit d'un malade; par hasard, il avait en ce moment les pieds haussés et il resta sans lésion.

Le lendemain les religieux sollicitèrent que l'Hôpital changeât de local. — D. Cayetano Valdés souhaitait aussi ce changement en sa qualité de chevalier de justice de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem.

Le 28 juin 1812 à 9 heures 1/2 du soir, une grenade chargée de plomb et pesant cinq arrobes et huit livres, tomba au milieu d'une salle de malades. Quelques-uns à peine restèrent légèrement contusionnés par les décombres. La stupéfaction d'abord et la frayeur ensuite régnèrent sur eux et sur ceux qui les assistaient. Ils croyaient que le dernier moment de leur existence avait sonné. Ils réclamaient tous leur liberté. Ceux mêmes qui étaient en plus grave état demandèrent leurs vêtements et on fût forcé de les leur remettre le matin suivant.

Le 14 juillet au soir, les malades de la salle de chirurgie furent transportés à la maison de Miséricorde, les uns en litière, les autres en voiture. Les prélats accoururent de tous les couvents de la ville pour aider à ce déménagement, ainsi que plusieurs prêtres séculiers et réguliers

et quelques partisans des préceptes de Saint Jean de Dieu.

Le 21 juillet, avec une pareille affluence, on transporta les autres malades *au rempart des capucins*, dans un grand magasin privé de toute espèce de commodités. Les religieux y logeaient avec les pauvres. Le vicaire capitulaire s'opposait à ce que les religieux de l'ordre de St Jean de Dieu eussent au rempart l'Eucharistie pour les malades ; mais la communauté triompha de cette opposition, grâce aux brefs qui lui avaient été accordés.

L'Hôpital demeura en cet endroit jusqu'au 27 août 1812, jour où les malades rentrèrent de nouveau à leur couvent.

La *Maison de Secours de S. Jean-Baptiste* fut établie en février 1879 par les Hospitaliers de St Jean, dans le but humanitaire de leur institution.

Les blessés, et toute personne qui a besoin de secours immédiats, y reçoivent une cure urgente. La maison compte pour cela d'excellents médecins et possède tous les ustensiles et instruments nécessaires. L'établissement est situé rue Rosario Cepeda, 2, et a également une entrée rue Benjumeda, 10.

La *Maison de Secours*, établie en 1879 dans le même but que la précédente rue Adriano, 52,

(quartier *extra-muros* de Saint-Joseph), est subventionnée par la Municipalité.

La *Maison des Fous* fut bâtie en 1852 par le Conseil provincial de Bienfaisance à l'endroit où était l'ancien couvent des Capucins. Dans le vaste jardin qui fait partie de l'édifice, on admire encore aujourd'hui un des fameux *dragons* de Cadix.

L'*École de Médecine* et de chirurgie de Cadix, est la première et la plus ancienne de son espèce en Espagne et elle a servi de berceau à toutes les autres qui existent aujourd'hui dans le royaume. De là sortirent en effet les professeurs qui organisèrent plus tard les facultés de Barcelone et de Séville en 1764 et 1780. Ce fut D. Pedro Virgili, illustre chirurgien catalan, qui fonda l'école de Cadix en 1748 par ordre du marquis de la Enseñada qui y dépensa d'énormes sommes. D. Pedro Virgili obtint du Roi la permission de fonder cette école, et en 1748 le roi signa le décret établissant la faculté à Cadix.

En 1791, on approuva officiellement le règlement du docteur Selvanesa par lequel cet établissement fut déclaré École de Médecine et de Chirurgie. En 1796, on réduisit l'établissement à l'École de chirurgie, se soumettant ainsi aux règlements de Barcelone ; mais en 1798, le gouvernement fit reprendre à la Faculté de Cadix son ancienne catégorie. En 1810, on permit à l'École de Cadix

de délivrer des diplômes de médecine, et en 1828 le gouvernement la désigna comme École spéciale de sciences médicales. De 1823 à 1828, l'École traversa une période de grande prostration et n'obtint de sortir de cet état que par le règlement rédigé en 1829.

L'Assemblée Provinciale obtint que cette École ne dépendit plus du Ministère de la Marine comme jusqu'alors et qu'elle fut considérée comme celles de Madrid et Barcelone.

Le 10 octobre 1843, un décret royal éleva à la catégorie de facultés les Écoles de Madrid et Barcelone et supprima l'École de Cadix ; mais les réclamations des autorités de Cadix aboutirent à ce qu'on y créât également une Faculté pareille à celles de Madrid et de Barcelone.

Le plan d'études du 17 septembre 1845 modifia de beaucoup les bases des études et apporta à l'École de très utiles améliorations. Elle fut alors déclarée Faculté de Médecine de l'Université de Séville. On lui enleva les examens de pharmacie et le droit de conférer des *grades académiques* : elle put seulement délivrer des diplômes de *licenciés*.

L'édifice est solide et d'une élégante construction. La salle des conférences peut contenir 500 personnes. Elle est ornée de magnifiques sièges en acajou et les portraits de tous les rois d'Espagne

depuis Ferdinand VI garnissent également la salle. L'amphithéâtre est petit et on y voit le buste en marbre de D. Pedro Virgili. La salle d'anatomie est de construction moderne : elle est située entre le Jardin Botanique et la Cour des Convalescents de l'Hôpital Militaire. La salle est tout en marbre de Genève. Au centre se trouvent six tables symétriques, également en marbre, et tournant sur un pivot. L'École possède en outre : un cabinet de physique, un autre de chimie, une belle collection d'instruments de chirurgie, un musée d'histoire naturelle, de médecine et de chirurgie et une bonne bibliothèque à la disposition du public.

L'Hôpital des Femmes a été construit par le chanoine Alexandre-Marie Pavia, architecte distingué. Un tableau, sans cadre et sans la moindre inscription placé dans la sacristie de cette maison, représente Pavia revêtu de ses habits sacerdotaux, couché sur son lit de mort.

Au mois d'avril 1812, les dames du Conseil de cette maison offrirent à l'Hôpital des Femmes un grand dîner, qu'elles-mêmes servirent en l'honneur du régiment de Cadix qu'elles avaient équipé. Là, le 22 octobre de cette même année, eut lieu la célèbre réunion de tous les prêtres de la ville.

L'Académie des Beaux-Arts fut transférée en 1838 de la [rue Bulas à la place de Mina, dans une partie de l'ancien couvent de San Francisco, où

elle se trouve actuellement. Elle fut créée en 1789 comme *École de Dessin*, et elle reçut en 1841 le titre d'Académie Nationale Gaditane. Par un décret du 31 octobre 1849, on la désigna comme Académie Provinciale, et en 1854 on l'éleva à la catégorie de première classe.

Le *Musée Provincial* fut installé le 10 octobre 1852 dans un salon construit expressément à cet effet. Par le catalogue publié en 1876, on voit qu'il existait à cette époque au musée 210 tableaux et 76 gravures ; mais, depuis ce temps, cette collection a considérablement augmenté et on a fait de magnifiques acquisitions.

Par un décret royal du 20 mars 1867, on ordonna en Espagne la création des *Musées Archéologiques provinciaux*. La Députation Provinciale, d'accord avec le Gouverneur Civil, installa le 28 mars 1887 celui de Cadix dans le rez-de-chaussée de l'École des Arts et Métiers, rue Vargas Ponce. Il existe un très bon catalogue de ce Musée. Dans le jardin, on peut admirer deux magnifiques cèdres du Liban.

Le 10 mars 1887 le Musée d'Archéologie de Cadix s'enrichit de plusieurs objets découverts dans les terrains destinés à l'Exposition Maritime Nationale de cette ville. Ces objets consistaient en 13 médailles phénico-gaditanes, plusieurs monnaies romaines et quelques autres dont les inscriptions étaient illisibles; une magnifique bague en or d'une assez grande

valeur artistique, et plusieurs bélières également en or.

On découvrit aussi alors trois inscriptions romaines gravées sur marbre :

D. M.
L. VALERIUS
SABINIANUS
ANN. XXXV
H. S. T. S. T. T. L.

« Aux Dieux Manes. — Ci-gît L. Valerius Savinianus, âgé de 35 ans. — Que la terre lui soit légère ! »

Contegit hic tumulus duo pignora cara parentum. Indicat et titulus nomine quo fuerunt. Sors prior in puero cecidit, sic flebile Fatum. Tristior ecce dies renovat mala vulnera sana. Et modo quæ fuerat filia nunc sinis est. Festiva an. XI, sodalis ann. un.

H. S. S. S. V. T. L. Rogatus dat.

« Ce sépulcre renferme deux personnes, adorées de leur pères. L'épithaphe indique leurs noms. Un enfant eût d'abord le malheur de mourir ; ainsi le voulut l'inexorable Destin. — Un jour plus triste rouvre les perfides blessures cicatrisées : la fille, il y a peu de temps encore pleine de vie, est devenue maintenant cendre aussi. Ces personnes se trouvent ici enterrées : Festiva âgé de 11 ans ;

Sodalis d'un an. Que la terre leur soit légère ! —
Rogatus leur dédie ce souvenir. »

SALVIA CAR.^a

SUIS

H. S. E.

S. T. T. L.

« Ici est enterrée Salvia, très aimée des siens.
Que la terre te soit légère ! »

Enfin la découverte plus importante a été certainement celle d'un magnifique sarcophage en marbre blanc de 2 m. 18 de long sur 82 cs. dans sa plus grande largeur. Sa hauteur est de 46 centimètres et son épaisseur de 10 cs. Dans ce sarcophage, fait d'une seule pièce et avec grande perfection, on trouva une boîte en cèdre renfermant un squelette très bien conservé. Le couvercle également en marbre et d'une seule pièce aussi représente un personnage d'aspect vénérable avec une longue barbe ondulée, et dont les cheveux tombent de chaque côté du visage.

Ce personnage est tout recouvert d'une tunique du cou jusqu'aux pieds, excepté les bras dont le gauche est replié sur la poitrine tenant un cœur à la main, et le droit pend naturellement ayant la main fermée.

M. Louis de Laigue, Consul Général de France à Cadix, archéologue érudit, a publié dans le *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de*

France (dont il est membre) du 2^e trimestre 1890 (page 155) une très belle description de ce sarcophage.

Il y a à Cadix quatre *Bibliothèques Publiques*. La Bibliothèque du Palais de l'Évêché a été établie en 1780 et possède plus de 2,000 volumes. Celle de la Faculté de Médecine et Chirurgie en a, à peu près, 4,000. La Bibliothèque Provinciale, installée dans l'ancien *Consulat*, rue del Correo, n^o 1, renferme plus de 30,000 volumes, et celle de la Société Économique des Amis du Pays est également très importante.

Les principales *Bibliothèques particulières* sont celles du Génie Militaire, de l'avocat Joseph Zurita y Rubio, du docteur Séraphin Jordan, de la veuve de M. Domecq, des héritiers de M. Raphaël Borreguero, de M. Manuel François Paul, etc.

Cabinets numismatiques. — Les personnes qui possèdent les plus belles collections de monnaies et médailles anciennes à Cadix sont : M. Louis Rubio y Sibello, M^e Guadalupe Echezabal et l'abbé François d'Assise de Vera y Chilier.

Cabinets d'Histoire Naturelle. — Les deux plus belles collections particulières qui existent en ce

genre dans cette ville sont certainement celles du docteur Jean-Baptiste Chape et de l'avocat Jean de V. Portela.

C'est au *Casino Gaditan* que se réunit à Cadix l'élite de la Société. Ce cercle a toujours été l'objet des éloges les plus flatteurs de la part des nationaux et des étrangers, à cause de l'extrême délicatesse et galanterie déployée continuellement par ses membres. Un des plus grands génies de Madrid en a parlé avec enthousiasme dans un petit livre, souvenir de ses voyages en Andalousie.

Le Casino fut inauguré le 22 mars 1845 et en mai 1849 on le transféra à son actuelle maison, place de la Constitution, 15. Cette maison fut autrefois habitée par la famille Isturiz et ce fut là que, en 1819 et 1820, on conspira le plus pour résoudre l'armée à se prononcer en faveur du système constitutionnel.

Le Casino admet deux classes de membres : les membres de *numéro* et les membres *transeuntes*. Les premiers donnent 100 fr. d'entrée et une cotisation de 10 francs par mois, payable toujours d'avance ; quant aux seconds, d'après le dernier règlement du 23 avril 1891, ils n'ont à payer qu'une cotisation mensuelle de 15 fr.

Les membres peuvent solliciter des *cartes de présentation* au moyen desquelles leurs amis de passage à Cadix peuvent fréquenter le Casino.

pendant 15 jours. Le Casino possède aussi une très bonne bibliothèque. Comme la bonté est caractéristique dans les Gaditans, ce Casino, de société de récréation qu'il est, s'est souvent transformé en société de bienfaisance.

Dans toutes les calamités qui ont quelquefois affligé le peuple de Cadix, il a toujours contribué dans le possible à diminuer les maux. En 1854 par exemple, lors du choléra, le Casino secourait journellement les pauvres, leur donnant des rations de pain, de viande, de lard et une soupe au riz. En 78 jours il distribua alors 185,105 rations. L'hiver de 1855-1856 il offrit aussi au Conseil Municipal la somme de 10.000 réaux pour secourir les pauvres qui avaient été victimes des tempêtes continuelles, qui affligèrent à cette époque la ville de Cadix.

Le club le plus important, après celui-ci est le *Cercle Mercantil* établi depuis 1856 au n° 10 de la rue du Duc de Tetuan. Les membres y paient 25 francs d'entrée et une cotisation mensuelle de 6 fr. 25.

Tour de Vigie. — La Vigie se trouve établie à Cadix, dès 1702. On l'installa d'abord au quartier de Sainte-Marie, rue Saint-Paul, dans la maison de l'abbé Calderon, connue actuellement sous le nom de *Maison des Drapeaux*. Elle occupa plus tard la maison de la place Constitution, qui fait le

coin de la rue Linares, et ensuite la maison de la rue Marzal, au coin de la rue Fernando G. de Arboleya, d'où on la transféra en 1778 à la maison qu'elle occupe actuellement rue Bulas, au coin de la rue Sacramento. Le premier vigie était à cette époque le lieutenant de frégate Aurelio Tavira, et c'est pour cela qu'on l'appelle vulgairement aujourd'hui *Tour de Tavira*.

La *Vigie* est sous l'administration de la marine. Elle dépend directement du Capitaine Général du Département et du Commandant de marine de Cadix. La tour a 34^m 55 d'élévation au-dessus du sol et 41^m 23 au-dessus du niveau de la mer. Son escalier a 152 marches. Au moyen d'une longue-vue on y aperçoit les navires à une distance de 30 milles, et la pratique des hommes chargés de la vigie leur permet de reconnaître à une distance considérable quel est le bateau, surtout s'il est déjà quelquefois entré dans le port de Cadix. Si le bateau vient de Séville, comme signal, la tour met une boule noire au sommet de la hampe, ou du mât; s'il vient du levant, la boule est à l'encochure inférieure de la vergue, et s'il vient de l'ouest, à l'encochure supérieure. Si le bateau vient de Gibraltar, la boule est au *crucero* de la vergue (un peu au-dessous du sommet). Si c'est un navire de guerre espagnol, on ajoute un gallardet à la boule.

A côté de la *Tour de Tavira*, tomba le 1^{er} dé-

cembre 1810, la première bombe des Français, une grenade de grande dimension, toute remplie de plomb.

L'*Ayuntamiento* ou Hôtel de Ville se trouvait déjà installé dans la même maison qu'il occupe aujourd'hui bien avant l'invasion des Anglais qui eût lieu en 1596. La construction de cet édifice fut commencée par l'architecte Pierre Albisu et terminée par D. Torcuato Benjumeda. Le portique est soutenu par une rangée de pilastres ioniques composés. L'espace du centre est formé par un entre-colonnement de trois creux et terminé par un magnifique frontispice triangulaire. Au-dessus des balcons il y a de très beaux médaillons en marbre représentant des copies des monnaies phénicio-gaditanes.

Au centre de l'édifice, s'élève une tour terminée par un octogone où se trouve une belle horloge et par un corps circulaire de colonnes qui soutiennent une coupole d'où pend une énorme cloche pesant 60 quintaux. Dans l'intérieur de la maison, on voit plusieurs tableaux anciens, dont quelques-uns d'un très grand mérite. Un des meilleurs représente le général Raphael Menacho (1766-1811) qui acquit tant de gloire lors de la guerre hispano-française. La ville de Cadix voulut placer là son portrait comme témoignage de la

reconnaissance et du respect que ses concitoyens lui conservent.

Un très beau tableau est aussi celui qui représente le R. P. Diègue de Cadix né dans la rue Bendicion de Dios, de cette ville, en 1743.

Le 19 juillet. 1811 l'*Ayuntamiento* transféra provisoirement ses sessions à la *contaduria* de la Maison de Miséricorde.

La *Carcel* ou prison est un des édifices les plus beaux et de meilleur goût de Cadix. Il est situé dans la rue de la Carcel et a 66 m. 87 de façade sur 33 m. 45 de fond. Son architecture est de l'ordre dorique.

L'architecte D. Torcuato Benjumeda en commença la construction en 1792 et avant que l'édifice fut terminé on commença à s'en servir en 1794. La construction coûta 330,852 pesetas, et l'édifice ne fut terminé qu'en 1835-36 par l'architecte Jean Daura. Les travaux qu'on y fit alors coûtèrent 100,000 pesetas de plus.

Sur la porte principale on lit l'inscription suivante : HAIS LE DÉLIT, PLAINS LE DÉLINQUANT. La petite chapelle et l'autel sont d'un très bon goût.

L'*Ayuntamiento* y fit établir, en 1885, une école pour l'instruction des prisonniers, et en 1887, une assez bonne bibliothèque.

Le *Cimetière* se trouve au bord de la mer, à 1,500 mètres de la ville, en face de l'Eglise paroissiale de Saint-Joseph dans le quartier *extra-muros*. Il fut créé lors de l'épidémie de fièvre jaune en 1800, et on commença à y enterrer du monde le 24 Août de cette année.

Dès cette époque, on cessa d'enterrer dans les panthéons des Eglises comme on avait l'habitude de le faire jusqu'alors, et en cas de peste, on formait un *Campo Santo*.

Au cimetière, il y a une chapelle dédiée à l'archange Saint-Michel, sur l'autel de laquelle on peut admirer un très beau crucifix en marbre d'une seule pièce. Depuis l'année 1800 jusqu'au mois de novembre 1890, on avait enterré dans ce cimetière 247.549 personnes dont 76.043 hommes, 76.387 femmes, 53,853 enfants du sexe masculin et 41.536 du sexe féminin.

Sur la porte du cimetière, on lit l'inscription suivante :

VATICINARE DE OSSIBUS ISTIS

(Ezéchiel, chap. XXXVII)

(Prophétise sur ces ossements.)

Scio — Traduction de la Bible.

—

Le *Cimetière Civil* fut fondé le 5 mars 1871. Depuis cette date jusqu'en 1888, on y enterra 102

personnes dont 50 hommes, 18 femmes, 24 enfants du sexe masculin et 10 du sexe féminin.

Le Consulat de Cadix voulut établir, en 1804, une Ecole de Commerce. Dans ce but, il fit construire l'édifice qu'on voit aujourd'hui rue S. Francisco 26 (en face de la rue de la Neveria), où on installa également les bureaux du Tribunal et ceux de la Junta de Commerce. Il a 73 m. 56 de façade, et D. Pedro Albisu en fut l'architecte.

C'est dans cette maison que se trouvait la *Junta* de Cadix à l'époque de la Guerre de l'Indépendance, et ce fut là que le général François-Xavier Venegas proposa à l'Assemblée d'envoyer cette fameuse réponse à Joseph Bonaparte : *Cadix, fidèle aux principes qu'elle a jurés, ne reconnaît d'autre roi que Ferdinand VII.*

L'armée française, poursuivant les troupes du duc d'Albuquerque, arriva le 5 février 1810 au Port Sainte-Marie. Le maréchal Victor qui en était le commandant, voyant qu'il lui était déjà impossible de prendre Cadix par surprise, ordonna à un parlementaire d'aller à cette ville porteur d'une lettre officielle signée par les généraux espagnols Salcedo, Obregon et Hermosilla, dans laquelle ils conseillaient à la Régence et à la *Junta* de reconnaître Joseph Bonaparte comme légitime roi

d'Espagne. Ce fut alors que le général Venegas donna cette réponse si fière (le 7 février 1810).

Cette phrase historique se trouve gravée sur marbre, à l'intérieur de l'édifice.

La *Fabrique Nationale de Tabacs* fut créée à Cadix au mois d'août 1741. On l'installa dans les anciens dépôts de la Municipalité, rue Plocia, près du rempart du Nord. Au mois d'août 1870, le ministre des Finances D. Laureano Figuerola, la fit supprimer ; mais grâce aux démarches du Conseil Municipal, un décret royal l'installa de nouveau, le 17 Juin 1871. Plus de 2.800 ouvriers des deux sexes y travaillent journellement.

Les Marchands flamands. — Les fondations belges à Cadix sont au nombre de quatre : un hôpital, une résidence des majordomes, une chapelle nationale et un patronat ou caisse de secours au profit des Flamands nécessiteux.

Hôpital des Flamands. — Au XVI^e siècle, il y avait à Cadix un hôpital ou refuge de la nation flamande ; son existence est constatée par une vue de la ville, dessinée en 1565 par G. Hœfnagel, fils d'un bijoutier d'Anvers, qui en donne la silhouette avec cette légende en langue espagnole : « Hospital de la Nacion Flamenca », (insérée dans les *Civitates orbis terrarum*. Il en est fait mention de nouveau,

en 1635, dans le testament de Don Pedro de la O ouvert le 17 du mois de mars de l'année 1636, qui désigne pour administrateurs d'une fondation, après la mort de ses exécuteurs testamentaires, « les majordomes de l'hôpital de la Nation Flamande ». Cet établissement était situé dans la partie de la ville saccagée en 1596 par les Anglais.

A l'aide de la planche dessinée par Hœfnagel et d'un plan de Cadix de 1598, publié par M. A. de Castro dans son histoire de cette ville, nous pouvons assez bien nous rendre compte de l'emplacement qu'occupait « el Hospital de la Nacion Flamenca ». Il était situé dans la partie septentrionale de Cadix, non loin des murs, entre le monticule appelé au XVI^e siècle « la horca de los Franceses » et le fort « San Felipe ». Dans la gravure d'Hœfnagel, le bâtiment est surmonté d'une tourelle ou clocher : ce qui nous porte à croire qu'un oratoire ou sanctuaire était annexé à l'hospice, comme cela se voyait généralement, aux temps passés, dans les pays catholiques.

Résidence des Majordomes de la Nation Flamande à Cadix : L'hôtel habité en dernier lieu par les préposés ou majordomes de la nation flamande était situé à l'angle des rues de « la Glacière » (de la Neveria) et du Rosaire (« del Rosario »). Il a été reconstruit au moins trois fois, d'après les inscriptions qui s'y trouvent, le

bâtiment (en 1845) avait l'aspect d'une bonne maison de Cadix; il avait deux étages et se terminait en plateforme ou terrasse. De cet observatoire, les Flamands pouvaient apercevoir, au loin dans la mer, les navires attendus soit de Flandre soit d'Amérique.

La résidence des majordomes flamands n'a rien qui la distingue des autres habitations privées, si ce n'est une belle entrée de porte en pierre de taille, surmontée par un petit corps d'architecture et placée entre deux lucarnes mauresques, qui lui donne un caractère monumental. Avant 1834, on y voyait une statue en marbre blanc de l'apôtre Saint André. En 1845, on lisait encore en grands caractères taillés dans le linteau, les mots : *S. Andreas, ora pro nobis !* Le rez-de-chaussée de la maison était loué à un épicier en gros, et les différents étages, à ce qu'il me parut, étaient occupés par des sous-locataires. En 1845, M. Hye Hoys, sujet belge, copia les trois inscriptions suivantes qui existaient encore dans la maison :

1

« Esta casa de la Nacion Flamenca, se reedificó
« siendo mayordomo Jacome, re-alferez de la dicha
« Nacion en el año 1602. »

(Cette maison de la Nation Flamande a été rebâtie,

étant majordome Jacome, re-alferez de la dite nation en l'année 1602).

2

1673×AÑO

« En el nombre de Dios y de la Virgen santísima y del glorioso apóstol S. Andrés, unico patron de la Nacion Flamenca, mandaron reedificar esta casa y sus asesorios con muchas mejoras siendo majordomo Diego Cornelissen y se acabó la obra de Agosto.

(Au nom de Dieu, de la très sainte Vierge et du glorieux apôtre saint André, seul patron de la nation flamande, on résolut de rebâtir cette maison et ses accessoires avec de nombreuses améliorations, étant majordome Jacques Cornelissen, et l'œuvre fut terminée le du mois d'Août).

3

AÑO DE × 1726

« Para edificar Cristo e nueva cassa que fuisse universal llamó primero á Andrés, quien con la gracia vió al cordero porque Andrés fuera la primera baza, a Pedro y a Felipe el orden passa porque uno e otro sea nuevo obrero una piedra

« angular, otro lucero boca de fuego i encendida
« braza. Asi discreto belgico congreso hizo en esta
« mansion que dedicaban a el santo Andrés que
« obsequia reverente van Wemsbeke es del cimientto
« el peso Albrecht van Bouchout juntos la acaban
« via tan noble union eternamente se posa siendo
« majordomo M. D. Felipe van Bouchout.

(Le Christ voulant élever un nouvel édifice, qui fut universel, appela d'abord André, qui, éclairé par la grâce, reconnut l'Agneau, afin qu'André fut la première base ; — l'ordre de s'adjoindre à ses travaux passa ensuite à Pierre et à Philippe ; l'un fut la pierre angulaire, l'autre, une bouche de feu et un charbon incandescent, Ainsi fit l'assemblée belge dans cette demeure, qu'elle dédia à Saint André, auquel Van Wemsbeke présenta ses hommages, Albert van Bouchout supporta les frais ; ils l'ont achevée ensemble ; — qu'une aussi noble union soit sans fin. Cette pierre commémorative fut placée sous le majordome, M. D. Van Bouchout)

D. Antonio Ponz dans son « Viaje en España », (écrit en 1792) dit : la Nation Flamande vient de faire construire une autre maison dans la rue « San Francisco » au coin de la rue « de la Carne », d'après les plans de l'architecte de la Cathédrale. »

Les marchands de la nation Flamande célébraient autrefois chaque année avec une grande solennité,

la « Fête de l'Apôtre Saint-André ». Ce jour là, tous les Flamands qui se trouvaient dans la province de Cadix, s'assemblaient dans leur hôtel National, et accompagnaient processionnellement au chœur de l'Eglise de « San Francisco », une belle statue du saint apôtre, leur patron. Après le service, les religieux du couvent étaient généreusement traités aux frais de la Nation ; tous les confrères de la « hermandad de San Andrés » se réunissaient en un banquet dans la grande salle de la Résidence des majordomes et le repas s'y prolongeait parfois à la façon de Flandre, bien avant dans la soirée.

Les matelots, ouvriers et suppôts de la Nation, participaient naturellement de leur côté à la fête ; c'est probablement à la suite des libations trop copieuses auxquelles ils se livraient dans ces occasions que la rue dans laquelle ils habitaient, fut surnommée par les loustics andalous : « calle de los flamencos borrachos », rue des flamands avinés. (Cette rue était située entre la rue Pedro Conde et la rue Manzana et porte aujourd'hui le nom d'Argantonio).

On lui avait donné ce surnom pour la distinguer de la rue occupée par les notabilités de la nation près de la Puerta del Mar, à l'entrée de la calle Nueva, celle-ci y est encore connue aujourd'hui sous la dénomination de calle de los Flamencos tout court.

Dans l'antiquité, en 1672, on l'appelait rue des Flamencos Blancos.

Corps consulaire étranger. — Il y a actuellement à Cadix six Consuls de carrière, dont trois Consuls Généraux.

Les Consuls Généraux sont ceux de Russie, d'Italie et de France et les autres ceux d'Angleterre, des États-Unis et du Portugal.

La place de doyen appartient au plus ancien des Consuls parmi ceux qui ont le plus de catégorie, et elle revient toujours de droit au Consul de Russie qui est le plus gradué, et dont la juridiction comprend toute l'Espagne et ses possessions.

Voici les Consuls italiens qui ont existé à Cadix :

Andrea Gherardi (1815-1823).

Benedetto R. Revello (1845-1852).

F. Bruna (1853-1863).

Conde F. de Mancini (1864-1867).

Aurelio Alcon (1867-1871).

Ramon Alcon (1872-1888).

Nicola Santasilia (1888).

Les consuls des États-Unis furent les suivants :

Joseph Yznardi 1803.

Joseph Mc Cann 1806.

Richard S. Hadley 1811.

James Leander Cathcart 1815.

R. W. Meade 1807-1816.

Joseph E. Blownfield 1817.

John M. Hall 1818-1823.

Tomas R. Tunis 1823.

P. Lassaletta 1823.

Alexandre Burton 1824.

T. T. Tunstall 1856.

John J. Smith. 1861.

E. S. Eggleston 1862.

R. F. Tarrell 1866.

A. N. Duffie 1869.

Sidney W. Cooper 1881.

Ernest L. Oppenheim 1881.

Darius H. Ingraham 1884.

Robert W. Turner 1889.

Les Consuls du Portugal furent les suivants :

Henri Ribeiro Neves (1786-1812).

Joseph Gonçalves Vieira (1812-1834).

Manuel de Souza Machado (1834-1842).

Joseph Benso (1843-1844).

J.-E. Gomez (1844-1868)..

J.-E. Gomez J. (1869).

Manuel Roussado (1869-1871).

J. Damaso de Moraes (1871-1887).

D. Luiz da Costa (1887-1896).

Les Consuls de Suède et Norvège furent les suivants :

Juan Tarras (1828-1834).

Carlos Younger (1834-1864).

Gust. R. Lagergren (1860-1865).

Alejandro Christophersen (1865-1879).

Cristino Olsen (1879-1880).

Carlos Segerdahl (1880).

Le premier consul de Bolivie qu'il y eût à Cadix fut l'actuel, D. Manuel Siloniz, nommé le 3 novembre 1880 et qui reçut son *exéquatur* le 7 septembre 1881.

Le premier consul de Guatémala fut aussi l'actuel D. B. Sobrino, et il a été nommé le 1^{er} avril 1854.

Au XVII^e siècle, un des consuls de France, Jérôme Garivó qui habitait alors rue de la Neveria, joua un grand rôle à Cadix, — de même que plus tard le consul Le Roy, lors de la guerre hispano-Française, ou de l'Indépendance.

Départ des Rois Mages de Cadix et origine gaditane de la Vierge.

Le Père Conception dit que les Rois Mages passèrent par Cadix et s'embarquèrent sur des bateaux gaditans. Caramel l'affirme, citant l'original en hébreux et l'édition syriaque le dit également par les paroles suivantes :

Nam in Textu Hebreo asseritur, quod Magi venere per Gades : Expressior Syriacus : Venerunt

per Gades malis, quod celebre est Hispanice Emporium.

Tamayo dit :

Gaudeat Iberiae tanto jam lumine tellus
Et tantis Gadir gaudeat alma Magis.

Saint Anselme, Saint Ambroise, Casiodoro, Hugo, et Nicolas de Lyra sont d'avis que ces Saints Rois firent leur voyage par mer et que les bateaux sur lesquels ils s'embarquèrent, étaient de Tharsis, ou Gaditans.

Dyoniso Cartujano est de ce même avis et prétend qu'Hérodes, voyant que les mages ne retournèrent pas lui donner des nouvelles de la naissance du nouveau Roi, fit brûler tous les bateaux de Tharsis ou Gaditans, dans lesquels ils avaient été conduits à Judée.

On voit que les écrivains cités plus haut interprétèrent en ce sens le psaume 47. *In spiritu vehementi conteres naves Tharsis. Avec un violent vent tu détruiras les bateaux de Tharsis. — Idest, ajoute et explique Cartujano, ab Herode comburi permittes Naves Tharsis : Videns enim Herodes se a Magis illusum, iratus est valde, fecitque destrui naves Tharsis, eo quod audierat per eas rediisse Magos ad propria loca. — Qu'on lise le Père André Lucas, jésuite, sur Isaïas, où il prouve que*

cette « Tharsis » est l'île de Cadix, qu'on appelait « Tartessa ».

David dit que les Rois vinrent de la province de Tharsis :

Reges Tharsis et Insulae munera offerent.

Le Père Conception suppose aussi que la Vierge Marie est issue de famille gaditane, parce que les Macabeths étaient issus de femme gaditane.

En effet, voici ses propres paroles : Asamonéo descendant en ligne droite de la vaillante tribu de Judá, vint en Espagne lors de la transmigration de Jérusalem, que souffrirent les Juifs à cause de Nabuchodonosor. Pendant qu'il était à Sagunto (aujourd'hui Monviedro), dans le royaume de Valence, les Gaditans voulurent faire leur *legacia* au Grand Alexandre, et informés par les Juifs, de l'éloquence et autres qualités de Asamoneo qu'on surnommait Marinto ou Maurino, les Gaditans le firent leur ambassadeur. Il partit pour Babylone, dit Julian, parla à Alexandre sur la prétention des Gaditans et demanda la permission de retourner en Judée.

Il l'obtint, et étant arrivé à son pays, il se fixa à Modin, ville noble, comme dit Saint Jérôme, près de Diospoli, où après avoir assisté à la mort de son fils Simon et de son petit-fils Jean, il

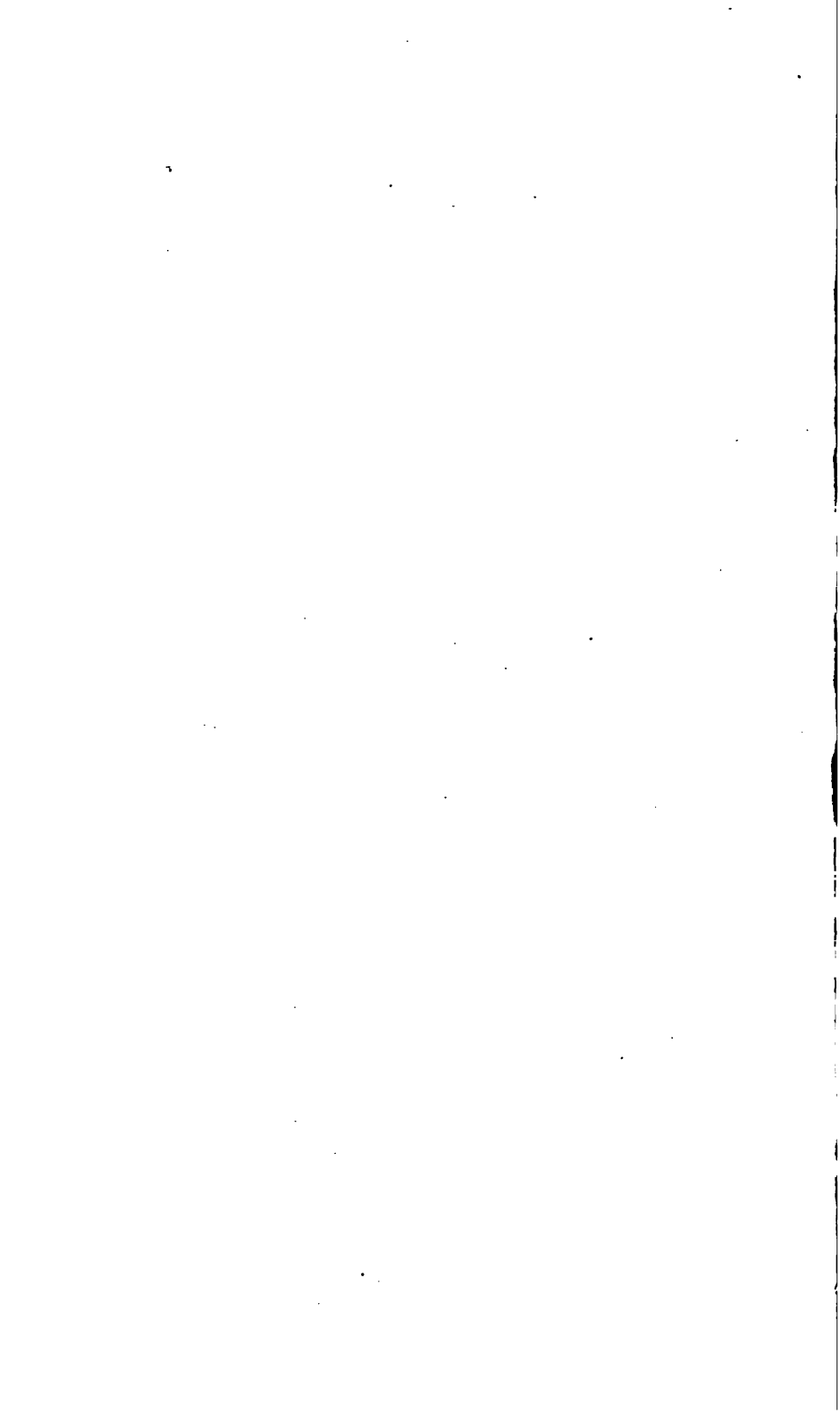
mourut lui aussi âgé de 146 ans et fut enterré dans le tombeau de ses fils.

Matatias, son arrière-petit-fils, lui succéda.

Il eut cinq enfants que l'on appelle vulgairement les Macabeths. Tous furent fils de mère gaditane, qu'emmena sans doute avec lui Asamonéo, quand il partit d'Espagne pour Modin. Et pour prouver ceci, Julian dit que Matatias donna à son premier enfant le nom de *Juan de Gadis*.

Les auteurs, qui comme le Père Conception et d'autres, se laissent aveugler par leur amour patriotique et veulent accaparer pour leur nation, d'une manière si ridicule, toute la gloire de certains évènements historiques au lieu de rendre un service à leur pays, ne peuvent lui faire qu'un grand tort.

En continuation, je publie l'arbre généalogique de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ extrait de l'ouvrage du Père Conception.



Églises Gaditanes

Cadix est une des villes les plus catholiques de l'Espagne et de la chrétienté tout entière. Elle s'en glorifie avec raison, et c'est pour elle un titre de gloire déjà ancien, s'il faut en croire du moins les récits du R. P. Conception : « En l'an 20 de l'empire d'Octavien et 36 de Jésus-Christ, dit cet auteur pieux, Saint Jacques de Compostelle vint en Espagne où il pénétra par Cadix ou Algéciras. Ses sermons eurent assez d'influence pour faire détruire le temple d'Hercule situé alors dans l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de *Sancti Petri* ; on bâtit sur son emplacement une Église dédiée à Saint Pierre.

Saint Jacques fut donc le fondateur de l'Église gaditane. Cette même année (36 de notre Rédemption) Saint Basile, premier disciple de Saint Jacques, arriva à Tiro, d'où il traversa le détroit sur un bateau gaditan, pour débarquer à Cadix. Saint Jacques en fit peu après le premier évêque de Cadix.

Saint Basille fut plus tard évêque d'Oporto, d'où il passa, en l'an 45, à l'Église de Braga.

Saint Hiscio, qui lui succéda, fut le second évêque de Cadix. Saint Hiscio y avait prêché l'évangile dès l'année 36, ayant fait son siège épiscopal d'Algeciras ; quand celui de Cadix devint

vacant par le départ de Saint Bazile, il l'ajouta à son évêché.

Cadix étant idolâtre, les évêques de ce temps-là étaient en quelque sorte clandestins et leur charge n'était bien entendu que de propagande. Les évêques n'étaient alors, à vrai dire, que des missionnaires. Leur œuvre se bornait à convertir à la vraie foi le plus de païens qu'ils pouvaient et ils n'y parvenaient que par une autre vie exemplaire et de grands talents. Leur éloquence, leurs miracles même ne les préservaient pas toujours des persécutions.

Avant la conquête de Cadix par Alphonse XI de Léon et X de Castille, au temps des Goths, le siège épiscopal de cette ville était à Medina Sidonia (c'était la *silla assidonense*), comme on peut le voir par la lettre de ce monarque datée du 28 septembre 1265 à Jerez.

Cathédrale vieille

Le Roi Alphonse X le Sage, désirant être enterré à Cadix y fit bâtir pour son sépulcre dans une ancienne mosquée, l'Eglise Cathédrale appelée aujourd'hui de la *Sainte-Croix*, magnifique temple avec de superbes colonnes, en pierre. Le fait est relaté dans la bulle du Pape Urbain IV de 1263,

qui institua l'évêché de Cadix ; cette bulle existe encore dans les archives de la cathédrale de cette ville.

Oderic Reinald Zuñiga cite dans ses *Annales de Séville*, les paroles suivantes consacrées à cet événement : « *Tu as choisi par une pieuse et prudente délibération, d'être enterré à l'Eglise de la Sainte-Croix, que, dans la même île et dans l'endroit appelé Cadix, tu fais ériger, œuvre merveilleuse, etc.*

Le Roi fut enterré en Murcie d'où on transporta plus tard ses restes à la Chapelle Royale de Séville ; j'ignore pourquoi il ne fut pas enterré à Cadix comme il en avait témoigné le désir.

La cathédrale fut consacré par l'évêque d'Avila, et on lui donna pour titre celui qu'elle porte encore aujourd'hui de *Sainte Croix sur les Eaux*, peut-être à cause de la date de sa consécration, (le 14 septembre), ou pour avoir été prise, la ville, ce jour-là, ou bien encore parce que les armoiries d'Alphonse le Sage se composaient d'une grande croix dorée sur un fond rouge, placée au-dessus de vagues en argent.

Dans le catalogue du Musée de l'Académie des Beaux-Arts au sujet d'un tableau (n° 132) de Ricardo Balaca y Cansego, né à Lisbonne, on lit ceci : « *Sainte Croix sur les Eaux*, origine de l'écusson de la sainte Église Cathédrale de Cadix. Alphonse le Sage après avoir conquis les infidèles

de la ville de Cadix, en signe de prise de possession, fit planter l'étendart de la croix dans la mer. De ce fait prend l'écusson son origine. » Un autre tableau (n° 134) du peintre de Séville, Manuel Cabral Bejarano, représente la même chose.

Le premier évêque du nouveau diocèse fut Fr. Juan Martinez, religieux franciscain, et depuis celui-là jusqu'à présent il y eut à Cadix 49 évêques. Le premier doyen de la cathédrale fut Puig Diaz.

Le Roi Alphonse X embellit cette Église avec de très riches et précieux ornements et avec des bijoux de grande valeur. Les objets les plus remarquables étaient une magnifique croix en cristal, dont l'extrémité était formée par la poignée de l'épée de ce monarque, (que les Anglais dérobèrent en 1596) et un très bel ostensor que l'on appelle *cogollo*, délicatement travaillé en mosaïque selon le goût de l'époque, et dont nous parlerons plus loin.

L'Extérieur de l'Eglise est assez régulier, quoique peu élevé. Elle a 200 pieds de long, sur 60 de large. La porte principale n'a aucun mérite. Dans l'intérieur de l'Eglise, on voit les statues du Saint Sauveur, de Saint Pierre, de Saint Paul, de Saint Jacques et des patrons de la ville Saint Servant et Saint Germain, (ces deux dernières furent récemment transportées à la Cathédrale Nouvelle).

Toutes ces statues ont été faites à Carrara et sont de peu de mérite.

L'Eglise se divise en 3 nefs séparées par des colonnes. Dans celle du milieu se trouve le chœur qui l'encombre beaucoup. Les deux nefs collatérales sont assez étroites. La chapelle collatérale de droite dédiée à Sainte Marie et Saint Georges, appartient aux Gênois. L'évêque Pedro Fernandez de Solis leur donna la permission d'en commencer la construction en 1487, à la condition d'y mettre un sanctuaire et une statue en argent, de Notre Dame. Celle de gauche fut construite en 1483, par le collège des marins Basques qui la dédia à Notre Dame des angoisses.

Il existait encore auparavant plusieurs autres chapelles : D'abord à gauche, une fondée en 1504 par le régisseur Gallazo de Argumedo, une autre par D. Juan de Torres, archidiacre de Medina-Sidonia, celle du génois Paolo Bautista Negrón, celle de Notre-Dame l'ancienne, fondée en 1587 et qui servait de sacristie, et enfin une fondée en 1513 par Étienne Rejon et dont le chapitre était le patron.

Dans la nef de droite qui commençait à la chapelle des Gênois, on voyait d'abord la chapelle de Saint Pierre, fondée par les trois familles : Marrufos de Argumedo, Estopiñales et Ordiales, puis celle de Notre Dame de la Consolation fondée

en 1505 par le catalan Fontes, et qui possédait un magnifique autel où l'on voyait l'enfant Jésus perdu et retrouvé dans le temple; ensuite une autre fondée par l'évêque Pedro Fernandez de Solis où se trouvaient les fonts baptismaux, et finalement la chapelle de Saint Christophe qui faisait pendant à celle des Génois et qui avait été construite par le chanoine trésorier Pierre Gonzalez.

Les autels de la vieille cathédrale sont en marbre ou en bois et généralement d'assez mauvais goût. Cependant le maître-autel, taillé en 1650 par le fameux sculpteur Alexandre de Saavedra, fut pendant un certain temps considéré comme un des plus remarquables de l'Espagne, à en croire ce que dit dans son important ouvrage le R. P. Conception. Ce grand autel fut restauré en 1877, ainsi que les six tableaux qui le décorent, peints par François Pacheco. Du côté de l'épître on y voit un grand médaillon en sculpture sur bois d'assez de mérite qui représente dans un groupe le couronnement de la Vierge, la Très Sainte Trinité, des Anges, etc. Il fut fait à Naples en 1693 par Cayetano Patalanco.

Quant aux nombreux tableaux qui garnissent tous les murs ce ne sont en grande partie que des copies. Il y a cependant quelques originaux de Cornelio Schut, notamment : un Saint-Ubalde, une Adoration de la Sainte-Epine et un Saint Joseph (école de

Murillo). Une très bonne imitation de Velazquez signée par Agustin del Castillo, peintre de Cordoue et représentant l'Adoration des Rois Mages, fut transportée dernièrement de cette Église à la Cathédrale Nouvelle. On y remarque aussi un tableau représentant la Gloire des Anges et dans la sacristie un autre, assez beau, représentant l'Annonciation, et qu'on attribue à Herrera.

Alphonse XI, quand il se fut emparé d'Algeciras, obtint du Pape Clément VI une bulle datée d'Avignon le 10 mai 1345 pour l'union des deux Églises de Cadix et d'Algeciras. C'est depuis lors que le prélat de ce diocèse porte le titre d'« évêque de Cadix et d'Algeciras. »

Mahomed, roi de Grenade, profitant du désordre engendré par la lutte civile entre Pierre I et Henri le Bâtard, voyant que la place d'Algeciras n'était pas fortifiée, s'en empara en 1390. Le clergé fut alors obligé d'abandonner la ville et de venir s'installer à la Cathédrale de Cadix où, dès cette époque, s'établit le siège épiscopal, restauré plus tard en 1624.

Le chapitre de l'évêché de Cadix a droit aux honneurs de général en chef et au titre d'« Excellence » ; il se compose des dignitaires suivants : doyen, archidiacre titulaire, chantre, trésorier, écolâtre et archidiacre de Médina, huit chanoines,

dont quatre d'office, quatre prébendiers et huit demi prébendiers.

Le chapitre, le secrétariat de l'évêque, le provicariat, le tribunal et notariat *de vistas* et le receveur général des messes, possèdent tous les employés nécessaires tant ecclésiastiques que laïques. En 1518, les ciments de la cathédrale de Cadix furent détruits par l'impétuosité des eaux de la mer du Sud, qui n'était pas, comme aujourd'hui, retenue par une forte muraille. Le chapitre fut alors obligé de s'installer pendant quelque temps à l'Eglise de la Miséricorde. La Cathédrale, bâtie par le savant Alphonse X, fût brûlée presque entièrement et détruite par les Anglais, en 1596.

Les Anglais emmenèrent captifs, comme otages, neuf prébendés de la cathédrale, quatre chanoines, quatre autres ecclésiastiques et le doyen. Ils eurent soin d'aviser en partant qu'on pourrait obtenir leur rachat en s'adressant à la Reine ou à leur Général en chef. La rançon fut fixée peu de jours après à vingt mille ducats.

On avait élu à cette époque comme évêque de Cadix, un Maximilien d'Autriche, abbé d'Alcalá-la-Real. Quand il entra dans sa cathédrale et la vit en si lamentable état, en partie brûlée, sans rien de ce qui était nécessaire à son service, ni ornements, ni argenterie, tout ayant été emporté par les Anglais, il réunit les prébendés de l'Eglise et il

fut convenu qu'on demanderait aux autres cathédrales d'Espagne, des aumônes et des ornements, afin d'y remettre le culte divin dans son primitif état. Cordoue envoya 10.000 réaux, Jaen 600 ducats, Salamanca 600 ducats et deux calices, Palencia 200 ducats et deux calices, Palencia 400 ducats et un riche ornement, Coria 400 ducats, Ciudad-Rodrigo 100 ducats, Séville 4.000 ducats, Avila 200 ducats, de très riches vêtements sacerdotaux, un lavemain, une croix et un calice en argent. Ces sommes et une respectable quantité de ducats offerte par la couronne de Castille, permirent de réparer l'Église et de la remettre dans l'état où on peut la voir encore aujourd'hui.

Pendant qu'on réédifiait le temple et jusqu'à la consécration du nouvel édifice, en 1603, par l'évêque Gomez Suarez de Figueroa, le chapitre célébrait ses cérémonies religieuses à l'Église de la Candelaria.

On conserve encore aujourd'hui à Cadix la gravure du magnifique cenotaphe que M. Gaspar de Molina y Saldivar, Marquis de Ureña fit dresser lors des honneurs funèbres célébrés à la Cathédrale pour l'âme du roi Charles III.

En 1809, le chapitre offrit à l'Assemblée de Cadix 1,403 livres, en argent ouvré, pour aider à la défense de la ville contre l'armée française.

Voici une curieuse anecdote que raconte l'érudit

M. de Castro, sur la vieille cathédrale, dans son « *Manuel du Voyageur à Cadix* » :

« Là se trouvent enterrés les restes d'un enfant dont il fut beaucoup parlé au siècle dernier, à l'occasion d'un drame mystérieux dans lequel il joua un rôle capital. Dans les derniers jours du mois d'août 1708, un enfant de la ville, âgé de quatre ans et huit mois disparut. Il s'appelait Juan Paez. Trois jours après, on le retrouva dans la rue Juan de Soto, très près de la place San Juan de Dios (aujourd'hui Isabelle II), le corps meurtri de coups et avec des plaies semblables à celles du Christ. Il était de plus circoncis.

L'enfant respirait encore, et il put faire quelques déclarations, mais si confuses qu'il resta impossible de connaître le malfaiteur. Il vécut jusqu'au 6 septembre. Lorsqu'il expira, il resta les bras ouverts et les pieds croisés, de telle sorte que, pour l'enterrer, on fut obligé de faire construire un cercueil en forme de croix. On raconte qu'on essaya de lui joindre les bras et de lui séparer les pieds, mais que ce fut en vain ; toutes les fois qu'on l'essaya, les membres reprirent invariablement d'eux-mêmes leur position primitive, — et l'enfant poussa trois soupirs. Il resta aussi la tête inclinée sur l'épaule gauche. Le corps de cet enfant fut exposé deux jours dans sa maison où tous les habitants de la ville vinrent le contempler.

Le 7 septembre au soir, eut lieu son enterrement, avec un immense concours de population ; on eût dit une procession générale. La foule était énorme, non seulement dans les rues, mais encore dans la cathédrale, à tel point qu'on ne put pas déposer le cadavre au milieu de l'Église, et qu'on fut obligé de le mettre dans le chœur.

Le chapitre, sur une indication du chanoine Jean Garcia de la Yedra, s'était occupé de cette affaire.

On résolut de conserver ses restes comme un trésor, et on chargea Jérôme Ravaschiero y Fiesco, archidiacre de Medina, et Garcia de la Yedra, de son enterrement et des frais nécessaires. Une ancienne tradition voulait que l'enfant Jean Paez eût reçu la sépulture dans le chœur de la cathédrale.

Lorsque le chapitre fut transféré à la cathédrale nouvelle, le chanoine Romero, comme représentant du chapitre, fit faire des fouilles sur l'emplacement du chœur dans le but de découvrir le cercueil de l'enfant ; mais elles restèrent sans résultat. Dans un récit manuscrit de ce fait que j'ai lu, raconté par un témoin oculaire, peu de temps après l'enterrement, on affirme que le jeune Jean Paez fut enterré dans la *Chapelle des Reliques* au même endroit où on déposait les restes des prélats de Cadix. C'est donc là, par conséquent, qu'ils doivent, selon toute probabilité, se trouver encore aujourd'hui.

Voici l'Acte de décès de l'enfant :

« A Cadix, le 7 septembre 1708 au soir, on enterra dans cette sainte Église, avec l'assistance générale du clergé de cette ville invité par Mgr Alonso de Talavera, évêque de cette ville, Jean Paez, âgé de 4 ans et 8 mois, né à Cadix, fils d'Ambroise Paez et de Marie de los Rios. Il demeurait à la place Saint Juan de Dios, chez les héritiers de Jean Antonio Navarro. Il mourut le 6 de ce mois et je l'ai signé comme curé de semaine ». — *Jean Paul de Mahecilla.*

L'Ostensoir.

Parmi les nombreux objets d'art religieux que l'Espagne possède, les plus grands et les plus curieux, dit monsieur J. Bernadet, sont les petits tabernacles dans lesquels on garde l'ostensoir, qui contient la Forme Sacrée, et qu'on porte en procession le jour de la Fête-Dieu. On les appelle *custodias*. Cette espèce d'objets d'art a la particularité d'être exclusivement espagnole; car dans aucun pays catholique, même dans ceux où l'orfèvrerie a fait les plus grands progrès, on ne trouve rien qui y ressemble.

L'Allemagne, célèbre par ses nombreux ostensoirs de différentes formes, la France et l'Italie où on a toujours célébré avec tant de magnificence les processions du Saint Sacrement, n'ont jamais

fabriqué cette classe de bijoux, se limitant à placer l'ostensoir sur un petit autel portatif duquel sortaient des brancards soutenant un dais formé d'étoffes ornées de riches broderies d'or. Quelquefois aussi, l'ostensoir était tout simplement porté à la main par un prêtre. Les premières « *custodias* » ne furent pas expressément fabriquées pour servir dans les processions ; mais quand on leur donna plus tard cette application, on crut devoir en augmenter le volume et on les garnit également de petites sonnettes (appendice assez ridicule que les artistes espagnols auraient mieux fait de supprimer).

Il nous a été impossible de rencontrer aucun document qui permette de préciser l'époque où on commença à ajouter cette garniture de sonnettes ; mais nous supposons qu'elle doit coïncider avec la sortie des *custodias* à l'extérieur des Églises. Ces sonnettes paraissent avoir probablement pour objet de remplacer celles que les acolytes faisaient sonner lorsqu'ils accompagnaient le Saint Viatique. L'origine des *custodias* en Espagne date du XV^e siècle (1413).

La *custodia* en argent, de Cadix, dans laquelle le jour de la Fête-Dieu on fait sortir la Divine Majesté, est de toute magnificence. On la commença en 1648, par une décision du conseil municipal qui chargea de sa construction le célèbre orfèvre Antonio Suarez, sous la surveillance des capitaines Martin de

Varte et Gutierre Zetina, députés et régisseurs.

Au bout de huit ans, la première partie de ce travail colossal était terminée et le conseil municipal nomma alors les députés Antonio Izquierdo de Quirós et Nicolas Rufo pour en surveiller la continuation. On la termina enfin en 1664.

Cette même année, la veille de la Fête-Dieu, le mercredi 11 mai, à 3 heures de l'après-midi, le conseil municipal, ayant à sa tête le Général Antonio Pimentel de Prado, membre du conseil de guerre et Gouverneur de la province de Cadix, D. Juan Ignacio de Soto Avilés y Villavicencio, chevalier de l'ordre de Calatrava, et porte-étendard, et plusieurs régisseurs, se dirigea en grande pompe vers l'Église Cathédrale. Là, ils furent tous reçus par D. Francisco de Vadillo y Bendrel, archidiacre de Cadix en remplacement du doyen.

D. Juan de Soto fit la remise de la *custodia* avec la recommandation suivante : « qu'elle était pour que sa divine majesté sorte tous les ans, en public, le jour de la Fête-Dieu et que, dans ce seul but, on conservât cette *custodia* dans cette sainte Église sans que, par aucun événement, ni sous aucun prétexte, elle en fut jamais dépossédée. Que si par quelque accident ou par la volonté de sa Sainteté ou du Roi, la Cathédrale de Cadix était transportée ailleurs, la ville désirait que la *custodia* n'en sortit pas et qu'elle continuât toujours à rester dans

l'Église pour le service et ornement de laquelle on a ordonné sa construction ». Après que le Chapitre eut accepté toutes les conditions de cette offrande, on célébra des vêpres solennelles.

Le lendemain, 12 mai 1664 on exposa en public, sur ce majestueux trône d'argent, le corps de Notre Seigneur Jésus Christ. On plaça ce trône sur un char couvert d'étoffes en argent, les cordons, tous en soie cramoisie et garnis d'or, étaient tenus par des prêtres revêtus de riches chasubles. Dix ans plus tard on offrit au chapitre quatre grandes lanternes et six chasubles en riches tissus pour les six prêtres qui portaient la *custodia* le jour de la procession.

En 1692-93, selon Xavier de Urrutia, et en 1698, selon J. Bernadet, la *custodia* subit quelques réformes dues à Bernard Cientolini, célèbre artiste italien. On y grava alors l'inscription suivante : « Sous le règne du très catholique roi Charles II, étant gouverneur de la ville, Francisco Fernandez de Velasco, général des côtes de l'Andalousie, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre du Conseil de la Guerre, etc., la très noble et loyale ville de Cadix, fit corriger les défauts de cette précieuse *custodia* qu'avec tant de zèle elle fit construire à ses frais pour offrir à la Cathédrale, afin que Notre Seigneur en sorte tous les ans le jour de la Fête-Dieu, chargeant de ce soin Nicolas Norberto Caceres et Ignacio de Henestrosa y

Hinojosa, régisseurs perpétuels et députés nommés pour les Fêtes-Dieu de 1692 et de 1693 ».

En 1740, le conseil municipal fit aussi construire à ses frais le char et quelques ornements pour la *custodia*, et dans un des contours on grava alors l'inscription suivante : « La ville de Cadix ayant dédié en 1664 cette *custodia* à la Divine Majesté, fit aussi faire les ornements de son char sous le règne de Philippe V. » L'artiste Juan Pastor fit ces ornements en 85 jours, étant alors gouverneur Bartolomé Ladron de Guevara et députés Pedro Colarte y Morla, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et Miguel Gonzalez del Camino. J. Bernadet trouve le char de mauvais goût et le qualifie de très criard. Ce fut la tour de l'Hôtel-de-Ville qui servit de modèle à la *custodia*.

La *custodia* est carrée et mesure 4 mètres 50 de haut. Elle est la plus haute de toutes celles qui existent aujourd'hui en Espagne. Son architecture appartient aux ordres corynthen et dorique. Sur un escabeau en forme d'hexagone, s'élèvent trois corps : le premier carré, et les deux autres hexagones. Le premier est formé de huit colonnes avec des pilastres et des figures en saillie. Sur ces colonnes, s'élèvent quatre arcs qui servent de soutien à un dôme. Dans certains endroits, on a ciselé des histoires, des paraboles et des hiéroglyphes de l'ancien et du nouveau testament.

Entre les bases des colonnes, se trouvent les statues des quatre saints docteurs de l'Eglise : Grégoire, Augustin, Ambroise et Jérôme, et sur les chapiteaux, huit anges avec des encensoirs ou des instruments de musique, qui, de même que les autres images et ornements en demi relief, sont dûs au ciseau habile de Bernard Cientolin.

C'est dans ce premier corps que l'on place le riche et fameux *cogollo* dont nous nous occuperons plus loin. Ce premier corps est terminé par une balustrade de laquelle sort le second corps octogone et de plus petites dimensions, qui, à son tour, est également soutenu par huit colonnes et qui renferme une image du Sauveur ressuscité. Sur les chapiteaux des colonnes, huit anges soutiennent des corbeilles de fleurs. Puis vient le troisième corps, plus petit que les précédents. Il se compose de quatre colonnes qui soutiennent une coupole fermée, couronnée par une statue de la Foi, sous la croix on voit un superbe clocheton.

Toute la *custodia* est, comme nous l'avons dit plus haut, garnie de petites sonnettes qui l'enlaidissent beaucoup. Son poids total, avec les ornements en argent et les lanternes, est de 53 arrobes, 18 livres et 12 onces d'argent, et son coût fût de 908.709 réaux. Elle appartient à la ville et tous les ans, la veille de la procession de la Fête-Dieu une commission du conseil municipal en fait

la remise à une autre commission nommée, également dans ce but par le chapitre.

La Nouvelle Cathédrale.

Elle est située au centre de la ville, dans l'endroit appelé *Santa-Cruz*, au quartier des Ecoles. Son emplacement longitudinal est du nord au sud. Derrière, se trouve la Chapelle des Reliques et les deux sacristies destinées au service de l'autel, à l'occident la Grande Sacristie.

La construction de la Nouvelle Cathédrale commença le 14 janvier 1722, sous la direction de l'entrepreneur D. Vicente Acero, et on en posa la première pierre le 3 mai 1722, étant alors évêque de Cadix, D. Lorenzo Armengual de la Mota. On commença les premiers travaux avec des présents offerts par des évêques, par la ville et par d'autres corporations, et avec la cession, que firent le commerce et les habitants, du *quart de poids pour cent* des richesses qui venaient d'Amérique.

Le 3 octobre 1729, Vicente Acero ayant témoigné le désir d'abandonner les travaux à cause de quelques questions survenues entre lui et d'autres ingénieurs, au sujet de cette construction, les entrepreneurs Blas Diaz et Jean Santiago Zamorano en prirent par intérim la direction. Gaspar Cayon fut alors nommé par le chapitre pour continuer

les travaux. Il dirigeait à cette époque la construction de la cathédrale de Guadix (1731). Toute la pierre nécessaire venait de Antequera et de Malaga.

En 1755, le chapitre fit don au Consulat de la seconde chapelle, avec droit de patronage perpétuel exclusif, en témoignage de reconnaissance pour ses considérables aumônes.

En 1759, Gaspar Cayon, étant alors âgé de 72 ans, se vit obligé d'abandonner la direction de ces travaux, indiquant au Chapitre pour lui succéder, son neveu Torcuato Cayon. Torcuato Cayon mourut en 1783 et D. Miguel Olivares, architecte de *La Collégiale* de Jerez de la Frontera, lui succéda à son tour.

Le 28 août 1787, l'académie de Saint Ferdinand, de Madrid, à la demande du Chapitre, envoya à Cadix l'architecte Manuel Machuca dans le but d'examiner les plans de construction de la cathédrale. On le nomma directeur-principal des travaux et Miguel Olivares en resta le directeur-construc-teur. On interrompit les travaux en 1794.

Ce fameux temple resta pendant longtemps presque oublié. Il était occupé par les munitions de guerre; dans la nef du centre, on fabriquait de la ficelle, dans la chapelle de San Firmo et autres, on déposait des cadavres, du bois, etc.

La nuit du 6 janvier 1832, un grand incendie se déclara dans le bois qui se trouvait gardé dans

cette chapelle de San Firmo. En peu d'heures, le feu dévora une grande partie de la chapelle, calcinant tous les ornements en marbre sculpté, les chapiteaux des colonnes, la boiserie du plafond et la voûte.

Ce fut alors que l'évêque de Cadix, Silos Moreno, se mit d'accord avec don José Manso, gouverneur militaire, afin de terminer une construction, depuis si longtemps interrompue.

On commença les nouveaux travaux le 19 octobre 1832 et on en nomma directeur M. Jean Daura, chevalier de l'ordre militaire de Saint Herménégilde, lieutenant colonel d'infanterie, membre de l'Académie de Saint Ferdinand de Madrid et de celle de Saint Charles de Valence. L'évêque fit don de toutes ses économies pour aider à la construction et on ferma la dernière coupole le 30 juillet 1835. Le même évêque, Domingo de Silos Moreno, consacra enfin cette Église, les 28 et 29 novembre 1838.

Le 9 décembre de cette même année 1838, le Chapitre décida qu'en témoignage de reconnaissance on chanterait chaque année une messe solennelle en l'honneur de l'évêque, et l'évêque choisit pour cette célébration le 20 décembre, jour de sa fête.

On résolut également de placer dans l'Église un portrait de Mgr Silos Moreno avec une inscription qui rappelât toujours la brillante action de ce prélat.

La façade principale de la Cathédrale, faisant face au nord, a trois portes (correspondant à un nombre égal de nefs) et à chaque extrémité ou angle, une tour dont la base est enfoncée de six pieds dans le sol, descendant ainsi plus bas que le niveau de l'eau.

Les deux tours ont la forme de deux cylindres de 60 pieds géométriques de diamètre, et dans le centre de chacune d'elles, on a formé deux espèces de tuyaux qui se prolongent dans toute la hauteur, et qui permettent d'évacuer l'humidité et de faire sonner les cloches.

A la surface de la terre, les tours, pour la construction desquelles on s'est servi de pierres de la plus grande dimension, prennent une forme octogone avec quatre côtés opposés en lignes droites et les quatre autres courbes. Chaque tour a quarante-huit pieds géométriques de diamètre, et leur hauteur est de 207 pieds. Toute la façade de la cathédrale est entourée d'une garniture de jasper de 12 pieds de haut.

La partie de la façade que les deux tours renferment est multiligne. Le centre est concave. Dans son milieu, se trouve la porte principale terminée en demi-cercle et qui a 16 pieds de large et 32 de haut. Les deux côtés sont convexes. A gauche se trouve la porte de Saint Pierre et à droite celle de

Saint Paul, mesurant chacune 12 pieds de large sur 24 de haut.

Les pilastres et le toit de la façade sont de l'ordre ionique ; mais la base en est attique, et la porte principale est ornée de deux corps de quatre colonnes chacun, de style romain. Les colonnes du premier corps sont d'une seule pièce et ont 22 pieds $1/2$. Celles du second corps ont 15 pieds et servent d'ornement à une fenêtre de même hauteur. Sur des piédestaux qui s'élèvent au-dessus des corniches du premier corps, on a placé les statues en marbre des patrons de Cadix : Saint Servan et Saint Germain. Tout le portail qui mesure 75 pieds géométriques de haut est en jaspe de Manilba et d'Arcos. Les plus grandes colonnes ont été retenues plus de 14 ans à Algéciras, jusqu'à ce qu'on y fit un quai et qu'on construisit exprès un bateau, dans le but de les apporter à Cadix.

Les autres deux portes latérales sont ornées de marbre de Malaga. Elles ont, de chaque côté, des niches pour y placer des statues et au-dessus une fenêtre ronde. Les trois portes d'entrée sont surmontées sur toute la façade de l'Église, par une corniche qui termine le premier corps. Le second corps se compose au milieu d'une grande *reménée* ayant dans son centre une fenêtre ronde, surmontée d'un frontispice, dans le sommet duquel on a placé, sur une acrotère, une statue du Sauveur.

Au-dessus de ses angles extrêmes (ou bas) on a placé quatre candélabres. Le second corps des tours a la même forme que le premier, et dans ses côtés convexes, il possède des fenêtres qui terminent à sa corniche, au-dessus de laquelle s'élève, du côté du levant, un corps architectonique, entouré de colonnes corynthiennes, disposé de manière à recevoir les cloches.

Les deux façades latérales, du côté du levant et d'occident, sont pareilles, en marbre et jaspé de Manilba. Leurs portes respectives sont connues sous les noms de porte Saint Servan et porte Saint Germain, et ont 27 pieds de haut sur 13 1/2 de large. Les pilastres sont corinthiens et leur base et socle en jaspe. Tout le sol est en marbre. On y voit deux niches pour des statues, avec leurs consoles respectives et leurs bas-reliefs. Sur chacun des côtés extérieurs, se trouve encore une autre porte, un peu plus petite. La façade sud de la Cathédrale est en marbre, sans pilastres, tout unie et très simple, chose indispensable dans cet endroit afin de pouvoir plus facilement repousser les eaux de la mer qui se trouvent si près. Les vagues agitées par la tempête, venant frapper contre le mur, arrivent souvent à couvrir tout ce côté de l'Église. Cette façade est surmontée d'une corniche en rapport avec sa hauteur, et surmontée d'une balustrade en marbre, terminée par des vases de

fleurs et autres ornements, également en marbre. Au centre et au-dessus de cette corniche, il y a une claire-voie qui appartient à la chapelle des Reliques. Elle est couverte dans sa partie supérieure par la moulure de la balustrade qui lui sert d'ornement et la protège contre les eaux. Cette façade repose sur une très ancienne muraille de la ville, qui lui sert de fondement. Il existe trois débris de cette fameuse muraille dans toute la construction de la Cathédrale ; le second débris est sous la façade principale, et le troisième traverse le presbytère.

Les tempêtes de 1765 détruisirent un grand pan de mur et les eaux emportèrent tout le terre-plein de grosses pierres de taille, laissant à nu l'ancienne muraille. Ce fut alors que le chapitre, pour éviter de semblables accidents dans l'avenir, fit fabriquer un contre-mur tout en pierre de taille, de 90 pieds de long sur 8 de large, qui se dresse en forme de gradin jusqu'à arriver à 12 pieds de large.

Ce qui frappe le plus l'attention, lorsqu'on admire la Cathédrale, c'est la voûte splendide qui couronne le centre de sa façade principale. Elle est toute en pierre blanche d'Estepa et digne de remarque par ses fameuses tailles appelées *montacaballos*, ingénieusement disposées pour avancer ce qu'exige le concave de sa superficie, jusqu'à rencontrer dans sa partie supérieure, le plomb de la façade.

L'ornement de cette voûte est riche et de très bon goût. Il se compose de *casetones* et de guirlandes, habilement distribuées, ayant dans les intermèdes, de gracieuses bandes et moulures. L'ensemble en est agréable et léger, grâce surtout au tympan qui le recouvre, à l'élégance de ses candélabres et à la statue du Sauveur.

Le premier corps de la façade est assez capricieux par le jeu continu de ses lignes et surfaces courbes, les unes concaves et les autres convexes, que D. Torcuato Cayon fit rapprocher dans leurs proportions de l'ordre ionien. Les portails, quoique riches, se ressentent un peu du mauvais goût de l'époque où ils furent construits. Le premier et le second corps des tours sont assez bons.

L'architecte Machuca eut l'idée de construire un grand portique afin de dissimuler les défauts généraux de la façade. L'évêque actuel en possède les plans. Les côtés latéraux et celui de derrière, ne valent pas la peine d'être pris en considération, car ils souffrent des mêmes défauts que tout ouvrage de leur temps.

INTÉRIEUR

L'Église se compose de trois nefs : nef centrale et deux latérales, avec 14 piliers, six depuis le seuil jusqu'au transept et huit qui entourent le presbytère. Elle possède un nombre égal de chapelles.

La nef du milieu a 305 pieds de long sur 48 $\frac{1}{2}$ de large et est divisée en arrière-chœur, chœur, grande nef, presbytère, passage aux sacristies et chapelle des reliques. Les nefs latérales, qui mesurent 27 pieds $\frac{1}{2}$ de large, ne sont interrompues et ne perdent leur direction droite qu'en arrivant à la ligne diamétrale du presbytère, où elles commencent à se convertir en côtés d'un polygone qui l'entoure, s'unissent, mutuellement du côté qui fait face à la chapelle des Reliques. La plus grande mesure du transept est de 188 pieds géométriques et sa largeur est pareille à celle de la nef du centre ; ses extrémités sont curvilignes, divisées en trois portions ; dans celle des centres, il y a de grandes portes et dans celles des côtés deux plus petites.

Les piliers sont de trois espèces ; les quatre premiers, où repose le chœur, se composent de massifs cylindriques de 7 pieds $\frac{1}{2}$ de diamètre, auxquels s'unissent quatre colonnes de un et demi de rayon, avec leurs pilastres et arrière-pilastres. Le plan général forme un parallélogramme de 18 pieds de long sur 11 de large. Les autres deux piliers, d'ordre corinthien, qui ont la même direction que la ligne diagonale du centre du *crucero*, ont aussi leurs massifs semblables aux précédents, mais avec six colonnes des mêmes modules que toutes celles de l'Eglise. Les deux piliers qui se trouvent respectivement opposés et qui font face au *crucero*, du côté

du presbytère, ont de plus grandes dimensions à cause de la forme du presbytère lui-même dont le diamètre a 63 pieds. Chacun de ces deux derniers piliers a six colonnes, dont cinq font face au *crucero* et la sixième reste au milieu de la grande chapelle.

Dans l'intérieur de chacun d'eux, on a creusé une entrée pour les deux chaires de l'Épître et de l'Évangile, et on a construit un escalier en spirale pour monter aux corniches et aux voûtes. Sur les quatre piliers que nous venons de décrire, et qui dans leur moitié supérieure forment partie du corps attique, s'élèvent les arcs *tolares*, le corps de lumières et la coupole dont la plus grande hauteur est à 189 pieds du sol.

Les six piliers restants sont triangulaires et ont chacun trois colonnes : deux extérieures et une à l'intérieur du presbytère avec leurs pilastres et arrière-pilastres. Celles du côté intérieur sont du jaspe istrié de Tortosa, le plus coûteux que l'on connaisse, couleur de sang de taureau avec des taches d'or ; leurs bases sont en jaspe rouge de Malaga avec des veines blanches et des taches jaunes et les chapiteaux en marbre de Mijas, comme du reste tous ceux de l'Église, dont les socles, en jaspe noir, sont plaqués de rouge. Le sol, le plafond et les murs sont également en marbre de Mijas.

L'Église a quatre chapelles dans sa partie infé-

rieure et dix dans sa partie supérieure. Les quatre premières et six de celles-ci mesurent comme largeur la même distance qu'ont entre eux les six piliers qu'elles ont en face, étant divisées comme eux par des groupes de massifs et de colonnes. Elles ont comme profondeur la longueur de leur superficie et de plus, quelques petits intervalles que laissent deux autres colonnes qui sont plus à l'intérieur et dans lesquels on a placé des *taquillas* pour que les capitulaires gardent leurs vêtements sacerdotaux, et au-dessus des petites niches pour des statues. Les quatre autres chapelles sont d'une forme semi-circulaire, de 25 pieds de diamètre, alternant avec les précédentes, et venant à former une autre chapelle, d'égale forme que les premières, qui sert d'entrée aux sacristies et à la chapelle des Reliques. La grande porte principale s'ouvre seulement le jour de la Fête-Dieu.

Voici ce que les différents autels de la Cathédrale ont de plus remarquable : En entrant par la nef gauche : 1^{er} autel. — Saint Pierre, sculpté à Gênes en 1672 par Stéphanus Frucos, en pierre blanche de Mahon. Cette chapelle était du patronage de la famille de D. Rodrigue de Argumedo y Amaya et on y lit encore le nom de son père sur une pierre sépulcrale, dans l'inscription suivante : *Ci-gît le très noble Galeazo de Argumedo, fondateur de cette chapelle. An MDIII.*

2^e *autel*. — On y admire une image en marbre de Notre-Dame de l'Assomption. Dans une des niches on voit une petite vierge en marbre et dans l'autre, une statue également en marbre, de Saint Jean-Baptiste, qui se trouvait auparavant sur un autel de l'ancien couvent de Saint François.

3^e *autel*. — « Le martyre de Saint Sébastien », magnifique tableau de Juan Andrea Ansaldo, signé à Boltri, en 1621. Rafaelo Soprani dans son livre : « Vite de pittori, scultori é architetti. Genova », cite ce tableau dans les termes suivants : « Fece « egli in primo luogo una tavola rappresentante « il martirio di San Sebastiano che fu trasmessa « in Cadice e collocata nell duomo di quella città, « ove tuttavia li conserva (1768). L'opera é molto « squisita é da continua lode all'autore ».

Le même auteur appelle Ansaldo, « elegante « nell disegno, fondato nella perspectiva, intelli- « gente de sottinsù, espresivo negli affetti, pas- « toso é soave nelle colorire, fornito in somma di « tutte quelle doti che compiono la perfezione « dell'arte ».

Aux pieds de ce tableau de Saint Sébastien, on voit une magnifique sculpture en bois représentant Saint Bruno assis et contemplant un crâne. On attribue cette sculpture à Jean Martinez Montañez. Elle se trouvait autrefois dans le monastère de la Chartreuse à Jérez. Dans une des niches

de cette chapelle on remarque une sculpture en bois représentant Saint Ignace de Loyola. Dans le *crucero*, il y a quatre tableaux représentant respectivement : la mort d'Abel, le martyr de Saint Pierre, Saint Jérôme et Saint François d'Assise.

4^e autel. — Saint Thomas de Villanueva, tableau offert par Madame Clara Azpillaga de Ayalde. C'est une copie d'un tableau de Murillo qui se trouve au musée de Séville; elle fut faite, dans cette ville, en 1839, par Antonio Quesada. Au-dessus de ce tableau s'en trouve un autre représentant Saint Thomas dans son enfance distribuant des vêtements aux pauvres. Madame Azpillaga avait acheté le premier tableau 2,820 réaux (705 francs) et le deuxième 1,200 réaux (300 francs). Sur l'autel on voit un petit Saint Ferdinand, roi d'Espagne, en marbre. Dans les grandes niches on a placé la Vierge et le patriarche Saint Joseph, en bois sculpté. Dans une autre niche, on voit aussi une statue de Sainte Claire, en marbre moderne.

5^e autel. — L'Ange Gardien, tableau peint en 1837, par Joachim Manuel Fernandez, à qui il fut acheté pour 7.000 réaux (1,750 francs); *Saint Benoît*, tableau de forme octogone, fait par le même peintre, en 1842, à qui on le paya 1,200 réaux (300 francs). Dans les niches des côtés on voit deux grandes statues en marbre, représentant Saint

Laurent et Saint Bernard. Elles ont été faites à Gênes et appartenait d'abord à la chapelle *des Gênois* de l'ancienne cathédrale. Presque tout ce qui fait partie de cette chapelle a été offert par Madame Angèle Marie Picardo.

6^e *autel*. — Sainte Gertrude, sculptée sur bois, et deux tableaux, dûs au pinceau de Joseph Garcia Chicano, représentant l'un la Descente de la Croix et l'autre, Saint Dominique. C'est dans cette chapelle que le pénitencier a son confessionnal.

7^e *autel*. — *Saint Benoît*, tableau peint à Madrid, en 1838, par Charles Blanco. Au-dessus, on en voit un autre, peint par Jérôme Marin, prébendé de la cathédrale, représentant l'entrevue de ce saint avec sa sœur Sainte Scolastique. Deux autres petits tableaux représentent deux têtes de grandeur naturelle. L'une, l'*Ecce Homo*, et l'autre une *Dolorosa* due au pinceau de Victoria Martin de Campo.

Dans une niche, Saint Antoine de Padoue en marbre, statue faite en Italie et qui se trouvait primitivement au-dessus de la porte du Couvent des Déchaussés au Port Sainte Marie. Dans une autre niche, Notre Dame de l'Espérance enlevée au couvent de la Merced. On raconte que cette statue en marbre servait, à Rome, de *marmolillo* à un Juif. Un espagnol, dont on ignore le nom, l'acheta et en fit alors cadeau au couvent de Cadix.

8^e *autel*. — Saint Servant, statue sculptée à

Manille par un indien des îles Philippines. La physionomie du saint a quelque chose de malais.

Chapelle des Reliques. — Octogone de 26 pieds de diamètre. Sa coupole en a 200 de hauteur. On y voit 4 grands reliquaires avec portes en acajou. En face, un autel avec une urne renfermant le corps de Sainte Victoire, dont l'archevêque de Laodicée, Jean Acisclo de Vera y Delgado, fit cadeau à la Cathédrale. Au-dessus de l'autel, une magnifique Conception de Clemente de Torres, faussement attribuée à Murillo. Cette *Conception* était jadis dans l'oratoire de l'*Audiencia de la Contratacion*.

Au-dessus des reliquaires, il y a 4 tableaux : Saint Hiscio peint par Xavier de Urrutia, Saint Basile, par Jean Joseph de Urmeneta, Saint Laurent, par Victoria Martin de Campos et Saint Vincent, martyr, par Jérôme Marin. Au-dessus d'une des deux portes de la sacristie, il y a un tableau de Saint-Jérôme, copié d'un auteur italien, due au pinceau de madame Anne Urrutia de Urmeneta. Au-dessus de l'autre porte, on voit un Saint Lucas, peint par Paul Legote, artiste fort opulent du XVII^e siècle (propriétaire de toutes les maisons de l'actuelle, rue Sagasta, (en face la rue Sainte Inés) et non par Clément Torres à qui plusieurs auteurs l'attribuent.

Dans la sacristie de droite, on remarque une

image de la Conception, d'école sévillane et une grande croix en bois, grossièrement taillée et peinte en noir. Elle servit pour dire la première messe en 1596, lorsque les Anglais abandonnèrent Cadix après le pillage. On y voit aussi deux magnifiques armoires que M. Francisco Velez y Carbonell, offrit au chapitre en avril 1890. L'intérieur de ces armoires est en magnifiques *azulejos* flamands du XVII^e siècle. Dans la sacristie de gauche, on voit le portrait de l'évêque Domingo de Silos Moreno et deux tableaux qui représentent la prise de Séville par Saint Ferdinand et celle de Grenade par les Rois Catholiques.

Dans la chapelle des Reliques, on conserve un *lignum crucis*, apporté de Rome en 1607, et une épine du Christ, enfermée dans des reliquaires d'argent; deux têtes des onze mille vierges, ainsi qu'une lettre de Sainte Thérèse de Jésus dirigée à D. Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

9^e autel. — Une image de Saint Germain, pareille à celle de Saint Servant, fait à Manille.

10^e autel. — Saint Domingos de Silos, tableau peint à Madrid, en 1839, par Charles Blanco. Dans deux grandes niches, on voit les statues de Saint François Xavier et Saint François de Borja.

11^e autel. — Notre Dame de la Défense, grande sculpture qui était avant à la Chartreuse, de Jerez. Le R. P. Martin de Roa raconte, dans ses

Antiquités de Jerez (1617), l'origine de cette invocation. « Les habitants de Jerez sortirent, en 1368, contre les Maures qui ravageaient leurs champs. Les Maures étaient en grand nombre, en embuscade près de la rivière du Guadalete dans un grand bois d'oliviers qu'on appelle le *Sotillo*. Les chrétiens passèrent par là, moins soucieux de secours que du danger; lorsqu'en arrivant au *Sotillo*, une grande lumière éclata tout à coup devant eux. Tournant leur visage vers cette lumière brillante, ils aperçurent l'ennemi. Ils tombèrent alors sur les Maures et parvinrent à les mettre en fuite. Les chrétiens regardant de nouveau d'où venait la lumière, virent qu'elle venait de la Très Sainte Vierge. En commémoration donc de ce miracle, ils firent bâtir en cet endroit un ermitage, sous le vocable de *Notre Dame de la Défense*.

12^e autel. — Un tableau, achevé en 1838, de Joseph Garcia Chicano, peintre de Cadix ; il représente Saint Joseph assis, avec l'enfant Jésus debout sur ses genoux. Saint Joseph prie l'enfant de bénir le peuple et l'enfant accédant à ses prières, le bénit. On y voit aussi un autre tableau, dû également au pinceau de Chicano (1839), et représentant Saint Antoine de Padoue.

Presque tous les ornements de cette chapelle ont été faits aux frais de madame Josefa Maria Picardo.

Les deux grandes niches sont occupées par deux statues de Saint Jean-Baptiste et Saint Georges.

La chapelle possède une très belle sculpture en bois, représentant un enfant crucifié revêtu de l'habit de trinitaire. Cette sculpture se trouvait auparavant dans une église de Jerez, et je crois que c'est à propos de cette œuvre d'art que Théophile Gautier, en parlant de la Cathédrale de Cadix, dit : « Je ne dois pas, cependant, passer sous silence un petit martyr de sept ans, crucifié ; sculpture en bois peint, d'un sentiment parfait et d'une délicatesse exquise. L'enthousiasme, la foi, la douleur, se mêlent dans les proportions enfantines sur ce charmant visage, de la manière la plus touchante ».

13^e autel. — *L'enfant égaré discutant avec les docteurs.* C'est un tableau très ancien qui était auparavant à la cathédrale vieille. L'original fut repeint par le chanoine Jérôme Marin, tel qu'on le voit aujourd'hui. Au-dessus de ce tableau, on en voit un autre représentant l'Enfant Jésus embrassé à la Croix. Il fut fait à Séville par Antonio Quesada. La chapelle possède en outre deux petites statues en marbre représentant la Conception et Saint François de Paul. Les deux grandes niches sont occupées par une Sainte Barbara et par Saint Vincent Ferrer.

Grande Sacristie. — Dans l'antésacristie, on voit

un Saint Jérôme peint par Clemente Torres, et dans une urne le modèle du monument fait par Torcuato Cayon qu'on place à la Cathédrale le jeudi saint. L'autel de la sacristie possède un relief représentant l'apparition de Jésus à sa mère, un tableau représentant Sainte Marie Madeleine pénitente, et un Saint Christophe en marbre.

14^e autel. — *L'Adoration des Rois*, grand tableau d'Augustin del Castillo et dont quelques parties semblent peintes par Velasquez. Au-dessus, un groupe de Notre Dame des Angoisses, sculpté par Arce, et qui a appartenu à la Chartreuse de Jerez. Ce fut cette chapelle qui brûla, la nuit du 6 janvier 1832.

15^e autel. — *Sainte Thérèse de Jésus*, tableau peint à Séville, en 1668, par Cornelius Schut, style de Murillo. Les grandes niches sont occupées par la statue en bois de Saint Nicolas de Tolentino, qui a appartenu à l'ancien couvent de Saint Agustin, et par celle de Saint Patrice qu'on put contempler longtemps dans la chapelle royale du Populo. Dans une autre petite niche, se trouve la statue de Saint Cristoforo, tirée de la Chartreuse de Jerez.

16^e autel. — Dédié à Saint Paul. C'est dans cette chapelle que l'on déposa, en 1810, pendant toute une nuit, le cadavre du général Solano, massacré par la populace. A la demande adressée, en 1859, à Sa Majesté, par Juan Joseph Arboli, évêque de Cadix, on donna à la Cathédrale le chœur de

Sainte-Marie *de las Cuevas* (chartreuse de Séville), qui se trouvait alors au musée de Séville. Ce chœur était l'œuvre de Pierre Duque y Cornejo, sculpteur et peintre, né à Séville, en 1677, et élève de Pierre Roldan. La Cathédrale possède en outre quelques autres objets de valeur : Une croix, offerte par le roi Alphonse-le-Sage, et ornée de petits médaillons représentant la Passion ; une autre croix plus petite de la même époque et toute en filigrane ; un calice en argent doré de onze pouces de haut, ayant en relief tous les attributs de la Passion, de même que les images de Jésus, de la Vierge, de Saint Jean et d'un autre Saint. On ne s'en sert que pour le déposer, chaque année, dans le monument du jeudi saint ; un grand ostensor en or, garni de pierres précieuses, offert en 1721 par Michel Calderon dela Barca, conseiller des Indes, et par son épouse, Anne Pévidal ; on s'en sert pour le jubilé des octaves de la Fête-Dieu et de la Conception.

Cogollo. — Enfin, le plus riche bijou que la Cathédrale renferme est, sans contredit, le grand ostensor appelé généralement *cogollo*. Il sort seulement pour la procession de la Fête-Dieu placé dans la fameuse *custodia* en argent, gardée dans ce but à la cathédrale vieille et dont nous nous sommes déjà occupés. Le *cogollo* est en argent doré et d'une architecture gothique. Il a plusieurs petites tours en filigrane, imitant celles de la cathédrale

de Burgos. Il mesure trois quarts comme hauteur, se compose de deux corps dans lesquels on voit 21 statues de saints et est terminé par une belle croix en améthyste. On dit que ce fût Alphonse-le-Sage, conquérant de Cadix, qui offrit à la cathédrale ce *cogollo* ou petite *custodia*; mais M. J. Bernadet dans son livre sur les *custodias* d'Espagne, publié en 1896, se montre contraire à cette opinion. Il dit que la première *custodia* qu'on fabriqua en Espagne fut celle de Vich, en 1412, et en fait remonter par conséquent la fabrication au XV^e siècle.

En 1810, les troupes du Duc de Albuquerque, furent logées dans la terrasse ou galerie haute de la Cathédrale, dont la construction était alors interrompue. Le 28 Septembre 1862, S. M. la Reine Isabelle II plaça la première pierre du tabernacle de la Cathédrale.

Le Panthéon se trouve au-dessous de la moitié de l'Eglise et du presbytère. C'est une œuvre excessivement remarquable, à cause de sa construction vraiment audacieuse. Dans ce Panthéon, reposent les cendres de l'éminent et vertueux évêque F. Domingo de Silos Moreno, qui fit terminer les travaux de la cathédrale, si longtemps interrompus.

Sur son tombeau, on lit l'inscription suivante, gravée par son ordre : « Ci-git F. Domingos de

Silos Moreno, indigne moine bénédictin et plus indigne évêque de Cadix ».

La place qui se trouve devant l'Église, porte le nom de *Place de la Cathédrale*; mais l'aspect mesquin de ses maisons la rend fort peu jolie. En face des portes de la Cathédrale, s'élève, au milieu de cette petite place, la statue du vénérable évêque Domingos de Silos Moreno, faite d'après le modèle du sculpteur de Séville, Léonce Baglietto et fondue en bronze par Jean Cawley, dans l'arsenal de Cadix. Sur le piédestal, fait d'après le modèle de l'architecte de Madrid, Jérôme de la Gandara, on lit l'inscription suivante, gravée sur une plaque en bronze : « A Monseigneur de Silos Moreno, moine bénédictin, évêque de ce diocèse, grand en vertus, qui donna au culte de Notre Seigneur, un temple somptueux. — Ses admirateurs. — Année 1858 ».

Voici l'opinion de Théophile Gautier sur la Cathédrale de Cadix : « La Cathédrale, vaste bâ-tisse du XVI^e siècle, quoique ne manquant ni de noblesse ni de beauté, n'a rien qui doive étonner après les prodiges de Burgos, de Tolède, de Cordoue et de Séville : c'est quelque chose dans le goût de la cathédrale de Jaën, de Grenade et de Malaga ; une architecture classique, avec les proportions plus effilées et plus sveltes, comme l'entendaient les artistes de la Renaissance. Les chapiteaux corinthiens, d'un module plus allongé que le type

grec consacré, sont très élégants. Comme tableaux, comme ornements, beaucoup de mauvais goût surchargé et de richesse folle ».

Saint François

Le couvent de Saint François fut fondé en 1566, à l'endroit où existait alors une petite chapelle dédiée à Saint Diègue de Alcala, et il fut occupé par les religieux franciscains jusqu'à la révolution de 1834.

Le 25 mars 1566, à la demande du R. P. Jean Navarro, et Gaspar de Haro évêque de Cadix, on bâtit en une seule nuit, une église toute en bois, où, en procession solennelle de tout le peuple, on vint placer le très Saint-Sacrement. Pour aider à ses travaux, quelques particuliers donnèrent huit arpents de terre et 400 ducats, on put réunir 600 ducats de plus en aumônes. Ces travaux, commencés si pauvrement, avaient déjà absorbé, en 1622, plus de 80,000 ducats, et pour leur venir aussi en aide, le Roi accorda, pendant quatre ans, (de 1570 à 1573) trois douzaines de thons, des *almadrabas* de Cadix.

Lors de la fondation du couvent, cet endroit de la ville était complètement désert, de telle sorte que les habitants y cédèrent avec plaisir tout le

terrain dont on eut besoin. L'édifice fut toujours défectueux; et il en résulta d'incessantes dépenses pour y effectuer des améliorations. L'église, telle qu'on la voit aujourd'hui, fut réédifiée de 1665 à 1705; et la tour fut construite avec des pierres de taille, tirées de l'endroit où se trouve actuellement la belle promenade des *Delicias*. L'Eglise est très spacieuse; on y voit de bonnes peintures, des bas-reliefs en or, et plusieurs grandes chapelles, richement ornées. La chapelle du Tiers-ordre est très artistique et possède en dessous un grand caveau pour des sépulcres. Celle du *Santo Cristo de la Vera Cruz* (la plus ancienne confrérie du couvent) possède une image qui est l'objet d'une particulière dévotion; c'est un crucifix, apporté des Indes et auquel on attribue un grand nombre de miracles.

En 1596, les Anglais détruisirent dans cette chapelle une très belle grille en acajou et en ébène, valeur énorme.

Le couvent de Saint François avait de 70 à 80 religieux, et un très beau jardin potager, d'où on a fait plus tard l'actuelle place de Mina. C'est dans ce jardin qu'existait le fameux Dragon, dont parle Ovide et qui fut malheureusement détruit lors de la formation de cette place.

Pendant le pillage des Anglais, en 1596, ce couvent servit de refuge aux habitants, et put faire front et résister quelque temps à l'ennemi. « Nous

nous renfermâmes dans l'Église de Saint François, dit Abreu, où étaient plus de 3,000 personnes de toutes les classes de la société. Là, on souffrait de la faim et de la soif et surtout de la mauvaise odeur des immondices qui s'y amoncelaient, faute d'autre endroit. On n'y entendait que les gémissements des femmes et des lamentations provoquées par la peur de la mort, à laquelle tous se croyaient déjà condamnés et les religieux en première ligne. Les réfugiés furent enfin obligés de se rendre. L'ennemi pillait l'église, emportant jusqu'aux saints-ciboires parmi lesquels un très riche, en nacre. Ils profanèrent les sépulcres, blessèrent et maltraitèrent les religieux pour obtenir d'eux la remise des richesses qui existaient cachées dans le couvent.

En 1625, lorsque le prince Philibert de Savoie passa par Cadix, il fut logé au couvent de Saint François. La ville se montra fort empressée envers lui, et le 25 décembre on résolut de lui offrir de superbes étrennes pour lui souhaiter la bienvenue. On lui envoya donc : 24 dindons, 100 poules, 24 jambons, une douzaine de boîtes et une douzaine de barriques de conserves, quatre boîtes de desserts, 12 moutons, etc.

En 1810, les cloîtres hauts et bas du couvent servirent de dortoir, pendant très longtemps, aux troupes du Duc d'Albuquerque.

En 1811, c'étaient les cloches du couvent de

Saint-François avec celles des couvents de Saint-Dominique et de la Merced, qui étaient chargées d'aviser quand les ennemis bombardaient la ville. Au mois de juin de cette même année 1811, dit Castro, près du couvent de Saint-François, tombèrent 103 bombes dans un rayon de 150 mètres. Le bataillon des Gardes Espagnoles, logé dans ce couvent, procédait tous les soirs à l'appel sur une petite place située tout à côté.

Une bombe tomba près de la compagnie des chasseurs. Les morceaux des pierres du pavé sautèrent à une grande hauteur sans faire le moindre mal à la troupe, ni au peuple, ni aux différentes personnes qui se trouvaient à toutes les fenêtres. Un autre soir, également à l'heure de l'appel, une bombe tomba à la porte de l'Église de Saint François, connue sous le nom de porte de Saint Antoine, sans que ses éclats fissent non plus le moindre mal aux nombreuses personnes qui occupaient la place.

La chapelle nationale des Français à Cadix se trouve à gauche du grand autel. On y voit un grand tableau moderne d'école française, représentant Saint Louis, roi de France, soumettant un roi Maure. Il fut offert par l'empereur Napoléon III. Cette chapelle sert d'oratoire à la congrégation royale de *la Vela*. Elle est sous l'invocation de Saint Louis et sa fondation remonte à 1621. Elle

fut abandonnée en 1823, par suite de l'émigration de tous les Français de la Péninsule, après la retraite des armées impériales et la chute de Joseph Bonaparte.

En 1846, après 33 années d'oubli et d'indifférence, et par suite des démarches faites auprès du consul de France, par un religieux d'origine française, un rapport fut présenté au Ministre des Cultes en France. Peu de temps après, les Français furent remis en possession de leur chapelle, et le culte y fut rétabli aux frais de cette nation. Le neveu du grand Racine, mort dans le tremblement de terre qui eut lieu à Cadix en 1755, fut enterré dans cette chapelle.

Chapelle de Saint André des Flamands.

La chapelle de Saint André des Flamands est la première à gauche en entrant dans l'Église San Francisco ; un beau rétable en bois doré et richement polychromé en *estafado*, à la façon d'Espagne, occupe tout le fond. Ce rétable se compose de deux corps d'architecture à colonnes torsées superposées dans le style de la première moitié du XVII^e siècle ; le corps supérieur, placé entre les deux fenêtres, abrite un crucifix sculpté, d'assez grande dimension ; la niche inférieure est occupée par une belle statue de l'apôtre Saint André, le

patron de la Nation. Sur les côtés, on voyait encore, en 1845, quatre tableaux d'origine flamande, dont deux représentant des miracles de l'apôtre : *La chute des Idoles pendant une prédication* et *La guérison d'une paralytique*.

Au centre du soubassement du rétable, immédiatement au-dessous de la statue de Saint André, se trouve tracée en caractères noirs sur fond d'or bruni, l'inscription suivante que je transcris textuellement : « Esta obra se acabó siendo majordomo maior de la nacion flamenca i alemana el capitan Paulus de Lutzen, i su compañía Doña M. Teresa Ricardo Ogven. Año 1623 — e se renobó siendo majordomo Don Juan Lepin. Año 1691. » — En voici la traduction : « Cette œuvre a été achevée, étant majordome supérieur de la Nation flamande et allemande le capitaine Paul de Lutzen, dont l'épouse était Doña M. Teresa Ricardo Ogven, en l'an 1623. — Elle fut renouvelée étant majordome Don Juan Lepin, en l'année 1691 ».

A la gauche de l'autel, pend une tablette en bois, sur laquelle on lit un résumé du privilège papal concernant la célébration de la fête de Saint André. — En voici la copie textuelle : « La sagrada congregacion de Ritos, en 9 de Octubre de 1738 años, ocupando la silla de San Pedro N. S. S. P. Clemente XII concedió privilegio à la antigua nacion Flamenca que celebra por su patron, el

glorioso apostol San Andrés, en el convento de N. P. San Francisco, casa grande en esta ciudad de Cadiz, para que en cualquier tiempo que caiga en Domenica de Adviento, el dia de dicho apostol, se diga misa votiva solemne de la misma fiesta de San Andrés — cuyo privilegio se ha conseguido, siendo moyordomo de la dicha antigua nacion Flamenca Don Livino Bernardo Van den Broucke y Don Juan Baptista de Roo, año 1738 ».

« N: S. P. le Pape Clément XII, occupant le siège de Saint Pierre, le 9 octobre 1738, la Sacrée Congrégation des Rites a accordé à l'antique Nation Flamande qui reconnaît pour son patron le glorieux apôtre Saint André, et à sa chapelle située dans le grand couvent de Saint François de Cadix, de pouvoir dire la messe votive solennelle de la fête de Saint André, quand elle tombera le premier dimanche de l'Avent. Ce privilège a été obtenu étant majordome de la dite antique Nation Flamande, Don Liévin Bernard van den Broucke et Don Jean Baptiste de Roo (année 1738) ».

La clef de voûte de cette chapelle porte sur un écusson l'emblème de la Nation, une croix de Saint André.

Dans le vaste vestibule du ci-devant couvent de Saint François, existait jusqu'à l'époque de la révolution de 1834, une chapelle de l'Immaculée Conception, dont l'image taillée en bois a été

transportée à l'Église. Cette chapelle était clôturée par une belle grille en fer, artistement forgée, dans le style du XVII^e siècle. Cette grille vendue par la caisse d'amortissement, se voyait encore, en 1845, à l'entrée du jardin de l'imprimerie de la « *Revista medica* », rue de la Bomba.

Au-dessus de l'arc de cette chapelle, on lit une inscription presque disparue sous le badigeonnage à la *chaux* dont on abuse à Cadix. « *Esta capilla y enterramiento es del patronado fundado por Don Pedro la O. Cette chapelle et lieu de sépulture dépendent du patronat fondé par D. Pedro la O* ». Les titres de cette fondation se trouvent dans les archives des Flamands réunies à celles des hospices de Cadix et déposées aujourd'hui à l'Hospice Provincial.

En 1873, à la suite de la révolution cantonaliste qui éclata à Cadix, les émeutiers envahirent l'Église de Saint Francisco, dans le but de transporter au musée provincial les peintures et les sculptures de prix qui s'y trouvaient.

Dans la chapelle des Flamands, ils enlevèrent à coups de scie, au beau rétable dont nous avons parlé plus haut, les panneaux représentant les miracles de Saint André. A la même époque, la chapelle du Tiers-Ordre, annexée à l'ancien couvent de Saint François, fut démolie, et deux tableaux, provenant de cette chapelle, servirent à remplacer

les panneaux arrachés au rétable des Flamands ; ils représentent S. Cayetan et Saint Jean Nepomucène. Deux autres toiles de grandes dimensions : *Notre Seigneur sur la voie douloureuse* et *l'Oraison au jardin des Olives*, furent suspendus aux murs latéraux de la chapelle de Saint André ; enfin un cinquième tableau, représentant *Saint Michel délivrant les âmes du purgatoire* fut déposé aux pieds de la statue de l'apôtre, devant l'inscription commémorative rappelée plus haut.

Il est à noter que dans ces derniers temps, la dévotion aux âmes du purgatoire attire beaucoup de fidèles dans la chapelle des Flamands, à l'occasion du tableau de S. Michel pour lequel le peuple de Cadix a toujours manifesté une grande vénération ; deux lampes brûlent constamment devant cette image ; à nul autre autel de l'Eglise de Saint François, on ne dit un plus grand nombre de messes.

En 1874, l'ordre étant rétabli à Cadix, les panneaux enlevés au rétable des Flamands furent restitués.

Saint Philippe de Néri. — Saint Antoine. — Saint Paul.

La meilleure Eglise de Cadix, à mon goût, dit Antonio Pons, est celle de Saint Philippe de Néri,

dont le plan est ovale ; mais son élévation est déplorablement gâtée par de très bizarres ornements et par des balcons ou galeries en saillie, placés les uns sur les autres, qui en entourent la façade dont ils rapetissent de beaucoup l'étendue et la hauteur.

L'oratoire de Saint Philippe de Néri fut fondé en 1672 dans l'ermitage de Sainte Hélène. On le transféra en 1679 à l'édifice qu'il occupe actuellement. L'Eglise est très belle et d'une architecture excellente. A l'autel principal, on admire une magnifique image de la Conception, tableau de Murillo. La tradition rapporte que ce tableau fut peint par un haut personnage de la cour et que celui-ci n'ayant pas voulu payer le prix exigé par Murillo, ce dernier en fit cadeau à l'Eglise. Tous les samedis, on y dit une messe, en l'honneur de cette Conception. Au-dessus de l'arc de la Grande Chapelle du presbytère, se trouve aussi un tableau de grand mérite représentant le Père Eternel. Le peintre gaditan Clément Torvisco ou Torres (1665-1730) en est l'auteur. Du côté de l'Epître, se trouve une urne, qui fut placée là le 2 Mai 1843 et qui contient les restes des victimes d'un soulèvement militaire survenu à Cadix, le 10 Mars 1820.

Cette Eglise occupe une place brillante dans les pages de l'histoire contemporaine de l'Espagne.

Dans son enceinte, résonna la voix des fondateurs du régime politique auquel elle est actuellement soumise ; ainsi l'indique une pierre commémorative placée à l'extérieur de l'édifice et dont l'inscription est ainsi conçue : « Aux illustres députés des Cortès Générales et Extraordinaires, qui, réunis dans cet édifice, formèrent le code de 1812, base des libertés de la Patrie, qui abolirent l'inique tribunal de l'Inquisition et dont l'énergie défendit le pays contre l'armée française. En témoignage de reconnaissance et d'admiration, la Municipalité de 1855. »

Ses sessions avaient lieu dans l'Eglise même dont l'intérieur subit dans ce but quelques réformes. On y pénétrait par le Grand Autel, celui-ci, de même que tous les autres autels, était couvert d'un voile. La table du président se trouvait devant le rétable.

Sous un dais, on plaça le portrait du roi Ferdinand VII et un fauteuil tourné. De chaque côté, se tenaient, pendant les séances, deux gardes du corps. On voyait également de chaque côté gravés sur du marbre, les noms de Daoiz et de Velarde, héros de la mémorable tragédie du 2 mai 1808, et un peu plus loin celui de Mariano Alvarez, illustre défenseur de Gérone.

L'amphithéâtre pour les députés se composait de deux rangées de bancs et d'une de chaises. On y

entrait par quatre côtés. Dans cet amphithéâtre se trouvaient en plus de la table du président celles des secrétaires.

En dehors de la porte principale de l'Église, qui ne s'ouvrait que pour les grandes solennités, comme par exemple quand Lord Wellington assista aux Cortès, se trouvait la barre ou barreau, orné de deux grands lions en bronze. Près de la barre, il y avait deux tribunes où les députés lisaient ou prononçaient leurs discours. Les députés pénétraient dans la salle par la petite porte de la sacristie.

Des trois galeries de la rotonde, les balcons en bois des deux dernières n'étaient jamais occupés, et on n'ouvrait au public que la tribune de la première, qu'on avait surnommée le *paradis*. Audessous de celle-ci, on en construisit une autre qui servait de tribune réservée. La chapelle du sanctuaire avait une estrade, qui était destinée aux sténographes et aux journalistes. L'Église resta intacte, et elle ne fut qu'habilement transformée pour le Congrès par l'ingénieur Prat. Ce fut également là que les Cortès de 1823 célébrèrent leurs sessions jusqu'à l'extinction du régime constitutionnel.

« La première visite faite à Cadix le 1^{er} octobre 1862 par S. M. la Reine, accompagnée de son auguste époux, dit un auteur, fut à l'Église de Saint Philippe, peu remarquable comme édifice au

point de vue artistique, mais fameuse dans l'histoire par le souvenir des sessions que les Cortès y tinrent pendant les deux premières époques du régime libéral de notre siècle et la proclamation qui y fut faite de la Constitution de 1812. Cet endroit sacré fut le théâtre dans ces deux époques de scènes bien diverses, de discours véhéments, de grands tumultes et de remarquables triomphes oratoires. Le lieu n'est pas opportun, pour juger ici les législateurs de 1812, sur lesquels, du reste, l'histoire est encore bien loin d'avoir prononcé son jugement définitif. Quand Isabelle II visita cette Église, M. Joseph Marie de la Torre lut à la Reine une ode superbe de laquelle nous extrayons ce qui suit :

Hoy tu piedad á un templo te encamina,
Monumento eternal de nuestra historia,
Do patricios ilustres alta gloria
Ciñeron, que tu faz dulce ilumina
Con claridad divina :
En él brilló la joya que eslabona
El mas bello florón de tu corona.

Alli verás la Virgen sacrosanta,
Que el gran Murillo á lienzo soberano
Llamó del cielo con la diestra mano ;
Imagen divina que el alma encanta,
Y su virtud es tanta
Que quien la adora y su belbad admira,
De purisimo amor feliz se inspira.

Les frais de cette Eglise sont à la charge de la congrégation de l'oratoire. Une tradition rapporte, dit Castro, que dans l'endroit où se trouve aujourd'hui cette Eglise existaient anciennement de vilaines maisons très mal habitées et qu'un vieillard, de vénérable allure, se présenta un beau jour aux pauvres femmes qui y habitaient et leur dit : « *Vous voyez ces maisons si mauvaises? Eh bien, beaucoup d'années ne passeront pas, avant que ceci soit converti en Paradis des Eglises de Cadix.* »

L'Eglise de Saint Antoine n'était en 1609 qu'un petit ermitage placé dans le champ de la Jara (aujourd'hui place de la Constitution).

Le 7 juillet 1669, D. Antonio Ramirez de Barrientos ou Bracamonte de Barrientos, trésorier de la Cathédrale de Cadix, et auteur de l'*Elucidiaire des Médailles de l'île et ancienne ville de Cadix*, bénit cette succursale, qui ne fut déclarée paroisse qu'en 1787. Derrière l'Eglise, dans l'actuelle rue Segismundo Moret, se trouvait, en 1651, l'*Hôpital des Empestés* où on plaça l'image de Saint Antoine. Les effigies de Saint Antoine de Padoue et de Saint François de Paul, que l'Eglise possède, sont d'assez grand mérite. Au-dessus de l'un des autels, on admire un grand tableau du peintre François Torrado, peint en

1762 et représentant Jésus Crucifié. L'*Oracion del Huerto* est signée : *Antonio Gallardo fecit anno 1720*. Dans le rétable du grand autel, on admire une superbe sculpture ancienne de Notre Dame de la Protection, habilement restaurée par Joseph Morillas. Deux très bons tableaux représentent aussi Saint Vincent Ferrer et l'apôtre Saint Pierre.

Dans la sacristie, on remarque le tableau de la Très Sainte Trinité, placé anciennement en dehors du temple à l'endroit où avait l'habitude de prêcher le célèbre missionnaire capucin Diègue de Cadix.

Au mois de juillet de l'année 1811, un boulet des français tomba près des portes de l'Église presque au pied de ce tableau.

Selon l'opinion de plusieurs bons auteurs, Saint Paul a été à Cadix et y prêcha la foi de l'an 50 à l'an 60 de Jésus Christ. Dans une maison de correction, fondée en 1680 sous le nom de « Maison des Recueillies », par l'évêque monseigneur Jean de Isla pour servir d'asile aux pêcheresses repenties, on édifia dix-huit ans plus tard, en 1698, la chapelle ou église de Saint-Paul qu'on réforma en 1787. On doit sa construction à Torcuato Benjumeda et les plans à Cayon, professeur de celui-ci. Dans l'autel principal, qui est magnifique on peut admirer un *Ecce Homo* de grand mérite. Au-dessus de la porte d'entrée de l'Église, on voit un médaillon en marbre

représentant la conversion de Saint Paul. En 1811, une bombe vint tomber aussi dans une maison qui se trouve juste en face de l'Église de Saint Paul, et qui était alors habitée par Joseph-Marie Giobe, consul des États Pontificaux.

Notre Dame du Carmel.

L'Église de Notre Dame du Carmel a appartenu à la Communauté des Carmélites Déchaussées établies en cet endroit, en 1737. Elle se compose de trois grandes nefs et son architecture est de l'ordre dorique. Elle ne renferme rien de remarquable au point de vue artistique ; néanmoins, il y a dans cette église une attraction spéciale, un je ne sais quoi qui émeut profondément les cœurs, et qui la fait visiter de préférence par les plus fervents habitants de Cadix. C'est le culte spécial qu'on y rend à la Sainte Patronne des marins. D'innombrables tableaux, accrochés aux murs représentent des scènes émouvantes, tracées par de mauvais pinceaux, pauvres au point de vue de l'art ; mais riches de foi et de sentiment religieux.

Une mer irritée et orageuse, un ciel obscur, dont la clarté livide des éclairs illumine seule pour un instant les ténèbres, un navire démâté, jouet de la fureur des vagues, et sur le pont duquel on aperçoit des malheureux, épouvantés par la terrible perspec-

tive d'une mort prochaine et presque inévitable, qui élèvent vers le firmament leurs mains suppliantes; toutes ces scènes représentées par ces modestes peintures inspirent aussi bien la terreur et la compassion à ceux qui les contemplent que si c'étaient de purs chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'art. Dans le fond du tableau, entourée d'une auréole resplendissante, à la lumière de laquelle se disperse la vapeur impure des nuages, rayonne l'image de Notre Dame, qui, ne restant jamais sourde aux prières de ceux qui se fient à son intercession, leur apparaît pour réanimer leurs espérances, pour calmer la furie des éléments déchaînés, pour guider vers un port sûr, ce navire perdu sur l'abîme des vagues.

Ces tableaux sont des récits muets d'événements réels, témoignages éloquents de miracles dûs à l'intercession de la Vierge, et déposés dans cette Église par ceux-là mêmes qui furent mêlés à ces drames terribles de la mer.

Qu'importe la pauvreté de la peinture? Qu'importe aussi le mauvais goût architectonique qui domine dans la façade du temple? Cette Église est le premier objet de l'attention du navigateur, prêt à mouiller à l'abri des plages gaditanes. Vers elle, il tourne ses yeux remplis de larmes de reconnaissance lorsqu'il voit l'image de la Sainte Patronne, jamais en vain invoquée par lui au milieu des houles et

des tempêtes de la haute mer. Les pieds nus, la tête découverte, le cœur plein de ferveur et de reconnaissance, sentant encore sur leurs épaules le poids du rude mât, qui, peu auparavant, se courbait sous la fureur des vents, les tristes naufragés viennent en cette Église entonner leurs prières, au milieu des harmonies de l'orgue, et du bruit des chants sacrés, dans le grand éclat des lumières qui inondent l'autel, derrière la fumée de l'encens. Derrière eux, accourt le peuple, dont ils ont auparavant imploré la charité pour donner un plus vif éclat à cette cérémonie et qui, après avoir jeté son aumône devant la toile peinte destinée à rappeler la terrible scène, va en écouter le récit des lèvres de l'orateur sacré, et élever aussi, vers le Très-Haut, ses ardentes prières. Tel est le motif de la prédilection des Gaditans pour cette Église, dans laquelle Notre Dame du Carmel est l'objet d'un culte tout spécial et constant. Cette Eglise fut consacrée, en 1810, par Monseigneur Pedro Gravina, archevêque de Nicée et Nonce apostolique en Espagne.

Cette même année, on y transporta pompeusement de l'Église de Saint-Joseph le cadavre de l'amiral espagnol Frédéric Gravina, mort le 9 mars 1806, des suites des blessures reçues à la bataille de Trafalgar. (Postérieurement ses restes furent transférés à S. Fernando).

Le 2 Mai 1810, les habitants de Cadix voulurent rendre des honneurs solennels à leurs illustres concitoyens, morts à Madrid, pour l'indépendance Espagnole, deux ans auparavant. L'Église des Carmélites Déchaussées se remplit alors de peuple. Le cardinal de Bourbon, archevêque de Tolède présida la cérémonie. Parmi les assistants on remarquait le général Castaños, président du Conseil de Régence, le Nonce de Sa Sainteté, les Ministres, les Grands d'Espagne, les Magistrats, les Généraux Espagnols et Anglais de l'armée de terre et de mer et beaucoup d'officiers des trois nations amies : Espagne, Portugal et Angleterre.

Au-dessus de la porte principale de l'Eglise, on lisait sur une pierre noire, les vers suivants :

*A los que mueren dandonos ejemplo
No es sepulcro el sepulcro, sino templo.*

Le 12 Juillet 1811, le Conseil municipal se trouvant à l'Hôtel de Ville, sous le feu des Français, alla célébrer une assemblée générale dans la chapelle de la confrérie de Notre Dame du Carmel, située en face de la sacristie, dans le couvent des religieux de cet ordre. Le 31 Juillet de cette même année 1811, un *Te-Deum* solennel fut chanté dans cette Église par le Cardinal de Bourbon pour célébrer la victoire de Salamanque.

Les députés sanctionnèrent la Constitution, le 18 mars 1812. Le 19, on en promulgua solennellement les articles et les Députés et la Régence lui prêtèrent serment ce même jour aux Cortès. Ce jour-là, le 19 mars, tous se dirigèrent alors, en procession, du palais des Cortès à l'Eglise du Couvent du Carmel, où on célébra une messe et où on chanta un *Te Deum*. Toute la troupe était sous les armes et formait la haie, depuis l'église Saint Philippe de Nery jusqu'au Couvent du Carmel par les rues de Sainte Inés, Torre, Place de Saint Antoine, rue Linares et Alameda.

Dès la veille, les édifices des légations du Portugal et d'Angleterre, étaient couverts d'ornements sur lesquels on voyait plusieurs Hercules avec des massues, chassant de la terre les bêtes féroces et les tyrans. Dans l'Eglise se trouvaient en ce temps déposés les restes du Duc d'Albuquerque, mort ambassadeur à Londres, et ceux de D. Frédérico Gravina. De cette façon, venaient à assister à l'acte le plus solennel de l'indépendance Espagnole : le sauveur de Cadix et le héros de Trafalgar.

Les Cortès votèrent pour le repos de l'âme de leur Président Vicente Morales de Suarez, juge de cour à l'audience de Lima et député du Pérou, qu'une messe et un nocturne fussent célébrés à l'Eglise des Carmélites Déchaussées, le 7 avril à

10 heures du matin, en présence de tout le chapitre de la Cathédrale. « L'Église du Carmel, s'écrie Perez Galdós, dans son roman *Cadix*, dont le grand portique, faisant face à l'Alameda, appelle l'attention du touriste ! Cette façade n'est certainement pas un chef-d'œuvre de la bonne époque de notre architecture, mais l'imagination de l'artiste l'a orné luxueusement de mille traits qui lui donnent une certaine beauté que la mer, voisine de l'Église, semble rendre plus piquante encore. Je ne sais pourquoi ce frontispice m'a toujours paru ressembler aux poupes des grands navires de l'antiquité. On dirait même qu'il se meut, gaillardement secoué par le vent et les vagues. Les saints qui lui servent d'ornement ressemblent à de gigantesques fanaux, les ouvertures destinées aux autels, les grillages, les niches, les cannelures des colonnes salomoniques, tout me semble appartenir au domaine de l'ancienne architecture navale ! »

Bénédiction de Dieu. — Notre Dame du Rosaire (Saint Caveau). — Saint Laurent, martyr. — Saint Augustin.

Sur les instances de Paul de Cadix, de l'ordre des Capucins (1643-1694), on érigea dans la ville plusieurs chapelles, qui prirent pour titres quelques-

unes des invocations qu'on donne à la Sainte Vierge.

Une de ces chapelles fut celle de la Bénédiction de Dieu, établie en 1690, et qui se trouve aujourd'hui incorporée à l'Église des Carmélites Déchaussées, servant de sanctuaire en vertu d'une cession que l'archiconfrérie du *Terreno proprio* fit à ces religieux, en 1737. Notre Dame du Rosaire est la patronne de Cadix, par décision du chapitre de la Cathédrale et de la Municipalité et conformément à un vœu fait en 1630. Cette décision fut confirmée le 9 novembre 1755, à l'occasion du fameux tremblement de terre et Pie IX l'approuva par un rescrit apostolique du 27 juin 1867.

A l'origine, l'Église de Notre Dame du Rosaire n'était qu'un simple ermitage, fondé en 1567 par Garcia de Haro et quelques autres personnes pieuses, dans des maisons appartenant à une dame portugaise, dont on ignore le nom. On se proposait d'y donner asile à quelques dévotes. Celles-ci formèrent plus tard la communauté des Augustines chaussées du couvent de la Chandeleur. Cet oratoire abandonné par ses premières propriétaires, qui allèrent habiter celui de la Chandeleur, devint en 1593 ermitage et succursale de paroisse.

Il y avait alors à l'Hôpital de la Miséricorde une ancienne confrérie de nègres sous le titre de Notre Dame du Rosaire. Transférée à cet ermitage

elle lui donna le nom et l'invocation du Rosaire. A la demande du curé de cette Église, D. Francisco Quincoya, on plaça, en 1658, sur son autel principal une magnifique image de Notre Dame de la Consolation; mais elle n'en perdit pas pour cela son vocable du Rosaire. Cette Église consistait à peine en une seule nef, excessivement petite et très incommode pour le service du culte et pour le public. Elle resta ainsi jusqu'à l'arrivée à Cadix de Joseph Saenz de Santa Maria, marquis de Valde-Inigo, ecclésiastique très charitable.

La Congrégation de la Retraite Spirituelle, venant de s'y établir, tous ses congréganistes désiraient choisir un endroit où ils pourraient vaquer librement à leurs exercices religieux, sans les distractions, ni la gêne qu'ils éprouvaient inévitablement à l'Église du Rosaire, où ils les célébraient par une faveur toute spéciale du sacristain Pierre Joseph Curado.

On fit à cette époque un travail de maçonnerie dans l'Église et on découvrit par un pur hasard un souterrain ou cave ancienne, dont on ignore l'origine, où ils s'empressèrent alors de transporter leurs exercices, donnant à cet endroit souterrain le nom de *Saint Caveau*, origine du magnifique *Caveau* qui y existe aujourd'hui fondé par le marquis de Valde-Inigo.

Le marquis de Valde-Inigo fit avec son propre

pécule et quelques aumônes l'acquisition du terrain nécessaire. Il chargea ensuite Torcuato Cayon de mettre à exécution ses plans, pour une magnifique Église souterraine sous celle du Rosaire. Il dota en outre celle-ci de deux nefs de plus. La construction en fut commencée dans les premiers jours de l'année 1781. Cayon mourut avant d'avoir pu fermer les voûtes du *caveau*, et il fut remplacé dans ces travaux par son élève Torcuato Benjumeda. On termina les travaux en 1783. Il y avait dans la voûte de l'Église de magnifiques tableaux du célèbre peintre Clément Torvisco ou Torres ; l'humidité a fini par les faire disparaître.

Dans le presbytère, au-dessus de la porte qui donne sur la sacristie, on voit un bon tableau de Jean Herrera, représentant la très Sainte Trinité. Dans le *caveau* où *seuls les hommes peuvent pénétrer*, on admire un magnifique *Sauveur*, dû au célèbre gaditan Gandulfo.

Le tableau de Notre Dame du Refuge, placé à l'entrée du caveau, dans la rue du Rosaire, est dû au peintre allemand Joseph Riedmayer.

L'Église de *Saint Laurent Martyr* fut fondée par l'évêque Laurent Armengual de la Mota, originaire de Malaga. La première pierre en fut posée en 1723, et cet évêque consacra l'Église le 1^{er} août 1729. Il mourut le 15 mai 1730 à Chiclana

et le lendemain 16, on enterra son corps dans le caveau de la chapelle principale et du presbytère de l'Église de Saint Laurent, comme il en avait témoigné le désir, au lieu d'être déposé dans la chapelle des Reliques de l'ancienne cathédrale où on avait l'habitude d'ensevelir tous les évêques.

On admire dans cette Église trois sculptures d'un assez grand mérite représentant : Notre Dame des Douleurs, le Jésus des affligés (dû à Pierre Sterlinch, habitant de Sanlucar de Barrameda) et la Vierge des Afflictions. On y voit aussi deux grands tableaux sur les autels du *Crucero* : l'un représente Saint Liborio, l'autre Saint Raphaël.

Pendant plus de trente ans les religieux Augustins prétendirent fonder un couvent à Cadix, sans parvenir à en obtenir la permission, à cause de l'exiguité de la ville et des communautés nombreuses qui les y avaient précédés. Leur lutte principale n'était pas avec le peuple ni avec leurs représentants, mais avec le couvent des Franciscains, fondé depuis longtemps. Ils parvinrent enfin à obtenir du conseil l'autorisation requise, le 31 octobre 1617, Mgr Jean de Cuenca était alors évêque de Cadix et Diègue Escobar, corrégidor.

Le provincial d'Andalousie en entreprit la fondation dans des maisons appartenant à Laurent Herrera Betancor, régisseur de la ville et capitaine

portugais, situées dans les principales rues du commerce. On créa en cet endroit un oratoire dont les RR. PP. Alonso Ganillo et Jean Enriquez prirent possession le 23 novembre 1617. Le licencié Alonso de Zetina était alors vicaire général. On donna à l'oratoire le titre de Notre Dame des Neiges indiqué par le fondateur. On commença ensuite à bâtir l'Église ; et dès l'année 1690 au cours de laquelle le Père Conception écrivait son *Histoire*, elle se trouvait, à l'en croire, telle qu'on la voit aujourd'hui. On étudia la Philosophie dans ce couvent dès l'année 1658.

Une partie de cet ancien couvent est converti actuellement en maisons particulières ; dans le reste, existent un collège particulier et l'Église destinée au culte, avec le strict nécessaire pour son service. C'est une des meilleures Églises de Cadix, et elle contient d'excellentes sculptures, entre autres un christ de Jean Martinez Montañes, et un Notre Seigneur de l'Humilité et de la Patience, de Pierre Roldan, fameux artiste de Séville. Il y a aussi deux tableaux de Domingo Alvarez : l'un représente Saint-Thomas de Villanueva, faisant l'aumône aux pauvres, l'autre Sainte Rita en extase, accompagnée d'un ange. Deux autres tableaux du célèbre peintre Clément Torvisco ou Torres (1662-1730) représentent : l'un Sainte

Anne avec sa fille, encore enfant, et l'autre Saint Augustin.

Dans les hauts cloîtres du couvent, on voyait le portrait du religieux Ciriaco Angel de Toledo (1712-1776) placé parmi ceux des individus les plus illustres, par leur sainteté, leur talent littéraire ou leur dignité que ce couvent possédât, et au-dessus de cette toile on lisait l'inscription suivante : « Ciriaco de Toledo, fils de cette ville et de ce couvent, Père discret envoyé à Rome par cette province. Nommé son secrétaire et provincial par Clément XIII en 1760, et prorogé pour six ans dans le provincialat par le même Saint Père en 1763 ».

Ponz, dans son *Voyage en Espagne*, dit : « Dans l'Église, il y a un rétable en marbre, fait à Gênes et dédié à Saint Nicolas Tolentino. Le grand autel, de même que son rétable, construits sous la direction de Pierre Angel Albisu sont d'une assez bonne architecture, décorés de colonnes composites. La sacristie est pleine de tableaux. Quelques-uns sont des copies de Murillo. L'un d'eux représentant un Concile m'a paru du flamand Jordaens. Les cloîtres, hauts et bas servirent pendant longtemps de dortoir aux soldats du duc d'Albuquerque en 1810.

M. de Castro dit, dans son *Guide du Voyageur à Cadix*, qu'il existe dans cette Église un tronc d'oranger avec deux croix au milieu. Le chroniqueur

Gil Gonzalez Davila écrit en effet ceci, dans la *Vie et Exploits du Roi Philippe III* :

« Un jeudi, le 2 janvier de cette année (1620), un esclave nommé Antoine, naturel de Mozambique, cassant en deux, dans l'Alcazar de Séville, le tronc d'un oranger appartenant à Juan Gallardo de Cespedes, *veinticuatro* de Séville, pour le jeter au feu, découvrit au milieu, très bien formées, deux croix pareilles, une de chaque côté. Le jour où on fit cette découverte, il y eut une grande tempête et on perdit la flotte qui se dirigeait vers les Philippines ». On montre ce tronc aux fidèles pendant la Semaine Sainte.

Lors de la guerre entre les Espagnols et les Français en 1808, la maison du consul de France ayant été démolie, ce fonctionnaire réussit à se soustraire à la colère du peuple en se réfugiant dans l'Église de Saint Augustin d'où il put sortir ensuite, à grand peine, pour passer à bord de l'escadre française.

Sainte Catherine ou Capucins.

Notre Dame de la Palme.

L'Église de Sainte Catherine est remarquable par les nombreux bijoux artistiques qu'elle renferme. Ce sanctuaire a appartenu aux religieux de l'ordre des Capucins qui y transférèrent leur communauté

en 1641, après la destruction de l'hôpital qu'ils avaient d'abord fondé dans un ermitage près de la porte de la Caleta. Cette communauté eut de grands bienfaiteurs. Entre autres, le riche gènois Jean Violato, au XVII^e siècle, qui fit en mourant un legs de 500 piastres fortes de rente et douze beaux tableaux de Murillo. Au-dessus du grand-autel, on admire le tableau de la *Bénédiction de Sainte Catherine*, dont la circonstance d'avoir été la dernière création du prince des peintres andalous (Murillo) augmente encore en quelque sorte la valeur.

Ce fut lorsqu'il travaillait à ce tableau que, précipité de son échafaudage, Murillo souffrit la lésion qui peu de temps après devait amener sa mort, à Séville, le 3 avril 1682.

Au musée de peintures de l'Académie des Beaux-Arts de Cadix, existe un tableau (n° 133 du catalogue de 1876) peint en 1862 par le sévillan Manuel Cabral Bejarano, représentant la chute de Murillo. Un autre tableau (n° 151) du peintre madrilène, Alexandre Ferrant y Fischermans, représente la même scène. Il y a là, en outre (n° 156) un portrait de Murillo (copie de Tobar) dû au peintre gaditan Joseph Garcia Chicano. D'après Ponz, le jeune Ménésès, élève de Murillo, termina le ciel (ouvert avec les anges et les saints) de ce tableau, resté inachevé, sans toutefois toucher

à aucune des figures. Ce fameux tableau est entouré de cinq autres de Ménésès, au pinceau de qui on doit également ceux qu'on admire dans les trois chapelles de la droite.

Au-dessus de la porte de la sacristie, dit Ponz, on voyait un *Ecce Homo*, de Murillo, de plus d'un demi corps, tableau excellent. Ce tableau se trouve aujourd'hui au Musée de Peinture de l'Académie des Beaux-Arts et est inscrit sous le n^o 34 dans le catalogue de 1876.

Dans le jardin de ce couvent se trouve un dragon ; la gomme rouge qui en découle est appelée par les droguistes sang-de-dragon. Bowles dit que c'est le seul dragon qu'il ait connu en Espagne.

En 1809, le R. P. Mariano de Sevilla, gardien des capucins, fut acclamé par le peuple, gouverneur de Cadix, comme étant la personne en qui tous avaient le plus de confiance. Mariano de Sevilla n'accepta toutefois le commandement que comme aide-gouverneur de D. Félix Jones.

Cette même année 1809, on amena au couvent des Capucins, le marquis de Villel. Il y fût reçu sur le seuil de la porte par Mariano de Sevilla, qui le retint comme prisonnier. Mariano ordonna aussitôt après qu'en retirât du fort de Sainte Catherine les généraux Joseph de Iturrigaray et Jean Carrafa et

qu'on les conduisit au couvent, pour y rester sous sa garde.

En 1811, Mariano de Sevilla qui occupait encore le poste de gardien des Capucins était considéré comme la providence des malheureux. Son couvent servait d'asile au peuple.

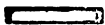
Les établissements publics d'éducation y furent transférés. Les évêques d'Orense et de Calahoray habitaient, de même que D. Alvaro Caredo et Simon Lopez, plus tard évêques de Malaga et d'Orihuela.

Mariano de Sévilla pourvoyait aux besoins d'un grand nombre de pauvres militaires, de veuves, de religieux, d'ecclésiastiques séculiers qui avaient fui des endroits envahis par les Français, et cela bien que la communauté se composât alors de 130 individus, dont plusieurs étaient aussi des capucins accourus de différents lieux en quête d'un refuge.

Le 13 juillet 1811, le chapitre ecclésiastique fut transféré à l'Église des Capucins, et établit son sanctuaire à la chapelle du Tiers-Ordre qui appartenait aux mêmes religieux. C'est là qu'ils célébrèrent les divins offices de leurs assemblées. Les Capitulaires habitaient les dépendances du couvent. On ne pouvait alors continuer à demeurer dans la Cathédrale; car elle se trouvait sous le feu des ennemis.

Le chapitre demeura à l'Église des Capucins jusqu'au 30 octobre au matin. Le soir de ce même

jour, on chanta déjà les vêpres à la Cathédrale. Le chapitre, reconnaissant que les capucins eussent consenti à ce que leur Église lui servit de cathédrale, et leur chapelle du Tiers-Ordre de paroisse s'associa en quelque sorte avec ses religieux, et accorda un siège dans le chœur parmi les dignitaires de l'Église pour le gardien de ce couvent et pour tous ses successeurs. Le chapitre offrit au couvent de le prendre sous le patronat de son Église et le 8 mars 1813, le R. P. Gardien, dressa les actes par lesquels la communauté avec l'approbation de son provincial, accordait au chapitre le dit patronat.



Dans la rue Saint Léandre, au quartier de la Viña, se trouve la chapelle de Notre Dame de la Palme, fondée en 1662 par le R. P. Paul de Cadix. Elle est fort petite mais le peuple gaditan a pour son image tutélaire une toute particulière dévotion. Cette dévotion est due, à ce que, lors du tremblement de terre du 1^{er} Novembre 1755, le peuple ayant prié devant cette image, obtint de cette façon que l'eau de la mer se retirât.

Les courts récits que nous avons pu voir sur ce grand tremblement de terre, le plus grand que Cadix ait jamais éprouvé et presque le seul d'importance, épouvantent le lecteur. Le tremblement se produisit sur toute la côte, depuis le

détroit, jusqu'au delà de Lisbonne, et dans l'intérieur jusqu'à Cordoue et une partie de la province de Jaën.

Cadix fut une des villes qui souffrirent alors le moins de dégâts dans leurs édifices; mais ce fut peut-être celle qui compta le plus grand nombre de victimes. Ce fut le 1^{er} novembre, par un jour clair et serein, mais d'une atmosphère chargée, qu'à neuf heures du matin on sentit, du Nord au Sud, un très fort tremblement de terre. Quelques uns disent qu'il dura huit ou dix minutes. Nous supposons exagérés ceux-là même qui ne parlent que de quatre minutes, et nous sommes portés à croire qu'il y eut plutôt plusieurs oscillations en dix ou quinze minutes. Beaucoup de parties d'édifices s'écroulèrent alors, entre autre la croix de la tour du couvent de Saint Dominique. Quant à toutes les autres tours de la ville on les vit se tordre et se redresser comme si elles eussent été faites d'un bois flexible.

La marée montait, et les eaux de l'Océan menaçaient de dépasser de beaucoup le niveau de la ville. Leur fracas était terrible. Vers onze heures du matin, cette mer impétueuse, détruisant sur son passage les murailles et les remparts du sud-ouest de la ville, pénétra par le quartier de la Viña, et les eaux arrivèrent jusqu'aux portes de la chapelle de la Palme, emportant avec elles dans leur fureur,

les bois mis là pour la construction de l'Hospice qu'on bâtissait alors, et tout ce qu'il y avait au rez-de-chaussée de l'établissement, qu'il fut malheureusement impossible de sauver. Du côté des quais, l'eau pénétra jusqu'à la rue Nueva, où elle fit de bien plus grands dégâts que partout ailleurs, et renversa toutes les boutiques qui s'y trouvaient établies. A la chaussée de Porte de Terre, les eaux venues des deux côtés, se joignirent. Puntales Matagorda, Fort-Louis, le pont Zuazo, le Trocadero, la Carraca, de même qu'une grande partie des autres petites populations qui entourent la baie étaient inondés.

Dès le commencement de ce tremblement de terre tous les habitants accoururent aux places, aux rues principales et surtout aux Églises, demandant miséricorde à grands cris. A la vue de cet état si imposant de la mer, tous s'embrassaient comme pour se préparer à mourir. Un grand nombre de personnes en voiture et à cheval, trouvèrent la mort sur la route de San Fernando où ils allaient chercher un refuge. Le capitaine qui se trouvait de garde à la Porte de Terre en ce moment, Manuel Boneo, capitaine du régiment de Soria, apprenant ces malheurs par deux jeunes gens (qu'on assura plus tard avoir été Saint-Servan et Saint-Germain) fit fermer cette porte, empêchant ainsi par la force des baïonnettes, la fuite imprudente des habitants.

De toutes les Églises, de tous les Couvents, sortaient des processions avec un grand nombre d'images religieuses. Les plus grandes de ces processions, et celles à qui on attribue plus particulièrement le retrait des eaux, furent celles qui sortirent de Saint-Dominique portant l'image du Rosaire et le Saint-Sacrement, et celle qui sortit de la Chapelle de la Palme avec un étendard qui est encore conservé aujourd'hui.

La première de ces processions alla implorer Dieu à la muraille de Santo Domingo, l'autre prit place dans la rue Saint-Léandre même et l'eau y baignait les pieds des fidèles. Les deux furent simultanées et les eaux se retirèrent aussitôt avec autant sinon plus d'impétuosité qu'elles n'étaient entrées.

Quelque variation des fonds de l'Océan a certainement dû contribuer à ce grand phénomène du flux et reflux de la mer. A 2 heures de l'après-midi tout était fini et il ne restait de cette catastrophe que la douleur des malheurs éprouvés et la naturelle appréhension d'une nouvelle catastrophe. Pour y échapper on fit des vœux et des promesses générales et particulières. C'est depuis lors que Notre Dame du Rosaire est invoquée comme patronne de Cadix. On célèbre chaque année à Saint-Dominique une fête solennelle en présence du chapitre et du Conseil Municipal,

et à la chapelle de la Palme une procession le jour de la Toussaint.

**Saint Dominique. — Sainte Marie.
Notre Dame de la Piété. — Populo.
Saint Joseph.**

L'Église de Saint Dominique est une des premières et des plus belles de Cadix. Sa construction toute de pierres de taille, payée presque en totalité par le capitaine Dominique de Monares, fut commencée en 1645, sur les instances de Paul de Cadix, de l'ordre des Capucins.

Le 16 novembre de cette année, on décida la fondation du couvent de Saint Dominique, dont l'hospice existait déjà depuis 1630. Dès les temps les plus reculés, existèrent dans ce couvent plusieurs confréries, comme celles de Sainte Anne, de Sainte Thérèse, de Notre Dame du Carmel et celle du Rosaire, titulaire de ce couvent, parce que, lorsqu'on éleva les murs de l'édifice, on rencontra cette même image qu'on vénère encore aujourd'hui, dans un dégoûtant dépôt d'ordures où l'avaient probablement jetée les Anglais protestants, lorsqu'ils saccagèrent la ville en 1596.

Aujourd'hui, le temple est consacré au culte. Une partie du couvent est détruite, l'autre sert long-

temps d'asile, sous la direction de l'évêque, aux orphelins du choléra.

Le chœur de l'Église fut construit par l'architecte Alexandre Marie Pavia. La croix de la tour du couvent tomba lors du grand tremblement de terre de 1755. Les cloîtres hauts et bas servirent également, pendant bien longtemps, en 1810, de dortoir aux soldats du duc d'Albuquerque. C'étaient les cloches de ce couvent qui, avec celles de la Merced et de Saint François, avisaient, en 1811, chaque fois que les Français bombardaient la ville.

Le couvent de Sainte Marie et son Église fut le premier monastère qui s'établit à Cadix après sa conquête. Il fut fondé en 1527, par Beatriz de Silva, dame portugaise, de noble origine, et installé le 14 mai de cette même année, dans l'ermitage de Sainte Marie. Mgr Jérôme Théodolo était alors évêque.

L'ermitage se composait presque de ce qui est aujourd'hui l'Église, et ce fut plus tard au-dessus, qu'on éleva le couvent, pendant l'épiscopat de Mgr Placido Pacheco de Rivero, et qu'on l'étendit jusqu'où on le voit arriver aujourd'hui. Le pillage des Anglais, en 1596, le détruisit et le brûla tellement que pour sa réparation on eût besoin de très fortes aumônes et de donner son patronat à Etienne Blanqueto, gênois et régisseur de Cadix.

La famille de ce gênois jouit pour ce motif, pendant longtemps de grands privilèges. Comme patron, il fit terminer la grande chapelle et ses rétables et légua au couvent de très fortes sommes. Cette Église possède une très précieuse image de Jésus Nazaréen, dont le culte est entretenu par une confrérie religieuse. Tout le peuple gaditan professe pour cette image une très grande dévotion. Dans cette Église, existent en outre la confrérie du Saint Enterrement et celle de Notre Dame de la Solitude.

On peut admirer dans l'Église de Sainte Marie Notre Seigneur Jésus Christ, dans le Saint Sépulcre, placé dans une urne magnifique, tout en argent, appartenant à la Royale Confrérie du Saint Enterrement. Cette urne superbe fut faite aux frais de la Confrérie. Manuel Ramirez et Pierre Sardin, orfèvres gaditans en commencèrent la construction en 1853; le premier, seul, en resta chargé, trois ans plus tard. On ne la présenta au public qu'en 1860. Le style en est gréco-romain et la base a 22 ovales, représentant dans de beaux bas-reliefs, tous les attributs de la Passion. On voit gravées, ciselées sur fond reluisant, plusieurs groupes de feuilles d'acanthé, entrelacées de rubans. L'urne repose sur ses quatre extrémités, ayant pour base de très beaux ornements et son fond extérieur a la forme d'une grande coquille.

Sur la face antérieure, on a placé les armes de l'Espagne et l'écusson de la confrérie, entrelacés avec des feuilles et des rubans, sur de belles moulures reluisantes avec des appliques très bien ciselées.

Trois ordres de festons, isolés, tombent de sa corniche; ceux du milieu servent de guirlande à quatre coquilles qui ont dans leur centre un nombre égal de panaches auxquels viennent s'unir les latéraux formés par les tulipes; les autres imitant une fleur de quatre feuilles fermées, pendent de ses angles, composés de feuilles d'acanthe, entremêlées de *cartelones* qui se confondent avec plusieurs autres feuilles de différentes classes et couvrent en partie les vitres qu'on entrevoit à travers les découpures, soutenant la coupole de l'urne, dont l'extrémité est formée par un ange. Cet ange est actuellement remplacé dans l'urne, de même que la coquille. L'ange doit être substitué par un groupe et on doit y placer de plus les lanternes qui manquent. Sa Majesté la Reine Isabelle II donna six mille *duros* pour qu'on terminât les ornements de ce précieux bijou. L'ange est représenté, adorant le Seigneur, et tenant embrassé le symbole de la Rédemption. Intérieurement, le ciel de l'urne se trouve orné par des nuages très bien peints. Le saint Cadavre est très ancien et on en ignore l'auteur.

M. Ramirez, auteur de l'urne, peut être orgueilleux de son travail, qui le place ainsi au niveau des meilleurs artistes de son genre.

Trois religieuses directrices du couvent du Caballero de Gracia, vinrent de Madrid pour fonder à Cadix le couvent des religieuses de la Conception déchaussées, établi en 1668 par le chanoine Jérôme Fernandez de Villanueva. Sur les autels de cette Église, située dans la rue Montanes, on admire quelques beaux tableaux de Pierre del Pozo, célèbre peintre de Séville. Le monument de cette Église, assez simple du reste, fut fait par ordre de Gaspar de Molina y Saldivar, Marquis de Ureña.

Lorsque Antonio Franco, de retour de Rome, attendait, en 1587 à Cadix, le départ des galions pour la Terre Ferme, il fit une belle image représentant la Vierge du Populo, qui fut pendant longtemps l'objet d'une grande vénération de la part de tous les gaditans. Elle fut achetée par Agustin de Orozco qui la fit placer au-dessus de l'ancienne porte de la ville, située en face de la baie.

En 1596, lors de l'invasion anglaise, les ennemis firent feu à plusieurs reprises contre cette image placée dans un endroit si public. Tout le cadre de ce tableau resta criblé de balles, la toile ne reçut

que cinq coups dans le fond du tableau et l'image resta intacte.

Plus tard, en janvier 1599, selon ce qu'on voit dans les actes de la Municipalité, on édifia, en cet endroit sous la voûte formée par le mur, la chapelle du Populo. On chargea de sa construction le régisseur Fernando de Anasco. On la rebâtit en 1621 et sa façade fut réformée en 1851. Elle appartient aujourd'hui au patronage royal. On y admire un grand tableau représentant la fameuse invasion des Anglais en 1596.

Saint Joseph est patron de Cadix depuis le 10 avril 1767. La paroisse de ce nom est située hors des murs, à deux kilomètres de la porte de la ville. Au début, ce n'était qu'un simple ermitage fondé au commencement du XVII^e siècle par le capitaine Christophe de Rosas, auteur d'un célèbre traité sur les fortifications. L'actuel édifice fut construit en 1787 par l'évêque Joseph Escalzo y Miguel et sous la direction de Torcuato Benjumeda. L'aspect des tours et de la coupole ressemble à l'Église de Saint Pierre de Rome. La statue en marbre placée au-dessus de la porte d'entrée est de Cosme Velazquez. L'intérieur et l'extérieur de l'Église sont de l'ordre ionique. La plus grande des trois nefs est ornée de pilastres doriques.

Le cadavre de l'amiral espagnol Frédéric Gravina, qui succomba le 9 mars 1806 aux graves blessures

reçues au combat de Trafalgar, resta déposé en cette Église jusqu'à ce qu'on le transférât, en 1810, à celle du Carme.

**Saint Jacques. — Paroisse Militaire. —
Saint Jean de Dieu. — Notre Dame de
la Merci. — Notre Dame des Remèdes.
— Notre Dame des Angoisses. —
Divine Pastora. — Saint
Séverin.**

Dès le XV^e siècle, il existait dans les environs de Cadix un petit ermitage dédié au Saint Patron de l'Espagne, Saint Jacques, apôtre. Jusqu'en 1564, les Gaditans n'ont voulu admettre dans leur île aucun ordre religieux.

Sous le règne de Philippe II, Jérôme Teodolo, alors évêque de Cadix, voyant les rapides progrès que les enfants faisaient dans les lettres, dûs à l'éducation donnée par quelques pères jésuites, obtint pour eux la permission de fonder un collège dans des maisons placées à côté de l'ermitage de Saint Jacques, sous la condition expresse qu'ils apprendraient gratuitement à tous les Gaditans à lire et à écrire, la doctrine chrétienne et la grammaire latine. Le premier recteur en fut alors le père Diègue Lopez, et le plan d'études ne tarda

pas à devenir plus vaste et à s'étendre à la haute latinité et à la philosophie.

En 1596, lors du pillage de la ville par les Anglais, l'Église fut saccagée et détruite. Les Anglais démolirent les riches retables, les autels, les images et tout ce qu'ils trouvèrent de beau dans le temple. Ils déchirèrent les ornements et s'en firent des vêtements ; rien n'y fut laissé intact. Ils brûlèrent tous les livres de la bibliothèque et en semèrent les lambeaux par toute la maison, dans l'Église et dans les rues. Ils mirent le feu à la sacristie après l'avoir dévalisée. Ils outragèrent, blessèrent et assassinèrent plusieurs religieux, car alors comme aujourd'hui, l'animosité des réformistes visait surtout les Jésuites. Ils mirent le feu à l'Église afin de la détruire complètement ; mais comme elle était construite en forme de voûtes, le feu ne parvint à brûler que le chœur.

En fait de tableaux, on ne put conserver que celui de la Très Sainte Trinité, qui avait été toutefois lacéré de plusieurs coups de couteau. Ce tableau se trouve aujourd'hui en face de la chaire. On l'avait emporté en Angleterre où il fut racheté. Il représente le Père Éternel avec une couronne royale ou une tiare pontificale, tenant dans ses bras le Christ mort et l'Esprit Saint.

On fit au collège et à l'ermitage toutes les réparations possibles, mais on avait besoin d'une bonne

Eglise et surtout d'un bon édifice, à cause de la grande quantité de missionnaires qui partaient de là continuellement pour l'Amérique et pour l'Asie. Jean-Baptiste de Arguijo, son épouse Sébastienne Perez de Guzman et la mère de M. Arguijo, Pétronille Manuel, furent les fondateurs du collège et de l'Eglise tels qu'on les voit aujourd'hui.

Une inscription placée au pied de l'escalier du presbytère en fait mention en ces termes : « Cette voûte et ce caveau sont de Jean Arguijo, de Pétronille Manuel et de Sébastienne Perez de Guzman, fondateurs de ce collège ».

De plus, dans le dôme de l'Eglise, on voit quatre écussons représentant les armoiries de la famille.

Dans le livre de comptes de la fondation du Collège des Jésuites, et dans le rapport de son administration en 1658, conservés aux archives des propriétés de l'État, on peut lire ce qui suit : « Madame Pétronille Manuel, veuve de Gaspar de Arguijo, *veinticuatro* de Séville, Jean de Aguijo, son fils, et Sébastienne Perez de Guzman, tous habitants de Séville, fondèrent à Cadix le collège de Saint Jacques, de la Compagnie de Jésus et lui donnèrent 199,655 mrs., équivalant à 52,550 ducats, en la forme suivante : Pétronille Manuel donna et adjugea 10,409 mrs. en maisons et magasins, situés à Séville et en quelques métairies d'Utrera et de Lebrija. Les 99,246 mrs. restants

furent adjugés par Jean de Arguijo et par Sébastienne Perez de Guzman. De cette dernière somme, 99,000 mrs. furent adjugés sur un étage où était installée la surintendance des finances et le surplus au comptant, s'en réservant toutefois l'usufruit pendant leur vie.

Le R. P. François de Quesada, vicaire général de cette province, accepta cette fondation, ainsi proposée par ces personnes, et força la Compagnie de Jésus à conserver ces biens et à céder aux bien-faiteurs, pour leur sépulture, la grande chapelle du collège, qu'ils n'arrivèrent pas à utiliser, car ils furent enterrés à la maison de profession de Séville. Ses fondateurs désignèrent, pour aider à la construction de la grande chapelle, les douze revenus de cette propriété et demandèrent qu'on y plaçât les armoiries. Dans cette chapelle, on ne devait enterrer que les religieux de la Compagnie de Jésus et le jour désigné pour sa fondation devait être celui de l'Immaculée Conception. Ce jour-là, on devait dire une messe chantée, avec sermon, avec toute la solennité que la Compagnie avait l'habitude de déployer en pareilles circonstances.

Jean de Arguijo désirant réparer les dégâts faits par les Anglais, en 1596, au Collège des Jésuites, contribua donc puissamment, avec ses propres revenus, à la reconstruction de l'établissement, tel qu'on le voit encore aujourd'hui. Après l'expulsion

des Jésuites, on transféra à cet édifice le séminaire conciliaire de Saint Barthélemy, que l'évêque Antonio Zapata avait fondé à Cadix, par le synode du 12 mars 1590 et qui aujourd'hui est soumis aux règles du dernier concordat. Dans une partie de cet édifice existe aujourd'hui une école publique gratuite.

La Divine Providence voulut que cet édifice, dû à la générosité et à la foi catholique de cet illustre gaditan, continuât ainsi à être destiné à la piété et à la science. C'est une des plus glorieuses traditions de Cadix, au point de vue de la science même, de la religion et de l'histoire.

Le 9 mars 1806, le général Gravina mourut du résultat d'une blessure reçue au combat de Trafalgar, dans une maison portant le n° 17 de la petite place de Santiago.

La Paroisse Militaire se trouve établie dans l'ancien ermitage du Saint Ange Gardien de la Marine Royale. Elle fut bâtie en 1653, dans une partie du *Campo Santo*, appelée ainsi parce qu'on y enterra 12,000 personnes lors de la peste de 1648. A la demande du roi Charles III, le Pape Clément XIII donna à cette Église, par bulle du 19 octobre 1764, la destination quelle conserve encore aujourd'hui.

L'Église telle qu'elle existe fut terminée en 1836.

En 1864, on fit quelques travaux d'ornementation dans son intérieur, assujettissant ainsi au style renaissance ses décors architectoniques. Avec cette transformation, l'Église resta alors bien plus embellie. Le 28 avril 1874, elle fut élevée au rang de *termino*. L'excellente sculpture qui représente l'Ange Gardien fut faite à Naples par Nicolas Fume.

Après la cathédrale de Cadix, l'Église Saint Jean de Dieu fut la première établie dans cette ville depuis la conquête. Le cardinal Zapata, évêque de Cadix, nomma le Conseil Municipal patron de la chapelle de Saint Pierre. Anciennement on y enterrait dans le souterrain les conseillers municipaux.

Le R. P. Jérôme de la Conception, auteur du fameux ouvrage : *Emporio del Orbe*, y prêcha lors de la consécration de l'Église en 1688.

L'Église de Notre Dame de la Mercî fut fondée en 1628. Les remarquables peintures du plafond de la sacristie sont du célèbre peintre gaditan Clément de Torres. C'est là que se trouvait jadis le couvent des religieux déchaussés de la Mercî. On établit plus tard dans ce couvent une fabrique de gaz.

La chapelle de Notre Dame des Remèdes, appelée vulgairement *chapelle des Blancos*, fut

fondée en 1635 par Philippe Blanco et Jeanne Cecilia. Elle se trouve à côté de l'arc des Blancos, ancienne porte de Cadix, appelée *Porte de la Ville*.

La chapelle de Notre Dame des Angoisses est appelée vulgairement *chapelle du chemin*, parce qu'elle se trouve à l'endroit appelé jadis chemin du Rempart Saint Philippe et plus tard rue du Chemin (et de nos jours, rue Isabelle-la-Catholique). Elle fut fondée en 1701 par Jérôme Estrada, Marcos Arollo et Lavino Calderon. L'image superbe de Notre Dame des Angoisses qu'on y admire fut apportée des Asturies, par un de ses fondateurs.

La chapelle de la Divine Pastora fut fondée en 1733 par Isidro de Sevilla, religieux capucin. Elle se trouve dans l'actuelle rue Sagasta (anciennement rue Amargura).

La chapelle de Saint Séverin fut fondée en 1720 par les religieux du couvent de Saint Dominique, et elle est située en dehors de la ville. Dans son autel on vénère le corps de ce saint placé dans une urne, portant aux mains plusieurs bagues et reliques.

Une chose qui a toujours appelé fort notre attention, c'est qu'on ait l'habitude en Espagne de

faire jouer dans les Églises pendant les messes solennelles, au moment de l'élévation, l'hymne national ou *Marche Royale* (habitude qu'on avait du reste aussi au Brésil, du temps de l'Empereur), comme si on croyait pouvoir associer et mettre de niveau une Majesté terrestre et la Majesté divine !

NOTE

Cet ouvrage a été publié en plusieurs articles parus dans le journal *Union Française*, de Montevideo : les 14, 18, 21 et 31 octobre, 5, 9, 15, 23 et 25 novembre, 21 et 27 décembre de 1893 ; 5, 11 et 23 janvier, 3, 15, 21 et 28 février, 4 mars, 18 septembre, 25 et 30 décembre de 1894 ; 18, 19 et 25 janvier, 1^{er} et 15 février, 3, 13 et 29 mars, 11 avril, 3 et 17 mai, 5 et 18 juin, et 2 et 30 juillet de 1895.

APPENDICE

LES ANCIENS GADITANS

NAVIGUÈRENT EN AMÉRIQUE

(TRADUCTION)

Solon, un des sept Sages de la Grèce, qui alla en Égypte 600 ans avant l'Ère chrétienne, écrivit une histoire, et avec l'aide des notices reçues des sacerdotes Égyptiens (selon ce que témoigne Platon), il donna les nouvelles suivantes : *Au-delà du Détroit, que les Grecs connurent sous le nom de Colonnes d'Hercules, existait une Ile. On dit qu'elle était d'une plus grande étendue que la Libie et l'Asie ensemble, et que de cette île on passait à d'autres, et on abordait ensuite à un continent proche qui se trouvait en face..... Un tremblement de terre et une inondation de 24 heures submergèrent dans la vaste mer l'île appelée Atlantida. — Le « cieno » causé par les ruines éparpillées par la mer rendirent ces côtes innavigables..... La longitude de l'île était de 3,000 « estadios », et sa latitude s'éten-*

dait à 2 milles. Elle était située vers le Sud, et ses endroits les plus élevés regardaient le Septentrion.

Aristote, qui vécut 300 ans avant la venue du Messie, raconte par tradition que les Carthaginois, au-delà des colonnes d'Hercule, découvrirent une île déserte baignée par des fleuves navigables, couverte de grandes selvas, très abondante en fruits, et éloignée de plusieurs jours de navigation de la terre ferme.

Quelques uns d'eux y ayant contracté des alliances de sang, et formé des établissements, à cause de la fécondité du terrain, on dit que les chefs du Gouvernement défendirent, sous peine de mort, cette navigation, craignant que les fréquentes transmigrations du peuple purent fonder un nouvel empire que diminuât ainsi la puissance de Carthage.

..... On raconte également que les Phéniciens de Cadix, courant la mer de l'autre côté des colonnes d'Hercule, furent transportés par un violent vent d'est à certains pays « pantanosos. » très abondants en tons, d'une incroyable grandeur, qu'ils salaient et portaient à Carthage.

Diodore de Sicile dit : *Dans le vaste Océan, en en face de la Libie, il y a une grande île éloignée de l'Afrique beaucoup de jours de navigation vers l'occident,..... Anciennement on n'avait pas connaissance de cette île à cause de sa grande distance du reste de la terre. Mais finalement les*

Phéniciens la découvrirent. Suivant les côtes de l'Afrique par l'Océan, une furieuse tempête les lança dans la haute mer, et au bout de beaucoup de jours ils abordèrent heureusement à cette île inconnue, sur la situation et fertilité de laquelle ils firent une narration à leur retour.

Posidonio, philosophe du temps de Cicéron, était persuadé que dans l'Océan se trouvait une terre non inférieure à la nôtre. Strabon approuve cette opinion : *Possidonio eût raison de croire* (dit le géographe grec) *à ce que rapporte Platon sur l'île Atlantide..... d'étendue non inférieure au continent.*

Lucius Anneus Sénèque, (de Cordoue), n'étant pas un prophète inspiré, il eut fallu qu'il acquit dans sa patrie (où les Phéniciens formèrent des établissements et s'établirent beaucoup de siècles) la notice de l'Amérique connue en des temps plus éloignés, pour pouvoir *vaticinar* au moyen de conjectures la découverte qui se vérifia au bout de quinze siècles.

Venient annis, etc.

Pline raconte que les tremblements de terre, en plusieurs occasions, ont non seulement submergé quelques îles et formé d'autres; *mais encore ont fait aussi disparaître quelques terrains du continent. Si nous donnons foi à Platon, ajoute-t-il, cette métamorphose s'est vue dans un immense espace de la*

mer Atlantique, — On raconte, dit-il, qu'en face du mont Atlante il y avait une île du même nom. Elle était éloignée, cinq jours de navigation, des déserts de l'Ethiopie occidentale et du promontoire appelé Cuerno Hisperio (aujourd'hui cap de Sierra-Leona).

Saint Clément Romain, du premier siècle de l'Église, parlant de la providence de Dieu avec toutes les créatures, dans une lettre aux Corinthiens, dit que *dans l'immense Océan il y a d'autres mondes, gouvernés par le Créateur, avec les mêmes lois que le nôtre est gouverné.*

Claudius Elianus, qui écrivait au commencement du II^e siècle, rapporte une ancienne fable, dans laquelle on mentionne un continent différent du nôtre. — On racontait que le Roi Midas, qui vécut plus de 13 siècles avant le Sauveur, apprit de Sileno que *l'Europe, l'Afrique et l'Asie sont des îles entourées par l'Océan, et que, en plus de ce monde connu de nous, il existe une autre terre d'une grandeur immense et infinie où il y a d'autres animaux d'une plus grande corpulence que l'ordinaire et des hommes qui mesurent le double des nôtres, et où abondent également les métaux précieux, de manière que là on apprécie moins l'or que dans nos pays le fer.*

Lucius Apuleyus, qui vécut la seconde moitié du II^e siècle, dit : *Beaucoup divisent la terre en deux parties, à une ils donnent le nom de Iles, et à l'autre*

*de Continent. Avec cela ils prouvent leur ignorance; car notre terre, entourée par la mer Atlantique, forme une seule île avec toutes celles qui s'aperçoivent dans ce golfe; en plus de celle-ci, il y a dans l'Océan plusieurs semblables, et quelques unes plus petites, lesquelles il n'est pas étonnant qu'elles soient inconnues, vu que nous ne pouvons parcourir tout l'espace de l'île que nous habitons. — De la même manière que notre mer sépare les îles les unes des autres; de même celles-là sont séparées entre elles par des « *pielagos* » d'eau beaucoup plus étendus.*

Origènes, écrivain ecclésiastique du III^e siècle et beaucoup d'autres se basant sur Saint Clément, montrèrent l'existence des Antipodes, et d'une autre partie de la terre différente de la nôtre.

Clément, dit Origènes, disciple des Apôtres, parla de certains hommes que les Grecs nommèrent Antichthones, et de certaines parties du globe de la terre, où aucun de nous ne peut aller et d'où non plus personne ne peut venir ici. Il donna à ces pays le nom de mondes, et affirmait que l'Océan est impénétrable, et que le Créateur gouvernait ces mondes de la même manière que le nôtre.

Tous ces témoignages prouvent que de Solon à Origènes, pendant neuf siècles, les érudits conservèrent la notice d'un continent séparé du nôtre, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'Amérique.

Lactancius et Saint Augustin furent l'origine de la perte de ce souvenir dans le monde chrétien.

Ces deux savants combattirent l'existence des Antipodes. Lactance la qualifia de délire philosophique. Il se persuadait que si les Antipodes existaient, les hommes devaient nécessairement être suspendus dans l'air et que les arbres et les plantes auraient leurs racines en haut et leurs feuilles en bas; les pluies au lieu de venir d'en haut, monteraient violemment, contre l'ordre naturel des choses.

Manière de penser extravagante, digne seulement de l'ignorance de ces temps-là !

Saint Augustin chercha des raisons dans la Théologie pour réfuter cette tradition. Il la censura comme erronée et dangereuse. Croyant impraticable la navigation par l'immense Océan, il nia l'existence d'un autre continent peuplé comme le nôtre, basé en ce que ses habitants ne pourraient avoir une origine qui nous fut commune, ni reconnaître leur descendance du premier homme.

La réputation des œuvres de Saint Augustin *imbuyô* les fidèles dans ce sentiment ; de sorte que le Saint Pontife Zacharie, au VIII^e siècle, menaça de la colère du Vatican le presbytère Virgile qui enseignait tout le contraire de la doctrine de Saint Augustin.

L'opposition de ce grand Docteur et des Fidèles

ne put effacer du monde cette tradition, dont les principaux dépositaires furent les Arabes.

Les anciens livres orientaux, que cette nation nous a conservés, parlent, dit Herbelot, d'une région très différente des nôtres, située de l'autre côté du mont Caf, qui est précisément l'Atlante des Anciens. — Les Arabes et Musulmans donnèrent à ces terres différents noms, qui tous s'approprient admirablement à l'Amérique. Ils les appelèrent en leur langue : *Gezira-Kheschk*, qui signifie *Ile sèche* ou terre ferme, *Agiaib al Makhloucat*, les *merveilles de la nature*, *Jeni Dunia*, en turc, *Nouveau-Monde*.

La série chronologique des écrivains cités, est une preuve convaincante que dès le VI^e siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours s'est toujours conservé le souvenir de ces vastes régions, dont les voyages furent interrompus à cause de la submersion d'une grande île, qui placée entre les deux continents en facilitait la communication.

Beaucoup croient que ceci est un conte fabuleux inventé par Platon, faisant ainsi une injustice à ce grand homme. — Il cite les écrits de Solon : il a également le soin de nommer les auteurs par lesquels a passé cette tradition jusqu'à nous être parvenue. Il présente les témoignages des plus anciens Égyptiens, qui par la situation de leurs rivages, et leurs rapports continuels avec les Phéniciens, qui

allaient dans leurs côtes — pouvaient être bien informés. Il affirme, enfin, que ce que disait Solon n'est pas un conte de fées, mais une vraie histoire.

Marcilius Ficinus, interprète latin de Platon, observe à ce propos, que vu le soin que le philosophe a mis à prouver la vérité de cette narration, on ne peut laisser d'y croire; car il la qualifie aussi de fable pour éviter l'erreur des lecteurs.

D'après ceci, il semble ne pouvoir plus douter de la connaissance ancienne qu'on avait de l'existence de l'Amérique. Beaucoup d'érudits modernes ont soutenu cette opinion. Je puis citer : Mariana, Acosta, Pineda, Palmerio, Veselingio, Ficino, Herbelot, Madame Duboccage, Fabricio, Robertson, le Président de Brosses et Ignace Lopez de Ayala. — On peut ajouter à cette liste beaucoup d'autres cités par le R. P. Jean de Pineda : le célèbre Colomb, François Vatablo, Guillaume Postello, Goropio Becano, Arias Montano, Genebrardo, Maluendo, Ortelio, Marin de Brescia, Antonio Posevino, Rodrigue Yepes, Thomas Bozzi, Manuel Sá, David de Pomi, Martin Debrío, Grégoire Garcia. .

On peut augmenter encore ce catalogue de noms, avec ceux des écrivains que cite Fabricius et Wits.

Le continent de l'Amérique, ou la Grande Ile qui lui était voisine, était, dit Platon, dans l'océan atlantique vers le sud. — Selon Diodore de Sicile sa situation regardait la Libie; et une furieuse tempête y transporta les Phéniciens. — Pline la place en face du Mont Atlante, et à cinq jours de navigation du cap de Sierra-Leona et des déserts de l'Éthiopie occidentale : elle était, assurent les livres arabes, de l'autre côté du mont Caf. — Les côtes méridionales de l'Océan Atlantique; les plages de la Libye; les rivages opposés au mont Caf; ou Atlante; le cap de Sierra-Leona; le désert occidental de l'Éthiopie ou de Barca; tout cela ensemble doit nécessairement se rapporter aux environs de la Guinée. — Les bateaux qui de ces ports se faisaient à la voile, dirigeaient leur route vers le sud, selon Platon. — Cette route conduit directement au Brésil. Ceci prouve que les anciens dans leurs voyages abordaient aux côtes américaines. Après la découverte les bateaux partant de Cadix, ou de la Mer Rouge, ou d'autres parages et suivant les côtes de l'Afrique pouvaient en effet très bien arriver aux plages situées le plus en face de l'Amérique.

Ces voyages n'étaient pas d'une difficile entreprise pour des hommes qui avaient acquis quelque pratique des mers, surtout avant la submersion de l'île Atlantide.

Ce que rapportent les auteurs cités me porte à

croire que les Phéniciens de Cadix faisaient ces voyages. — La fable de Atlante, de ses frères et descendants, eut son origine dans les histoires phéniciennes, comme on le voit dans le livre de Sanconiaton. — Solon nous décrit l'île Atlantide comme la patrie habitée par les héros de cette fable.

Tous savent qu'ils étaient d'origine phénicienne, et par conséquent il est vraisemblable que ce furent les Phéniciens qui découvrirent et fréquentèrent cette île assujettie, comme on le suppose, à leur domination.

Solon dit que le *frère jumeau de Atlante s'appela dans leur langue naturelle Gadir*.

D'après Pline et d'autres écrivains, *Gadir* est un nom punique ou phénicien : donc la langue naturelle du frère d'Atlante était le phénicien ou le carthaginois.

Solon ajoute que *Gadir fut gouverneur de l'extrémité de l'île, qui regardait vers les colonnes d'Hercule*.

Comment pouvait-on mieux démontrer que l'origine de Gadir fût des Colonnes d'Hercule où étaient établis les Phéniciens Gaditans, et que son départ fût de cet endroit ?

Solon continue sa narration disant que *cette partie de l'île, qu'il gouvernait, s'appela Gadirique* (de son nom).

C'est encore une nouvelle preuve de la dérivation gaditane du nom de cette terre. — Il termine enfin en disant que *les Grecs appelèrent ce Gadir E'νμηλος*. Ce mot grec formé de ξυ bien et μηλα brebis, signifie le Prince, ou l'homme des *bonnes* « *Greyes*. » (?). Les brebis de la Turdetanie, et particulièrement celles de Cadix, étaient les plus renommées de l'antiquité. — Strabon raconte que le lait des brebis de Cadix était si épais, qu'il n'avait pas de SUERO, de manière que pour en faire du fromage, il fallait lui mêler une bonne quantité d'eau ; et au bout de cinquante jours on devait saigner ces brebis, qui grossissaient excessivement avec le PINGÜE des pâturages de ces terrains, dont la renommée fournit le sujet à la fable des bétails de Gêrion.

Voilà par conséquent des indices claires de la communication de l'île de Cadix avec l'Atlantide.

Il y eut un commerce continu des Phéniciens avec ces provinces.

Si on croit les écrits des Sacerdotes d'Égypte, Neptune était la principale divinité de l'île Atlantide. Le temple consacré à ce *Numen* était l'objet de l'admiration de tous par la richesse de son ornementation d'ivoire et de métaux précieux.

Neptune était un dieu d'origine phénicienne.

Les Égyptiens les plus anciens n'adorèrent pas cette divinité.

Par conséquent leurs Sacerdotes ne purent pas inventer cette circonstance ; mais ils l'apprirent des négociants phéniciens.

Le plus remarquable de ce temple et des autres de l'île Atlantide était une colonne près de laquelle s'immolaient les victimes.

Les lois des habitants de cette île s'écrivaient aussi sur d'autres colonnes. Idées caractéristiques de la nation phénicienne.

L'ivoire, les éléphants, les mines d'or et d'argent, l'arrivée d'innombrables bateaux, les arsenaux, le grand commerce, et beaucoup d'autres choses que raconte Solon de l'île Atlantide, ne peuvent se rapporter à aucune autre nation qu'à la Phénicienne ou Carthaginoise.

Solon se basant sur l'opinion des Sacerdotes Égyptiens dit que les voyages à l'Atlantide se firent 9.000 ans avant.

Pline et plusieurs autres dirent que *des Anciens, quelques-uns composaient l'année de 6 mois ; d'autres de 4, comme les Arcades ; plusieurs de 3, et il n'en manquait pas qui la comptât d'un seul mois LUNAR, comme les Égyptiens, pour lequel motif on a dit de quelques-uns d'eux qu'ils vécurent 1.000 ans.*

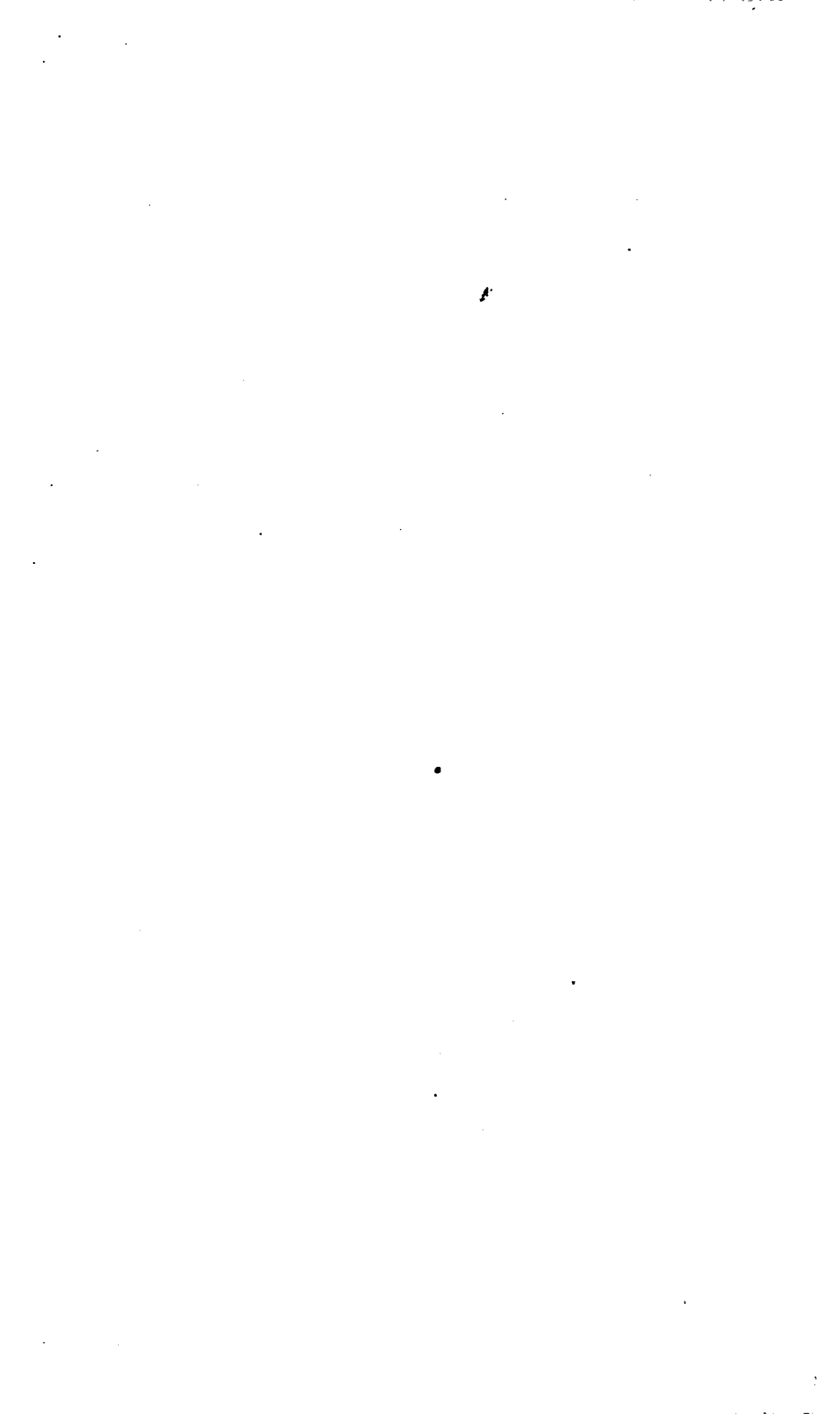
Neuf mille ans d'un seul mois chacun forment 750 des nôtres.

Les Égyptiens firent leur narration à Solon,

600 ans avant J. C., ce qui forme un total de 1.350 ans.

Mil trois cent cinquante ans avant l'Ère Chrétienne comptaient les Phéniciens un siècle d'être établis en Afrique et en Espagne. Il n'est donc pas impossible que dès cette époque ils fissent le tour de l'Afrique et aient découvert successivement les îles des Canaries, Atlantide et aussi l'Amérique.





ANTONIO DE PORTUGAL DE FARIA

CADIX

(ÉTUDE HISTORIQUE)



SAINT-VALÉRY-EN-CAUX

1898

